



THE JAMES V. BROWN LIBRARY  
OF



WILLIAMSPORT, PA.

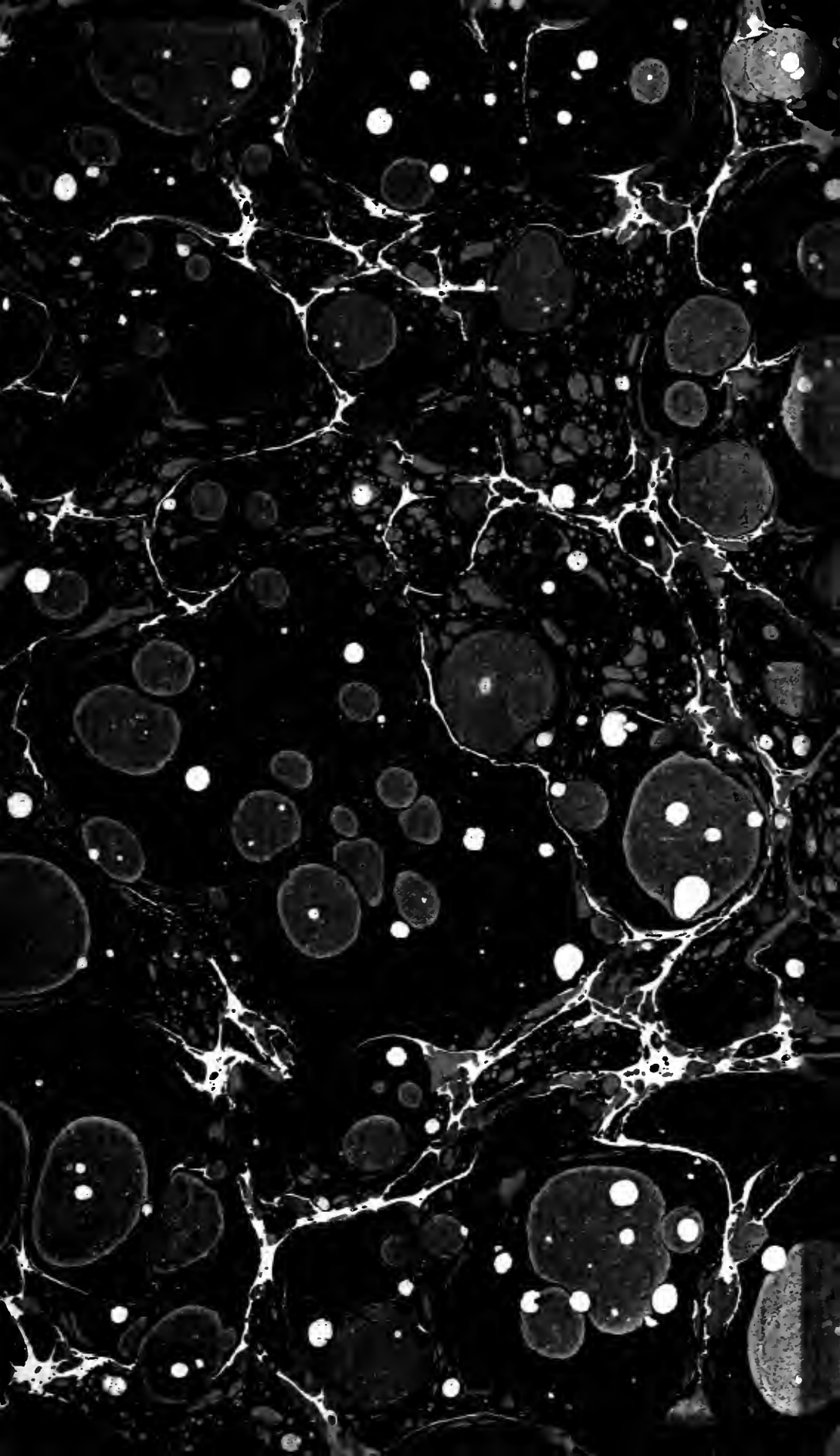
---

IN MEMORIAM

ROGER EARLE COGSWELL

PRESENTED BY

MRS. ROGER EARLE COGSWELL



525. LA FONTAINE. Contes et Nouvelles en Vers.  
Nouvelle Edition, corrigée augmentée, etc. WITH THE  
EXTENSIVE SERIES OF VERY CURIOUS AND SPIRITED EN-  
GRAVINGS ON COPPER BY ROMAIN DE HOOGE. 2 vols. small  
8vo, prettily bound in full polished yellow calf, richly gilt  
backs, gilt tooled on sides, inside gold borders, by RIVIERE.

Amsterdam: Lucas, 1721  
\*A very pretty copy, with fine impressions of the plates. Scarce.











CONTES  
DE MONS.<sup>r</sup>  
DE LA  
FONTAINE  
enrichis de tailles douces  
à AMSTERDAM

Chez PIERRE BRUNEL

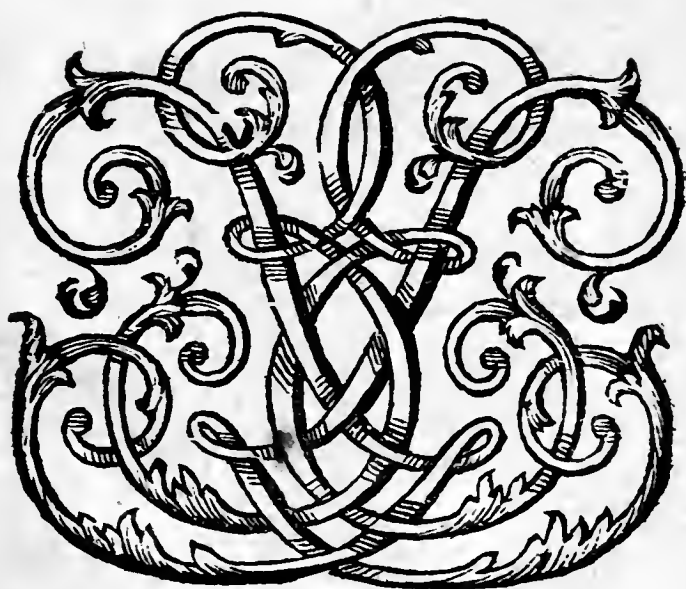
# CONTES ET NOUVELLES EN VERS,

*Par Monsieur* DE LA FONTAINE.

*Nouvelle Edition corrigée, augmentée, & enrichie  
de Tailles-Douces, dessinées*

*Par* MR. ROMAIN DE HOOGE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez N. ETIENNE LUCAS, Libraire,  
dans le Beurs-straat, près du Dam, à la Bible d'Or.

---

M. DCC. XXI.

29 JAN 1950

THE  
SECRETARY OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000

100-100000-100000



# AVERTISSEMENT

S U R C E T T E

## NOUVELLE EDITION.

**L**ES Ouvrages de Monsieur de La Fontaine ont été reçus si favorablement , que l'on a cru faire plaisir au Public d'en donner une édition complete. On a cru aussi devoir commencer par les Contes , parce que ce sont les premières productions qui ont paru de cet Auteur , & qu'apparemment il n'a pas dessein d'en faire de nouveaux ; non qu'il ne lui fût facile d'en trouver encore qui pourroient être contez avec grace , mais parce , sans doute , qu'il a voulu déferer à la délicatesse de plusieurs personnes qui n'ont

\* 2

pas



## *AVERTISSEMENT.*

pas approuvé ces jeux d'esprit. Ceux dont la conduite est si réglée en toutes choses, qu'ils ne voudroient pas employer un seul moment de leur vie dont ils ne pûssent rendre compte sans rougir, peuvent beaucoup mieux faire que de lire ce Recueil : Mais comme il n'est pas possible que tous les esprits soient d'une trempe si fine ni si pure , il doit bien être permis de se délasser quelquefois. Les Oeuvres de Bocace , de l'Arioste , de Machiavel, de la Reine de Navarre Soeur de François Premier , qui seule pourroit justifier notre Auteur , puisque c'étoit une Princesse d'une vertu exemplaire , & plusieurs autres d'où ces Contes ont été tirez , sont encore entre les mains de tout le monde , & l'on ne s'est point cru trop blâmable de lire des Ouvrages qui on paru autrefois sans scandaliser les Sages. Il faut bien que le goût de ces temps-là fût beaucoup plus simple & plus naturel que le nôtre , quoique peut-être nos mœurs ne  
soient



## AVERTISSEMENT.

soient pas mieux réglées que celles de nos Ancêtres. A la vérité les Monastères ont donné matière de parler d'eux tout autrement qu'il auroit falu. Les personnes cloîtrées n'étoient pas celles qui vivoient le plus religieusement, & il y en avoit beaucoup qui étoient bien éloignées de la régularité où elles sont aujourd'hui en quelques endroits : je dis en quelques endroits ; car on ne sçait que trop que dans les lieux où la pureté devoit être la plus parfaite, la bienséance ne s'y garde pas toujours. Il seroit même à souhaiter que leurs desordres n'allassent point au delà de ceux qui sont ici rapportez. Quoiqu'il en soit, puisque ces Contes sont destinez au divertissement de ces Provinces qui se ressentent encore de cette liberté franche que nos François ne trouvent plus à la mode, il est bien juste de leur en faire part, puisque l'on y peut trouver dequoi se former le goût aux bonnes choses. En effet la grace, la naïveté, & la manière dont

## AVERTISSEMENT.

ils font recitez , peut beaucoup servir à faire connoître ce qu'il y a de plus fin dans une langue qu'on fait gloire de parler dans toute l'Europe. Cette considération seule doit obtenir quelque indulgence pour Monsieur de La Fontaine. Les Oeuvres de Marot qui ont été imprimées tant de fois, en ont trouvé de tous les honnêtes gens & de tous les connoisseurs, quoique cet Auteur ne soit pas extrêmement châtié, & qu'on voye dans un même volume un assemblage assez difforme de sainteté & de libertinage. Mais ces sortes d'Ouvrages se conservent pour leur beauté toute simple & toute naturelle, quoique peut-être un peu trop nuë & dévoilée. Le zèle de quelques Bigots qui se font avisez en ces derniers temps de mutiler des statuës que plusieurs siècles avoient épargnées, n'a pas eu une approbation générale. Ils n'auroient pas été blâmés s'ils se fussent contentez de les renfermer comme font les personnes judicieuses. Que si l'on doit

## AVERTISSEMENT.

doit avoir quelque respect & conserver curieusement ces sortes d'Ouvrages , qui ne viendroient pas jusqu'à nous s'ils n'étoient excellens , à plus forte raison doit-il être permis de conserver des jeux d'esprit lors qu'ils sont exquis , quoiqu'ils ne soient pas dans la dernière rigidité. On ne croit pas que l'on veuille contester cet avantage à ceux-ci , puisqu'il est constant que dans ce genre d'écrire , notre Auteur n'a eu encore personne qui l'ait égalé , non pas même ceux dont il a imité le stile & que l'on regarde comme originaux. Il s'en faut beaucoup qu'ils soient si remplis de traits délicats & fins. Ce n'est pas que Monsieur de La Fontaine n'ait eu du talent que pour conter agréablement quelques aventures , les autres Ouvrages qu'il a faits en un genre tout opposé ne sont pas moins excellens que ceux-ci , & l'on ne se peut assez étonner qu'étant d'un caractère si différent , ils soient sortis d'un même esprit. S'il n'y a pas été si

## *AVERTISSEMENT.*

abondant , c'est qu'il a reconnu sans doute , que ce n'étoit pas absolument le goût de la Nation Françoisse , qui se rassasie bien-tôt des plus belles & des meilleures choses , & plus encore de ce qui est extraordinairement élevé , que de ce qui est plus naturel , & par manière de dire un peu négligé. L'honneur qu'il a d'être presentement de l'Academie Françoisse à la place de feu Monsieur Colbert , ne lui fournira que trop matière à reprendre le stile heroïque & pompeux. Au reste quelque indulgence que l'on demande pour ces Contes , on ne prétend point insinuer qu'ils doivent être mis indifféremment entre les mains de toutes sortes de gens ; car quoiqu'ils aient quelque obscurité pour ceux qui ne sont pas encore rompus au commerce du monde , il est de la prudence des personnes commises à l'éducation de la jeunesse , non seulement de leur en interdire la lecture ; mais encore d'empêcher qu'ils n'en apprennent bien davan-

## AVERTISSEMENT.

avantage par une méchante fréquentation; ce ne sont pas toujours les Livres qui apprennent ce qu'on ne doit pas sçavoir.

On a cru devoir faire ajouter à ces Contes des Tailles-Douces qui en représentaient le principal sujet, & qui par ce moyen en relevaient encore le prix. L'empressement que l'on a eu de les donner au Public a été cause que quelques planches se sont ressenties de cette précipitation: mais comme il ne s'agit pas de faire des Tableaux entièrement achevez, ce doit être assez de les représenter légèrement. On auroit encore plusieurs choses à dire sur cet Ouvrage, mais comme l'Auteur les a rapportées dans les deux Préfaces qui ont déjà été imprimées, il est bien juste de l'écouter parler lui-même, puisqu'il parle si bien.

Il y avoit dans la première édition de ces Contes plusieurs Pièces que l'on a retranchées de ce volume, parce qu'elles trouveront mieux leur place

## *AVERTISSEMENT.*

ailleurs , & l'on s'est donné la liberté de les mettre dans un autre ordre qu'ils n'étoient , & d'en faire deux Tomes qui peuvent être reliez à part.

On mettra incessamment sous la presse les Fables du même Auteur , les Amours de Psiché & de Cupidon , le Poëme d'Adonis , & ses Poësies Diverses. Mais parce que l'on est très-bien informé que Monsieur de La Fontaine n'est pas celui qui prise le plus ses Ouvrages , & qu'il n'est pas fort exact à les conserver , on prie ceux qui en pourront recouvrer qui n'auront pas été imprimez , d'en vouloir faire part au Public , qui leur en fera très-redevable.

# P R E F A C E

## D E

### L' A U T E U R ,

Sur le premier Tome de ces Contes.

**J'**AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes , qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace , qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès-à-présent ce qui me reste de ces bagatelles ; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine ; & j'ai crû pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis , mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit ; & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen ; Créatures de la Cabale , bien differens de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoi que j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre , je ne sçaurois me résoudre à les employer : seulement , je m'accommoderai , sil m'est possible , au goût de mon siècle , instruit que je suis par ma propre experience ,  
qu'il

# P R E F A C E.

*qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de Livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Metamorphoses, les Bouts-rimez, regner tour à tour : Maintenant ces Galanteries sont hors de mode, & personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux Ouvrages vraiment solides, & d'une souveraine beauté, d'être bien reçûs de tous les Esprits, & dans tous les Siècles, sans avoir d'autre passeport que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignez d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait, ou que j'ai crû faire dans cette Edition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis ; seulement pour diversifier, & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'apprehender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une que ce Livre est licencieux ; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi ; étant une loi indispensable selon Horace, ou plutôt selon la raison & le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit.*

*Or*



# P R E F A C E.

4

Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci ,  
 comme tant d'autres l'ont fait , & avec succès , je  
 ne croi pas qu'on le mette en doute : & l'on ne me  
 pourroit condamner que l'on ne condamne aussi l'A-  
 riosite devant moi , & les Anciens devant l'Arios-  
 te. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer  
 quelques circonstances , ou tout au moins de les dé-  
 guiser. Il n'y avoit rien de plus facile ; mais cela  
 auroit affoibli le Conte , & lui auroit ôté de sa grace.  
 Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les  
 ouvrages qui promettent beaucoup de retenuë dès  
 l'abord , ou par leur sujet , ou par la manière dont  
 on le traite. Je confesse qu'il faut garder en cela  
 les bornes , & que les plus étroites sont les meilleu-  
 res : Aussi faut-il m'avouër que trop de scrupule  
 ôteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la mê-  
 me pudeur que Virgile , ne feroit assurément rien  
 qui vaille , & pécheroit contre les Loix & la bien-  
 séance en prenant à tâche de les observer. Car afin  
 que l'on ne s'y trompe pas , en matière de Vers &  
 de Prose , l'extrême pudeur & la bienséance sont  
 deux choses bien différentes. Cicéron fait consister  
 la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise ,  
 au égard au lieu , au temps , & aux personnes  
 qu'on entretient. Ce principe une fois posé , ce n'est  
 pas une faute de jugement que d'entretenir les  
 gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je  
 ne péche pas non plus en cela contre la Morale.  
 S'il y a quelque chose dans nos Ecris qui puisse fai-  
 re impression sur les ames , ce n'est nullement la gaye-  
 té

# P R E F A C E.

*te' de ces Contes ; elle passe légèrement ; je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les Romans les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes ; on auroit raison si je parlois sérieusement : Mais qui ne voit que ceci est jeu, & par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages n'en soient à l'avenir moins fréquens , & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter , que ces Contes ne sont pas fondez, ou qu'ils ont par tout un fondement aisé à détruire ; enfin qu'il y a des absurditez , & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garans : & puisque n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-ci ; c'est seulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai crû être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs ; aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la Critique ne demeure court , ni ne manque de sujets de s'exercer : Quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtez, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.*



# J O C O N D E.

## N O U V E L L E

### T I R E ' E

## D E L ' A R I O S T E.



A DIS régnoit en Lombardie  
Un Prince aussi beau que le jour,  
Et tel, que des beautez qui régnoient  
à sa Cour

La moitié lui portoit envie,  
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.

105

A

Un

Un jour en se mirant, Je fais, dit-il, gageure,  
Qu'il n'est mortel dans la nature  
Qui me soit égal en appas;  
Et gage, si l'on veut, la meilleure Province  
De mes Etats;

Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,  
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme  
D'auprès de Rome.

Sire, dit-il, si Vôte Majesté  
Est curieuse de beauté,  
Qu'elle fasse venir mon frere;  
Aux plus charmans il n'en doit guere:

Je m'y connois un peu; soit dit sans vanité.  
Toutefois en cela pouvant m'être flâté,  
Que j'en en sois pas crû, mais les cœurs de vos Dames:  
Du soin de guerir leurs flâmes

Il vous soulagera, si vous le trouvez bon:  
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,  
Outre que tant d'amour vous seroit importune,  
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond:

(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)  
Vôte discours me donne une terrible envie  
De connoître ce frere: amenez-le-nous donc.  
Voyons si nos beautez en seront amoureuses,  
Si ses appas le mettront en crédit;  
Nous en croirons les connoisseuses,  
Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.

(C'est le nom que ce frere avoit )

A la campagne il vivoit,

Loin du commerce du monde.

Marié depuis peu : content, je n'en sçais rien.

Sa femme avoit de la jeunesse,

De la beauté, de la delicateffe;

Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'ambassade;

Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié

D'un Roi puissant, & d'ailleurs fort aimable;

Et d'autre part aussi sa charmante moitié

Triomphoit d'être inconsolable,

Et de lui faire des adieux

A tirer les larmes des yeux.

Quoi tu me quittes, disoit-elle,

As-tu bien l'ame assez cruelle,

Pour préférer à ma constante amour,

Les faveurs de la Cour ?

Tu sçais qu'à peine elles durent un jour :

Qu'on les conserve avec inquiétude,

Pour les perdre avec desespoir.

Si tu te lasses de me voir,

Songe au moins qu'en ta solitude

Le repos régne jour & nuit :

Que les ruisseaux n'y font du bruit

Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.

Croi-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,  
 Ces fertiles valons, ces ombrages si cois,  
 Enfin moi, qui devois me nommer la première.  
 Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour:  
 Va, cruel, va montrer ta beauté singulière,  
 Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.

L'Histoire ne dit point ni de quelle manière  
 Joconde pût partir, ni ce qu'il répondit,  
     Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;  
 Je m'en tais donc aussi de crainte de pis faire.  
 Disons que la douleur l'empêcha de parler;  
 C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.  
 Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,  
 L'accable de baisers, & pour comble lui donne  
 Un brasselet de façon fort mignonne;

    En lui disant, Ne le pers pas,  
     Et qu'il soit toujours à ton bras,  
 Pour te ressouvenir de mon amour extrême:  
 Il est de mes cheveux, je l'ai tissé moi-même;  
     Et voilà de plus mon portrait,  
     Que j'attache à ce brasselet.

Vous autres bonnes gens eussiez crû que la Dame  
     Une heure après eût rendu l'ame;  
 Moi qui sçais ce que c'est que l'esprit d'une femme,  
     Je m'en ferois à bon droit défié.  
 Joconde partit donc; mais ayant oublié  
     Le brasselet & la peinture,  
     Par je ne sçai quelle aventure,

# J O C O N D E.

5

Le matin même il s'en souvient ;

Au grand galop sur ses pas il revient ,

Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.

Sans rencontrer personne , & sans être entendu ,

Il monte dans sa chambre , & voit près de la Dame

Un lourdaud de Valet sur son sein étendu.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde

Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :

Mais cependant il n'en fit rien ;

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire

En telle affaire ,

Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence , ou par pitié ,

Le Romain ne tua personne.

D'éveiller ces Amans il ne le falloit pas ;

Car son honneur l'obligeoit en ce cas ,

De leur donner le trépas.

Vi , méchante , dit-il tout bas ,

A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin ,

Évitant à son malheur tout le long du voyage.

En souvent il s'écrie au fort de son chagrin ;

Encor si c'étoit un blondin !

Je me consolerois d'un si sensible outrage.

Mais un gros lourdaud de Valet !

C'est à quoi j'ai plus de regret :

Plus j'y pense , & plus j'en enrage.

L'amour est aveugle , ou bien il n'est pas sage ,

D'avoir assemblé ces Amans.  
Ce sont hélas ses divertissemens !  
Et possible est-ce par gageure  
Qu'il a causé cette aventure.

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour  
Alteroit fort la beauté de Joconde.  
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour  
Qui devoit charmer tout le monde.

Les Dames le voiant arriver à la Cour,  
Dirent d'abord, Est-ce là ce Narcisse  
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?  
Quoi le pauvre homme a la jaunisse !  
Ce n'est pas pour nous la donner.  
A quel propos nous amener  
Un Galant qui vient de jeûner  
La quarantaine ?

On se fût bien passé de prendre tant de peine.

Astolphe étoit ravi ; le frere étoit confus ;  
Et ne sçavoit que penser là-dessus :

Car Joconde cachoit avec un soin extrême,  
La cause de son ennui.

On remarquoit pourtant en lui,  
Malgré ses yeux cavez , & son visage blême,  
De fort beaux traits ; mais qui ne plaisoient point.  
Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette tristesse  
Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux  
L'un



L'un des plus grands suppôts de l'Empire amoureux  
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.

Le Romain se vid donc à la fin soulagé  
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.

Car un jour étant seul en une galerie,

Lieu solitaire, & tenu fort secret,

Il entendit en certain cabinet,

Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,

Le propre discours que voici.

Mon cher Curtade, mon souci,

J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace:

Je ne vois pourtant, Dieu merci,

Pas une beauté qui m'efface:

Cent Conquerans voudroient avoir ta place,

Et tu sembles la mépriser;

Aimant beaucoup mieux t'amuser

A jouer avec quelque Page

Au Lansquenet,

Que me venir trouver seule en ce cabinet.

Dorimene tantôt t'en a fait le message;

Tu t'es mis contre elle à jurer,

A la maudire, à murmurer,

Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,

Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.

Qui fut bien étonné, ce fut nôtre Romain.

Je donnerois jusqu'à demain,

Pour deviner qui tenoit ce langage,

Et quel étoit le personnage

Qui gardoit tant son quant à moi.

Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,  
Et son Amante étoit la Reine.  
Le Romain sans beaucoup de peine,  
Les vid en approchant les yeux  
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.  
Ces Amans se fioient au soin de Dorimene,  
Seule elle avoit touûjours la clef de ce lieu-là;  
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,  
Puis s'en servit, puis en tira  
Consolation non petite:  
Car voici comme il raisonna.  
Je ne suis pas le seul, & puisque même on quitte  
Un Prince si charmant, pour un Nain contrefait,  
Il ne faut pas que je m'irrite  
D'être quitté pour un Valet.

Ce penser le console: il reprend tous ses charmes,  
Il devient plus beau que jamais:  
Telle pour lui verse des larmes,  
Qui se moquoit de ses attraits.  
C'est à qui l'aimera, la plus prude s'en pique;  
Astolphe y perd mainte pratique.  
Cela n'en fut que mieux; il en avoit assez.  
Retournons aux Amans que nous avons laissez.

Après avoir tout vû le Romain se retire,  
Bien empêché de ce secret.  
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire;  
Et peu se sont vantez du don qu'on leur a fait  
Pour une semblable nouvelle.

Fais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zèle  
Un Prince liberal qui le favorisoit,  
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

Or comme avec les Rois il faut plus de mystere  
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,  
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,

Dont le discours leur doit déplaire,

Ce seroit être mal-adroit ;

Pour adoucir la chose, il falut que Joconde,

Depuis l'origine du Monde,

Fît un dénombrement des Rois & des Cefars,

Qui sujets comme nous à ces communs hazards,

Malgré les soins dont leur grandeur se pique ,

Avoient vû leur femme tomber

En telle ou semblable pratique,

Et l'avoient vû sans succomber

A la douleur, sans se mettre en colere,

Et sans en faire pire chere.

Moi qui vous parle, Sire, ajoûta le Romain,

Le jour que pour vous voir je me mis en chemin

Je fus forcé par mon destin,

De reconnoître Cocuage

Pour un des Dieux du mariage,

Et comme tel de lui sacrifier.

À-dessus il conta, sans en rien oublier,

Toute sa déconvenue ;

Puis vint à celle du Roi.

Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi ;

A 5

Mais

Mais la chose, pour être crüe,  
Mérite bien d'être vüe.

Menez-moi donc sur les lieux.

Cela fut fait, & de ses propres yeux

Astolphe vid des merveilles,

Comme il en entendit de ses propres oreilles.

L'énormité du fait le rendit si confus,

Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus :

Il fut comme accablé de ce cruel outrage :

Mais bien-tôt il le prit en homme de courage,

En galant homme, & pour le faire court,

En veritable homme de Cour.

Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une ;

Nous voici lâchement trahis :

Vengeons-nous-en, & courons le païs ;

Cherchons par tout nôtre fortune.

Pour réussir dans ce dessein,

Nous changerons nos noms, je laisserai mon train,

Je me dirai vôtre cousin,

Et vous ne me rendrez aucune déference :

Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,

Plus de plaisir, plus de commodité,

Que si j'étois suivi selon ma qualité.

Joconde approuva fort le dessein du voiage.

Il nous faut dans nôtre équipage,

Continua le Prince, avoir un livre blanc,

Pour mettre les noms de celles

Qui ne seront pas rebelles,

Chacune selon son rang.

Je consens de perdre la vie ,  
devant que sortir des confins d'Italie  
Tout nôtre livre ne s'emplit ;  
si la plus severe à nos vœux ne se range :  
Nous sommes beaux ; nous avons de l'esprit ;  
Avec cela bonnes lettres de change.  
Il faudroit être bien étrange ,  
Pour résister à tant d'appas ,  
Et ne pas tomber dans les lacs  
de gens qui semeront l'argent & la fleurette ,  
Et dont la personne est bien faite.  
leur bagage étant prêt , & le livre sur tout ,  
Nos galans se mettent en voye.  
Je ne viendrois jamais à bout  
de nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :  
Nouveaux objets , nouvelle proie :  
Heureuses les beautez qui s'offrent à leurs yeux !  
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !  
Il n'est en la plûpart des lieux  
Femme d'Echevin , ni de Maire ,  
De Podestat , de Gouverneur ,  
Qui ne tienne à fort grand honneur  
D'avoir en leur regître place.  
Les cœurs que l'on croioit de glace  
Se fondent tous à leur abord.  
J'entends déjà maint esprit fort  
M'objecter que la vraisemblance  
N'est pas en ceci tout-à-fait.  
Car , dira-t-on , quelque parfait  
Que puisse être un galant dedans cette science ,  
En-

Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.

S'il en faut, je n'en fais rien ;

Ce n'est pas mon métier de cajoler personne :

Je le rends comme on me le donne ;

Et l'Arioste ne ment pas.

Si l'on vouloit à chaque pas

Arrêter un conteur d'Histoire,

Il n'auroit jamais fait ; suffit qu'en pareil cas

Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos Avanturiers eurent goûté de tout,

(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre)

Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout

Que nous voudrons en entreprendre ;

Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.

Arrêtons-nous pour un temps quelque part,

Et cela plutôt que plus tard ;

Car en amour, comme à la table,

Si l'on en croit la Faculté,

Diversité de mets peut nuire à la santé.

Le trop d'affaires nous accable :

Ayons quelque objet en commun :

Pour tous les deux c'est assez d'un.

J'y consens, dit Joconde, & je sçais une Dame

Près de qui nous aurons toute commodité.

Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme

D'un des premiers de la Cité.

Rien moins, reprit le Roi, laissons la qualité ;

Sous les cottillons des grifettes

Peut loger autant de beauté

Que

Que sous les jupes des coquettes.

D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,

Etre en continuel soupçon,

Dépendre d'une humeur fière, brusque, ou volage :

Chez les Dames de haut parage

Les choses sont à craindre, & bien d'autres encor.

Une grifette est un trésor ;

Car sans se donner de la peine,

Et sans qu'aux bals on la promeîne,

On en vient aisément à bout ;

On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.

Le point est d'en trouver une qui soit fidelle :

Choisissons-la toute nouvelle,

Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.

Prenons, dit le Romain, la fille de nôtre hôte ;

Je la tiens pucelle sans faute ;

Et si pucelle qu'il n'est rien

De plus puceau que cette belle ;

Sa poupée en sçait autant qu'elle.

L'y songeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce soir.

Il ne s'agit que de sçavoir,

Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,

Si son cœur se rend à nos vœux,

La première leçon du plaisir amoureux.

Je sçais que cet honneur est pure fantaisie ;

Toutefois étant Roi l'on me le doit ceder,

Du reste il est aisé de s'en accommoder.

Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,

Vous auriez droit de prétendre le pas ;

Mais il s'agit d'un autre cas.

Tirons

Tirons au fort, c'est la justice;  
Deux pailles en feront l'office.  
De la chappe à l'Evêque hélas ! ils se battoient,  
Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage  
Du prétendu pucelage.  
La belle étant venuë en leur chambre le soir,  
Pour quelque petite affaire;  
Nos deux Aventuriers près d'eux la firent seoir,  
Louèrent sa beauté, tâcherent de lui plaire,  
Firent briller une bague à ses yeux.  
A cet objet si précieux  
Son cœur fit peu de résistance.  
Le marché se conclut; & dès la même nuit,  
Toute l'Hôtellerie étant dans le silence,  
Elle les vient trouver sans bruit.  
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,  
Tant qu'enfin la chose se passe  
Au grand plaisir des trois, & sur tout du Romain,  
Qui crût avoir rompu la glace.  
Je lui pardonne, & c'est en vain  
Que de ce point on s'embarrasse.  
Car il n'est si sotte après tout  
Qui ne puisse venir à bout  
De tromper à ce jeu le plus sage du monde:  
Salomon qui grand Clerc étoit,  
Le reconnoît en quelque endroit,  
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.  
Il se tint content pour le coup,



Crût qu'Astolphe y perdoit beaucoup.

Tout alla bien, & maître Pucelage

Joua des mieux son personnage.

Un jeune gars pourtant en avoit essayé.

Le temps à cela près fut fort bien employé,

Et si bien que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor,

Et même encor la nuit suivante.

Le jeune gars s'étonna fort

Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :

Il se douta du fait, la gueta, la surprit,

Et lui fit fort grosse querelle.

Afin de l'appaiser la belle lui promit,

Foi de fille de bien, que sans aucune faute

Leurs Hôtes délogez elle lui donneroit

Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.

Je n'ai souci, dit-il, ni d'Hôtesse ni d'Hôte :

Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.

Comment en viendrons-nous à bout ?

(Dit la fille fort affligée)

De les aller trouver je me suis engagée :

Si j'y manque, adieu l'anneau,

Que j'ai gagné bien & beau.

Faisons que l'anneau vous demeure,

Reprit le garçon tout à l'heure.

Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?

Oui, reprit-elle ; mais entr'eux

Il faut que toute nuit je demeure couchée :

Et tandis que je suis avec l'un empêchée,

L'autre attend sans mot dire, & s'endort bien souvent,

Tant

Tant que le siège soit vacant,  
C'est-là leur mot. Le gars dit à l'instant,  
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.  
Elle reprit, Ah ! gardez-vous-en bien,  
Vous seriez un mauvais homme.  
Non, non, dit-il, ne craignez rien,  
Et laissez ouverte la porte.  
La porte ouverte elle laissa :  
Le galant vint, & s'approcha  
Des pieds du lit ; puis fit en sorte,  
Qu'entre les draps il se glissa ;  
Et Dieu sçait comme il se plaça,  
Et comme enfin tout se passa ;  
Et de ceci, ni de cela,  
Ne se douta le moins du monde,  
Ni le Roi Lombard ni Joconde.  
Chacun d'eux pourtant s'éveilla  
Bien étonné de telle aubade.  
Le Roi Lombard dit à part soi,  
Qu'a donc mangé mon camarade ?  
Il en prend trop ; & sur ma foi,  
C'est bien fait s'il devient malade.  
Autant en dit de sa part le Romain.  
Et le garçon ayant repris haleine,  
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain,  
Enfin pour toute la semaine.  
Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,  
Il s'en alla de grand matin,  
Toujours par le même chemin,  
Et fut suivi de la Donzelle,

Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillez, le Roi dit au Romain,

Frere, dormez jusqu'à demain :

Vous en devez avoir envie,

n'avez à present besoin que de repos.

Comment ? dit le Romain : mais vous-même, à propos,

vous avez fait tantôt une terrible vie.

Moi ? dit le Roi, j'ai toujours attendu :

Et puis voiant que c'étoit temps perdu,

Que sans pitié ni conscience

vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,

Sans en avoir d'autre raison

Que d'éprouver ma patience ;

me suis malgré moi, jusqu'au jour rendormi.

Que s'il vous eût plu, nôtre ami,

J'aurois couru volontiers quelque poste.

C'eût été tout, n'ayant pas la réponse

Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?

Pour Dieu, reprit son compagnon,

Nez de vous railler, & changeons de matière.

Suis vôtre Vassal, vous l'avez bien fait voir.

Est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir

La fillette toute entière.

Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;

vous verrons si ce feu toujours vous durera.

Pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,

J'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci,

dit le Romain, trêve de raillerie,

Donnez-moi mon congé, puis qu'il vous plaît ai  
Astolphe se piqua de cette repartie ;  
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,  
Si le Roi n'eût fait venir  
Tout incontinent la belle.  
Ils lui dirent, Jugez-nous,  
En lui contant leur querelle.  
Elle rougit, & se mit à genoux ;  
Leur confessa tout le mystere.  
Loin de lui faire pire chere,  
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,  
Et maint bel écu couronné,  
Dont peu de temps après on la vit mariée,  
Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos Avanturiers,  
Mirent fin à leurs aventures,  
Se voyant chargez de lauriers  
Qui les rendront fameux chez les races futures :  
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en cou  
Qu'un peu d'adresse, & quelques feintes larm  
Et que loin des dangers & du bruit des allarmes  
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de bell  
Et leur livre étant plus que plein,  
Le Roi Lombard dit au Romain,  
Retournons au logis par le plus court chemin.  
Si nos femmes sont infidelles,

Consolons nous ; bien d'autres le font qu'elles.  
a constellation changera quelque jour :  
n temps viendra , que le flambeau d'amour  
e brûlera les cœurs que de pudiques flâmes :  
present on diroit que quelque astre malin  
end plaisir aux bons tours des maris & des femmes.

D'ailleurs, tout l'Univers est plein  
e maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,  
ont tout ce qu'il leur plaît : sçavons-nous si ces gens,  
Comme ils sont traîtres & méchans,  
: toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)  
'ont point enforcélé mon épouse & la vôtre ?

Et si par quelque étrange cas  
ous n'avons point crû voir chose qui n'étoit pas ?  
insi que bons Bourgeois achevons nôtre vie,  
hacun près de sa femme, & demeurons-en là.  
eut-être que l'absence, ou bien la jalousie,  
ous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.  
stolphe rencontra dans cette prophétie.

os deux Aventuriers au logis retournent,  
urent très-bien reçus, pourtant un peu grondez ;

Mais seulement par bien-séance.

'un & l'autre se vid de baisers régalé.  
n se recompensa des pertes de l'absence.

Il fut dansé, sauté, balé,

Et du Nain nullement parlé,

Ni du valet comme je pense,

haque époux s'attachant auprès de sa moitié,  
écut en grand soulas, en paix, en amitié,

Le plus heureux, le plus content du monde.  
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point  
Autant en fit la femme de Joconde:  
Autant en font d'autres qu'on ne sçait point.





# LE COCU BATU,

## ET CONTENT.

*Nouvelle tirée de Bocace.*

J'A pas long-temps de Rome revenoit  
 Certain Cadet qui n'y profita guere;  
 volontiers en chemin séjournoit,  
 and par hazard le Galand rencontroit,  
 on vin, bon gîte, & belle chambriere.  
 vint qu'un jour en un Bourg arrêté,

Il vid passer une Dame jolie,  
Leste, pimpante, & d'un Page suivie,  
Et la voyant il en fut enchanté,  
La convoita, comme bien sçavoit faire.  
Prou de pardons il avoit rapporté,  
De vertu peu ; chose assez ordinaire.  
La Dame étoit de gracieux maintien,  
De doux regard, jeune, fringante, & belle ;  
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,  
Fors que d'avoir un Ami digne d'elle.  
Tant se la mit le drôle en la cervelle,  
Que dans sa peau peu ni point ne duroit :  
Et s'informant comment on l'appelloit,  
C'est, lui dit-on, la Dame du Village.  
Messire Bon l'a prise en mariage,  
Quoi qu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.  
Mais comme il est des premiers du païs,  
Son bien supplée au défaut de son âge.

Nôtre Cadet tout ce détail apprit,  
Dont il conçût esperance certaine.  
Voici comment le Pelerin s'y prit.  
Il renvoya dans la Ville prochaine  
Tous ses valets ; puis s'en fut au Château ;  
Dit qu'il étoit un jeune Jouvenceau,  
Qui cherchoit maître, & qui sçavoit tout faire.  
Messire Bon fort content de l'affaire  
Pour Fauconnier le loua bien & beau.  
(Non toutefois sans l'avis de sa femme)  
Le Fauconnier plût très-fort à la Dame ;



n'étant homme en tel pourchas nouveau ,  
ere ne mit à declarer sa flâme.  
fut beaucoup ; car le Vieillard étoit  
ou de sa femme , & fort peu la quittoit ,  
non les jours qu'il alloit à la chasse.  
n Fauconnier , qui pour lors le suivoit ,  
it demeuré volontiers en sa place.  
a jeune Dame en étoit bien d'accord :  
n'attendoient que le temps de mieux faire.  
and je dirai qu'il leur en tarδοit fort ,  
ul n'osera soutenir le contraire.  
mour enfin , qui prit à cœur l'affaire ,  
eur inspira la ruse que voici.  
a Dame dit un soir à son mari :  
ai croyez-vous le plus rempli de zèle  
e tous vos gens ? Ce propos entendu ,  
essire Bon lui dit : J'ai toujours crû  
e Fauconnier garçon sage & fidelle ;  
c'est à lui que plus je me fierois.  
ous auriez tort , repartit cette Belle ,  
est un méchant : il me tint l'autre fois  
opos d'amour , dont je fus si surprise ,  
ue je pensai tomber tout de mon haut ;  
ar qui croiroit une telle entreprise ?  
edans l'esprit il me vint aussi-tôt  
e l'étrangler , de lui manger la vûë :  
tint à peu ; je n'en fus retenuë ,  
ue pour n'oser un tel cas publier :  
ême , à dessein qu'il ne le pût nier ,  
e fis semblant d'y vouloir condescendre ;

Et cette nuit sous un certain Poirier  
Dans le Jardin je lui dis de m'attendre.  
Mon mari , dis-je , est toujours avec moi ,  
Plus par amour que doutant de ma foi ;  
Je ne me puis dépêtrer de cet homme ,  
Sinon la nuit pendant son premier somme :  
D'auprès de lui tâchant de me lever ,  
Dans le Jardin je vous irai trouver.  
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.  
Messire Bon se mit fort en colere.  
Sa femme dit : Mon Mari , mon Epoux ,  
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ,  
Dans le Jardin attrapez-le vous même ;  
Vous le pourrez trouver fort aisément :  
Le Poirier est à main gauche en entrant.  
Mais il vous faut user de stratagème :  
Prenez ma juppe , & contrefaites vous ;  
Vous entendrez son insolence extrême :  
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups ,  
Que le Galant demeure sur la place.  
Je suis d'avis que le friponneau fasse  
Tel compliment à des femmes d'honneur !  
L'Epoux retint cette leçon par cœur.  
Onc il ne fut une plus forte dupe  
Que ce Vieillard , bon homme au demeurant.  
Le temps venu d'attraper le Galant ,  
Messire Bon se couvrit d'une juppe ,  
S'encorneta , courut incontinent  
Dans le Jardin , où ne trouva personne :  
Garde n'avoit ; car tandis qu'il frissonne ,

Claque des dents, & meurt quasi de froid ;  
Le Pelerin, qui le tout observoit,  
Va voir la Dame ; avec elle se donne  
Tout le bon-temps qu'on a, comme je croi,  
Lors qu'amour seul étant de la partie  
Entre deux draps on tient femme jolie,  
Femme jolie, & qui n'est point à foi.

Quand le Galant un assez bon espace  
Avec la Dame eût été dans ce lieu,  
Force lui fut d'abandonner la place :  
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.  
Dans le jardin il court en diligence.  
Messire Bon rempli d'impatience  
A tous momens sa paresse maudit.  
Le Pelerin d'aussi loin qu'il le vid,  
Feignit de croire appercevoir la Dame,  
Et lui cria. Quoi donc, méchante femme,  
A ton mari tu brassois un tel tour !  
Est-ce le fruit de son parfait amour ?  
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte :  
Et de venir ne tenois quasi conte,  
Ne te croyant le cœur si perversi,  
Que de vouloir tromper un tel mari.  
Or bien, je vois qu'il te faut un ami ;  
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.  
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,  
C'est seulement pour éprouver ta foi,  
Et ne t'attens de m'induire à luxure :  
Grand pecheur suis ; mais j'ai là, Dieu merci,

De ton honneur encor quelque souci.  
A Monseigneur ferois-je un tel outrage?  
Pour toi, tu viens avec un front de Page;  
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtierà,  
Et Monseigneur puis après le sçaura.  
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joye,  
Et tout ravi disoit entre ses dents:  
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie  
Femme & Valet si chastes, si prudens.  
Ce ne fut tout; car à grands coups de gaule  
Le Pelerin vous lui froisse une épaule;  
De horions laidement l'accoûtra;  
Jusqu'au logis ainsi le convoia.  
Messire Bon eût voulu que le zèle  
De son Valet n'eût été jusques-là;  
Mais le voyant si sage & si fidelle,  
Le bon-hommeau des coups se consola.  
Dedans le lit sa femme il retrouva;  
Lui conta tout, en lui disant: Mamie,  
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,  
Ni vous ni moi n'aurions de nôtre vie  
Un tel valet; c'est sans doute un tresor.  
Dans nôtre Bourg je veux qu'il prenne femme:  
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.  
Pas n'y faudra, lui repartit la Dame;  
Et de ceci je vous donne ma foi.



# LE MARI CONFESSEUR.

*Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.*

**M**ESSIRE Artus sous le grand Roi François,  
 Alla servir aux guerres d'Italie;  
 Tant qu'il se vid, après maints beaux exploits,  
 Fait Chevalier en grand' ceremonie.  
 Son General lui chauffa l'éperon;  
 Dont il croyoit que le plus haut Baron

Ne

## 28 LE MARI CONFESSEUR.

Ne lui dût plus contester le passage.  
 Si s'en revient tout fier en son Village,  
 Où ne surprit sa femme en oraison.  
 Seule il l'avoit laissée à la maison ;  
 Il la retrouve en bonne compagnie,  
 Dansant, sautant, menant joyeuse vie,  
 Et des Muguets avec elle à faison.  
 Messire Artus ne prit goût à l'affaire,  
 Et ruminant sur ce qu'il devoit faire,  
 Depuis que j'ai mon Village quitté,  
 Si j'étois crû, dit-il, en dignité  
 De cocuage & de chevalerie,  
 C'est moitié trop : sçachons la vérité.  
 Pour ce s'avise, un jour de Confrairie,  
 De se vêtir en Prêtre, & confesser.  
 Sa femme vient à ses pieds se placer.  
 De prime abord sont par la bonne Dame  
 Expédiés tous les pechez menus ;  
 Puis à leur tour les gros étant venus,  
 Force lui fut qu'elle changeât de game.  
 Perc, dit-elle, en mon lit sont reçûs,  
 Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.  
 Si le Mari ne se fût fait connoître,  
 Elle en alloit enfiler beaucoup plus ;  
 Courte n'étoit pour leur la Kyrielle.  
 Son Mari donc l'interrompt là-dessus ;  
 Dont bien lui prit. Ah, dit-il, infidelle !  
 Un Prêtre même ! à qui crois-tu parler ?  
 A mon mari, dit la fausse femelle,  
 Qui d'un tel pas se sçût bien démêler.

Je vous ai vû dans ce lieu vous couler,  
 Ce qui m'a fait douter du badinage.  
 C'est un grand cas qu'étant homme si sage,  
 Vous n'ayez sçû l'énigme debrouiller.  
 On vous a fait, dites-vous, Chevalier :  
 Auparavant vous étiez Gentilhomme :  
 Vous êtes Prêtre avecque ces habits.  
 Benit soit Dieu, dit alors le bon-homme,  
 Je suis un sot de l'avoir si mal pris.





## LE SAVETIER.

**U**N Savetier, que nous nommerons Blaise,  
 Prit belle femme ; & fut très-avisé.  
 Les bonnes gens qui n'étoient à leur aise,  
 S'en vont prier un Marchand peu rusé,  
 Qu'il leur prêtât dessous bonne promesse  
 My-muid de grain, ce que le Marchand fait.  
 Le terme échû, ce créancier les presse.  
 Dieu sçait pourquoi : le galant, en effet,  
 Crût que par là baiseroit la commere.  
 Vous avez trop de quoi me satisfaire,  
 (Ce lui dit-il ) & sans déboursier rien :

Ac-



Accordez-moi ce que vous sçavez bien.  
 Je songerai, repond-elle, à la chose.  
 Puis vient trouver Blaise tout-aussi-tôt,  
 L'avertissant de ce qu'on lui propose.  
 Blaise lui dit, Parbieu, femme, il nous faut  
 Sans coup ferir rattraper nôtre somme.  
 Tout de ce pas allez dire à cet homme  
 Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.  
 Je veux ici me cacher tout à point.  
 Avant le coup demandez la cedula.  
 De la donner je ne crois qu'il recule.  
 Puis toufferez afin de m'avertir;  
 Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.  
 Lors de mon coin vous me verrez sortir  
 Incontinent, de crainte de fortune.  
 Ainsi fut dit, ainsi s'executa.  
 Dont le mari puis après se vanta;  
 Si que chacun glosoit sur ce mystere.  
 Mieux eût valu touffer après l'affaire,  
 (Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois)  
 Vous eussiez eu vôtre conte tous trois.  
 N'y manquez plus, sauf après de se taire.  
 Mais qu'en est-il? or ça, Belle, entre nous.  
 Elle répond: Ah Monsieur! croyez-vous,  
 Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames?  
 (Notez qu'illec avec deux autres femmes  
 Du gros Bourgeois l'épouse étoit aussi)  
 Je pense bien, continua la belle,  
 Qu'en pareil cas Madame en use ainsi;  
 Mais quoi, chacun n'est pas si sage qu'elle.



# LE PAYSAN,

## QUI AVOIT OFFENSE'

### SON SEIGNEUR.

UN Païsan son Seigneur offensa.  
 L'Histoire dit que c'étoit bagatelle:  
 Et toutefois ce Seigneur le tança  
 Fort rudement; ce n'est chose nouvelle.  
 Coquin, dit-il, tu mérites la hard:  
 Fai ton calcul d'y venir tôt ou tard;

C'est

C'est une fin à tes pareils commune.  
 Mais je suis bon ; & de trois peines l'une  
 Tu peux choisir. Ou de manger trente aulx,  
 J'entends sans boire, & sans prendre repos :  
 Ou de souffrir trente bons coups de gaules,  
 Bien appliquez sur tes larges épaules ;  
 Ou de payer sur le champ cent écus.  
 Le Païsan consultant là-dessus.  
 Trente aulx sans boire ! ah, dit-il en soi-même,  
 Je n'appris onc à les manger ainsi.  
 De recevoir les trente coups aussi,  
 Je ne le puis sans un peril extrême.  
 Les cent écus c'est le pire de tous.  
 Incertain donc il se mit à genous,  
 Et s'écria ; Pour Dieu, misericorde.  
 Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde ;  
 Pourquoi le Galant m'ose répondre encor ?  
 Le Païsan de peur qu'on ne le pende,  
 Fait choix de l'ail ; & le Seigneur commande  
 Que l'on en cueille, & sur tout du plus fort.  
 En après un lui-même il fait le conte :  
 Mais quand il void que son calcul se monte  
 A la trentaine ; il les met dans un plat,  
 Et cela fait le malheureux pied-plat  
 Il prend le plus gros, en pitié le regarde ;  
 L'ange, & rechigne, ainsi que fait un chat  
 Dont les morceaux sont frotez de moutarde.  
 Il n'oseroit de la langue y toucher.  
 Son Seigneur rit, & sur tout il prend garde,  
 Que le Galant n'avale sans mâcher.

Le premier passe; aussi fait le deuxième:  
Au tiers il dit. Que le diable y ait part.  
Bref il en fut à grand' peine au douzième,  
Que s'écriant, Haro la gorge m'ard;  
Tôt, tôt, que l'on m'apporte à boire.  
Son Seigneur dit; Ah ah, Sire Gregoire,  
Vous avez soif! je vois qu'en vos repas  
Vous humectez volontiers le lampas.  
Or beuvez donc; & beuvez à vôtre aise:  
Bon prou vous fasse! hola, du vin, hola.  
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,  
Il vous faudra choisir après cela  
Des cent écus, ou de la bastonnade,  
Pour suppléer au défaut de l'aillade.  
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontez,  
Que les aulx soient sur les coups précontez:  
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme:  
Où la trouver moi qui suis un pauvre homme?  
Hé bien, souffrez les trente horions,  
Dit le Seigneur; mais laissons les oignons.  
Pour prendre cœur le Vassal en sa panse  
Loge un long trait, se munit le dedans;  
Puis souffre un coup avec grande constance.  
Au deux il dit, donnez-moi patience,  
Mon doux Iesus, en tous ces accidens.  
Le tiers est rude, il en grince les dents,  
Se courbe tout, & saute de sa place.  
Au quart il fait une horrible grimace:  
Au cinq un cri: mais il n'est pas au bout;  
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.  
On ne vit onc si cruelle aventure.

Deux forts paillards ont chacun un bâton,  
 Qu'ils font tomber par poids & par mesure,  
 En observant la cadence & le ton.  
 Le malheureux n'a rien qu'une chanson.  
 Grace, dit-il : mais las ! point de nouvelle ;  
 Car le Seigneur fait frapper de plus belle,  
 Juge des coups, & tient sa gravité,  
 Disant toujours qu'il a trop de bonté.  
 Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.  
 Après vingt coups d'un ton piteux il crie.  
 Pour Dieux cessez : hélas ! je n'en puis plus.  
 Son Seigneur dit, Payez donc cent écus,  
 Net & contant : je sçais qu'à la defferre  
 Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.  
 Si tout n'est prêt, vôtre compere Pierre  
 Vous en peut bien assister entre nous.  
 Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.  
 Le malheureux n'osant presque répondre  
 Court au magot, & dit, c'est tout mon fait.  
 On examine, on prend un trébuchet.  
 L'eau cependant lui coule de la face :  
 Il n'a point fait encor telle grimace.  
 Mais que lui sert ? il convient tout payer.  
 C'est grand' pitié quand on fâche son maître !  
 Le Païsan eut beau s'humilier ;  
 Et pour un fait, assez léger peut-être,  
 Il se sentit enflâmer le gosier,  
 Guider la bourse, émoucher les épaules ;  
 Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,  
 Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,  
 Il ait seulement grace d'un carolus.



# LE MULETIER.

*Nouvelle tirée de Bocace.*

**U**N Roi Lombard (les Rois de 'ce Païs  
 Viennent souvent s'offrir à ma mémoire)  
 Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits  
 Maître Bocace Auteur de cette Histoire,  
 Portoit le nom d'Agiluf en son temps.  
 Il épousa Teudelingue la Belle,  
 Veuve du Roi dernier mort sans enfans,  
 Lequel laissa l'Etat sous la tutelle

De celui-ci, Prince sage & prudent.  
 Toute beauté n'étoit alors égale  
 Teudelingue; & la couche Royale  
 De part & d'autre étoit assurément  
 Suffi complete, autant bien assortie  
 Qu'elle fut onc. Quand Messer Cupidon  
 En badinant fit choir de son brandon  
 Chez Agiluf, droit dessus l'écurie:  
 Sans prendre garde, & sans se soucier  
 De quel endroit; dont avecque furie  
 Le feu se prit au cœur d'un Muletier.

Muletier étoit homme de mine,  
 Démentoit en tout son origine,  
 En fait & beau, même ayant du bon sens.  
 On le montra, car s'étant de la Reine  
 Nouraché, quand il eut quelque temps  
 Et ses efforts, & mis toute sa peine  
 Pour se guerir, sans pouvoir rien gagner,  
 Un Compagnon fit un tour d'homme habile.  
 Maître ne sçais meilleur pour enseigner  
 A Cupidon; l'ame la moins subtile  
 Mais sa ferule apprend plus en un jour,  
 Qu'un Maître és Arts en dix ans aux Ecoles.  
 Et plus grossiers par un chemin bien court,  
 Sçait montrer les tours & les paroles.  
 Le présent Conte en est un bon témoin.  
 Notre Amoureux ne songeoit près ni loin  
 Dans l'abord à jouir de sa Mie.  
 A déclarer de couche ou par écrit

N'étoit pas feur. Si se mit dans l'esprit,  
Mourût ou non, d'en passer son envie;  
Puis qu'aussi bien plus vivre ne pouvoit;  
Et mort pour mort, toujours mieux lui valoit,  
Auparavant que sortir de la vie,  
Eprouver tout, & tenter le hazard.  
L'usage étoit chez le peuple Lombard,  
Que quand le Roi, qui faisoit lit à part,  
(Comme tous font) vouloit avec sa femme  
Aller coucher, seul il se presentoit,  
Presque en chemise, & sur son dos n'avoit  
Qu'une simarre; à la porte il frappoit  
Tout doucement; aussi-tôt une Dame  
Ouvroit sans bruit; & le Roi lui mettoit  
Entre les mains la clarté qu'il portoit,  
Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flâme.  
D'abord la Dame éteignoit en sortant  
Cette clarté; c'étoit le plus souvent  
Une lanterne, ou de simples bougies.  
Chaque Royaume a ses ceremonies.  
Le Muletier remarqua celle-ci,  
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi,  
Se presenta comme c'étoit l'usage,  
S'étant caché quelque peu le visage.  
La Dame ouvrit dormant plus d'à demi.  
Nul cas n'étoit à craindre en l'avanture  
Fors que le Roi ne vint pareillement.  
Mais ce jour-là s'étant heureusement  
Mis à chasser, force étoit que nature  
Pendant la nuit cherchât quelque repos.



Le Muletier frais, gaillard & dispos,  
 Et parfumé, se coucha sans rien dire.  
 Un autre point, outre ce qu'avons dit,  
 C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit  
 Quelque chagrin, soit touchant son Empire,  
 Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,  
 Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.  
 Et tout cela Teudelingue étoit faite.  
 Notre Amoureux fournit plus d'une traite:  
 Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois.  
 Dont Teudelingue entra par plusieurs fois  
 En pensément; & crût que la colere  
 Vendoit le Prince outre son ordinaire  
 Plein de transport, & qu'il n'y songeoit pas.  
 En ses presens le Ciel est toujours juste:  
 Ne départ à gens de tous états  
 Les mêmes talens. Un Empereur auguste  
 Les vertus propres pour commander:  
 Un Avocat sçait les points décider:  
 Au jeu d'Amour le Muletier fait rage:  
 Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre Galant s'étant diligenté,  
 Se retira sans bruit & sans clarté,  
 Devant l'Aurore. Il en sortoit à peine,  
 Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine;  
 Voulut s'ébater, & l'étonna bien fort.  
 Certes, Monsieur, je sçais bien, lui dit-elle,  
 Que vous avez pour moi beaucoup de zèle;  
 Mais de ce lieu vous ne faites encor

Que de sortir : même outre l'ordinaire  
En avez pris, & beaucoup plus qu'assez.  
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez  
Que ne soit trop; vôtre santé m'est chere.  
Le Roi fut sage, & se douta du tour,  
Ne sonna mot, descendit dans la cour,  
Puis de la cour entra dans l'écurie;  
Jugeant en lui que le cas provenoit  
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.  
Toute la troupe étoit lors endormie,  
Fors le Galant qui trembloit pour sa vie.  
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.  
En tâtonnant il s'approcha de tous;  
Crût que l'auteur de cette tromperie  
Se connoîtroit au batement du poulx.  
Pas ne faillit dedans sa conjecture:  
Et le second qu'il tâta d'avanture  
Étoit son homme; à qui d'émotion,  
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,  
Le cœur batoit, & le poulx tout ensemble.  
Ne sçachant pas où devoit aboutir  
Tout ce mystere, il feignoit de dormir.  
Mais quel sommeil! Le Roi, pendant qu'il tremble,  
En certain coin va prendre des ciseaux  
Dont on coupoit le crin à ses chevaux.  
Faisons, dit-il, au Galant une marque,  
Pour le pouvoir demain connoître mieux.  
Incontinent de la main du Monarque  
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux  
Lui fut coupé, droit vers le front du sire;

t cela fait le Prince se retire.  
 oublia de ferrer le toupet,  
 dont le Galant s'avisa d'un secret  
 qui d'Agiluf gâta le stratagême.  
 Le Muletier alla sur l'heure même  
 en pareil lieu tondre ses compagnons.  
 Le jour venu, le Roi vit ces garçons  
 sans poil au front. Lors le Prince en son ame:  
 Qu'est ceci donc! qui croiroit que ma femme  
 auroit été si vaillante au déduit?  
 Quoi, Teudelingue a-t-elle cette nuit  
 ourni d'ébat à plus de quinze ou seize?  
 Autant en vit vers le front de tondus.  
 Et bien, dit-il, qui l'a fait si se taife:  
 Tu demeurant qu'il n'y retourne plus.





# LA SERVANTE

## JUSTIFIÉE.

*Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.*

**B**OCACE n'est le seul qui me fournit.  
 Je vas par fois en une autre boutique.  
 Il est bien vrai que ce divin esprit  
 Plus que pas un me donne de pratique.  
 Mais comme il faut manger de plus d'un pain,  
 Je puise encore en un vieux magazin;

Vieux,

ieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles  
ont jusqu'à cent, bien déduites & belles  
pour la plûpart, & de très-bonne main.  
pour cette fois la Reine de Navarre,  
D'un c'étoit moi naïf autant que rare,  
entretiendra dans ces Vers le Lecteur.  
Voici le fait quiconque en soit l'Auteur.  
y mets du mien selon les occurrences:  
C'est ma coûtume; & sans telles licences  
je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle servante.  
Elle la rendit au jour d'Amour sçavante.  
Elle étoit fille à bien armer un lit,  
pleine de suc, & donnant appetit;  
Ce qu'on appelle en François bonne robe.  
Par un beau jour cet homme se dérobe  
D'avec sa femme; & d'un très-grand matin  
s'en va trouver sa Servante au jardin.  
Elle faisoit un bouquet pour Madame:  
C'étoit sa fête. Ayant donc de la femme  
Vu le bouquet, il commence à louer  
L'assortiment; tâche à s'insinuer:  
S'insinuer en fait de Chambrière,  
C'est proprement couler sa main au sein:  
Ce qui fut fait. La Servante soudain  
se défendit: mais de quelle manière?  
Sans rien gêter: c'étoit une façon  
Sur le marché: bien sçavoit sa leçon.  
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises

En un monceau, les jette au Compagnon.  
Il la baïsa pour en avoir raison,  
Tant & si bien qu'ils en vinrent aux prises.  
En cet étrif la Servante tomba.  
Lui d'en tirer aussi-tôt avantage.  
Le malheur fut que tout ce beau ménage  
Fut découvert d'un logis près de là.  
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.  
Une voisine apperçût le mystere.  
L'Epoux la vit, je ne sçais pas comment.  
Nous voilà pris, dit il à sa Servante.  
Nôtre voisine est languarde & méchante;  
Mais ne soyez en crainte aucunement.  
Il va trouver sa femme en ce moment:  
Puis fait si bien que s'étant éveillée  
Elle se leve; & sur l'heure habillée,  
Il continuë à jouer son rollet:  
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,  
La pauvre Epouse au jardin est menée.  
Là fut par lui procédé de nouveau.  
Même debat, même jeu se commence.  
Fleurs de voler; tetons d'entrer en danse.  
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.  
Somme, que l'herbe en fut encor froissée.  
La pauvre Dame alla l'après-dînée  
Voir sa voisine, à qui ce secret-là  
Chargeoit le cœur: elle se soulagea  
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma Commere,  
Dit cette femme avec un front severe,  
Laisser passer, sans vous en avertir,

e que j'ai vû. Voulez-vous vous servir  
encor long-temps d'une fille perduë?  
coups de pied, si j'étois que de vous,  
l'envoierois ainsi qu'elle est venuë.  
omment! elle est aussi brave que nous.  
r bien, je sçais celui de qui procede  
ette piafe: apportez-y remede  
out au plûtôt: car je vous avertis  
ue ce matin étant à la fenêtre,  
(Ne sçais pourquoi) j'ai vû de mon logis  
ans son jardin vôtre mari paroître,  
ais la Galande; & tous deux se sont mis  
se jetter quelques fleurs à la tête.  
ar ce propos l'autre l'arrêta coi.  
vous entends, dit-elle, c'étoit moi.

*La voisine.*

oire! écoutez le reste de la fête:  
ous ne sçavez où je veux en venir.  
es bonnes gens se sont pris à cueillir  
ertaines fleurs que baisers on appelle.

*La femme.*

'est encor moi que vous preniez pour elle.

*La voisine.*

u jeu des fleurs à celui des tetons  
s sont passez: après quelques façons  
pleine main l'on les a laissez prendre.

*La femme.*

: pourquoi non? c'étoit moi: vôtre Epoux  
'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous?

*La*

*La voisine.*

Cette personne enfin sur l'herbe tendre  
Est trébuchée, & comme je le croi,  
Sans se blesser ; vous riez ?

*La femme.*

C'étoit moi.

*La voisine.*

Un cotillon a paré la verdure.

*La femme.*

C'étoit le mien.

*La voisine.*

Sans vous mettre en couroux :

Qui le portoit de la fille ou de vous ?

C'est là le point : car Monsieur vôtre Époux  
Jusques au bout a poussé l'avanture.

*La femme.*

Qui ? c'étoit moi : vôtre tête est bien dure.

*La voisine.*

Ah, c'est assez. Je ne m'informe plus :

J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble :

J'aurois juré que je les avois vûs

En ce lieu-là se divertir ensemble.

Mais excusez ; & ne la chassez pas.

*La femme.*

Pourquoi chasser ? j'en suis très-bien servie.

*La voisine.*

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.

Vous en tenez, ma Commere m'amie.





# LA GAGEURE

## DES TROIS COMMERES,

*Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.*

**A**PRE'S bon vin, trois Commeres un jour  
 S'entrenoient de leurs tours & prouesses.  
 toutes avoient un ami par amour,  
 : deux étoient au logis les Maîtresses.

L'une

L'une disoit : J'ai le Roi des maris :  
Il n'en est point de meilleur dans Paris.  
Sans son congé je vas par tout m'ébatre.  
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.  
Il ne faut pas se lever trop matin ,  
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.  
Par mon serment, dit une autre aussi-tôt ,  
Si je l'avois j'en ferois une étreine ;  
Car quant à moi , du plaisir ne me chaut ,  
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.  
Vôtre Epoux va tout ainsi qu'on le meine ;  
Le mien n'est tel , j'en rends graces à Dieu.  
Bien sçauroit prendre & le temps & le lieu ,  
Qui tromperoit à son aise un tel homme.  
Pour tout cela ne croyez que je chomme.  
Le passe-temps en est d'autant plus doux :  
Plus grand en est l'amour des deux parties.  
Je ne voudrois contre aucune de vous ,  
Qui vous vantez d'être si bien loties ,  
Avoir troqué de Galant ni d'Epoux.  
Sur ce debat la troisième Commere  
Les mit d'accord ; car elle fut d'avis  
Qu'Amour se plaît avec les bons maris ,  
Et veut aussi quelque peine legere.

Ce point vuide , le propos s'échauffant ,  
Et d'en conter toutes trois triomphant ,  
Celle-ci dit. Pourquoi tant de paroles ?  
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?  
Laissons à part les disputes frivoles :

Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux.  
 Le moins bon tour payera quelque amande.  
 Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,  
 Dirent les deux. Il faut faire serment,  
 Que toutes trois, sans nul déguisement,  
 Rapportérons, l'affaire étant passée,  
 Le cas au vrai ; puis pour le jugement  
 On en croira la Commere Macée.  
 Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.  
 Voici comment chacune y proceda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,  
 Aimoit alors un beau jeune garçon,  
 Frais, delicat, & sans poil au menton ;  
 Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.  
 Les pauvres gens n'avoient de leurs Amours  
 Encor joui, sinon par échapées :

Toujours falloit forger de nouveaux tours,  
 Toujours chercher des maisons empruntées.  
 Pour plus à l'aise ensemble se jouer,  
 La bonne Dame habille en chambriere  
 Le jouvenceau, qui vient pour se louer,  
 D'un air modeste, & baissant la paupiere.  
 Du coin de l'œil l'Epoux le regardoit,  
 Et dans son cœur déjà se proposoit  
 De rehausser le linge de la fille.

Bien lui sembloit, en la considerant,  
 N'en avoir vû jamais de si gentille.  
 On la retient, avec peine pourtant :  
 Belle servante, & mari vert galant,

D

C'étoit

C'étoit matière à feindre du scrupule.  
Les premiers jours le mari dissimule,  
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant  
De regarder sa Servante nouvelle;  
Mais tôt après il tourna tant la Belle,  
Tant lui donna, tant encor lui promit,  
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;  
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,  
Un certain soir la Galande lui dit :  
Madame est mal, & seule elle veut être  
Pour cette nuit : incontinent le Maître  
Et la Servante ayant fait leur marché,  
S'en vont au lit, & le Drôle couché,  
Elle en cornette, & dégrafant sa jupe,  
Madame vient : qui fut bien empêché ?  
Ce fut l'Epoux cette fois pris pour dupe.  
Oh, oh, lui dit la Commere en riant,  
Vôtre ordinaire est donc trop peu friand  
A vôtre goût ; & par saint Jean, beau Sire,  
Un peu plutôt vous me le deviez dire :  
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.  
De celle-ci pour certaines raisons  
Vous faut passer ; cherchez autre aventure.  
Et vous, la belle au dessein si gaillard,  
Merci de moi, Chambriere d'un liard,  
Je vous rendrai plus noire qu'une meure.  
Il vous faut donc du même pain qu'à moi :  
J'en suis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille,  
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :  
Graces à Dieu, je crois avoir dequoi

Donner encore à quelqu'un dans dans la vûë;  
 e ne suis pas à jetter dans la ruë.

raissons ce point; je sçais un bon moyen.  
 ous n'aurez plus d'autre lit que le mien.  
 oyez un peu; diroit-on-qu'elle y touche?

âte, marchons, que du lit où je couche  
 ans marchander on prenne le chemin:

ous chercherez vos besognes demain.

si ce n'étoit le scandale & la honte,  
 e vous mettrois dehors en cet état.

Mais je suis bonne, & ne veux point d'éclat:

uis je rendrai de vous un très-bon compte

à l'avenir, & vous jure ma foi

que nuit & jour vous ferez près de moi.

Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,

puis que je puis empêcher tous vos tours?

La Chambrière écoutant ce discours

fait la honteuse, & jette une ou deux larmes;

prend son paquet, & sort sans consulter;

Ne se le fait par deux fois répéter;

en va jouer un autre personnage;

fait au logis deux métiers tour à tour;

Galant de nuit, Chambrière de jour,

En deux façons elle a soin du ménage.

Le pauvre Epoux se trouve tout heureux

Qu'à si bon compte il en ait été quitte.

Lui couché seul, nôtre couple amoureux

D'un temps si doux à son aise profite.

Rien ne s'en perd; & de moindres momens

Bons ménagers furent nos deux Amans,

Sçachant très-bien que l'on n'y revient gueres.  
Voilà le tour de l'une des Commeres.

L'autre de qui le mari croyoit tout,  
Avecque lui sous un Poirier affise,  
De son dessein vint aisément à bout.  
En peu de mots j'en vas conter la guise.  
Leur grand Valet près d'eux étoit debout,  
Garçon bien-fait, beau parleur, & de mise,  
Et qui faisoit les Servantes troter.  
La Dame dit : Je voudrois bien goûter  
De ce fruit-là : Guillot, monte, & secouë  
Nôtre Poirier. Guillot monte à l'instant.  
Grimpé qu'il est, le Drôle fait semblant  
Qu'il lui paroît que le mari se joue  
Avec la femme : aussi-tôt le Valet  
Frotant ses yeux comme étonné du fait,  
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,  
Si vous vouliez Madame caresser,  
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,  
Et moi present du moins vous en passer.  
Ceci me cause une surprise extrême.  
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !  
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,  
Vous vous devez du respect à vous-même.  
Quel taon vous point ? attendez à tantôt,  
Ces privautez en seront plus friandes ;  
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,  
Les nuits d'Eté sont encore assez grandes.  
Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela

Tant de bons lits, tant de chambres si belles.

La Dame dit : Que conte celui-là ?

Je crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?

Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?

Descends, descends, mon ami, tu verras.

Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,

Nous jouons-nous ?

*Guillot.*

Non pas pour le present.

*Le mari.*

Pour le present ?

*Guillot.*

Oui, Monsieur, je veux être  
écorché vif, si tout incontinent

Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

*La femme.*

Mieux te vaudroit laisser cette fornette ;

Je te le dis ; car elle sent les coups.

*Le mari.*

Non non, Mamie, il faut qu'avec les fous

Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

*Guillot.*

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit ?

*La femme.*

Et qu'as-tu vû ?

*Guillot.*

J'ai vû, je le repete,

Vous & Monsieur qui dans ce même endroit

Jouiez tous deux au doux jeu d'Amourette :

Si ce Poirier n'est peut-être charmé.

*La femme.*

Voire, charmé; tu nous fais un beau Conte.

*Le mari.*

Je le veux voir vraiment; faut que j'y monte:  
Vous en sçauvez bien-tôt la verité.

Le Maître à peine est sur l'arbre monté,  
Que le Valet embrasse la Maîtresse.

L'Epoux qui voit comme l'on se caresse,  
Crie, & descend en grand' hâte aussi-tôt.

Il se rompit le col, ou peu s'en faut,

Pour empêcher la fuite de l'affaire:

Et toutefois il ne pût si bien faire

Que son honneur ne reçût quelque échec.

Comment, dit-il, quoi même à mon aspect?

Devant mon nez? à mes yeux? Sainte Dame,

Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

*Le mari.*

Osés-tu bien le demander encor?

*La femme.*

Et pourquoi non?

*Le mari.*

Pourquoi? n'ai-je pas tort

De t'accuser de cette effronterie?

*La femme.*

Ah! c'en est trop, parlez mieux, je vous prie.

*Le mari.*

Quoi, ce coquin ne te caressoit pas?

*La femme.*

Moi? vous rêvez.



*Le mari.*

D'où viendrait donc ce cas ?

Ai-je perdu la raison ou la vûë ?

*La femme.*

Me croyez-vous de sens si dépourvûë,  
Que devant vous je commisse un tel tour ?  
Ne trouverois-je assez d'heures au jour  
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

*Le mari.*

Je ne sçai plus ce qu'il faut que j'y die.  
Nôtre Poirier m'abuse assurément.  
Voyons encor. Dans le même moment  
L'Epoux remonte, & Guillot recommence.  
Pour cette fois le mari void la danse  
Sans se fâcher, & descend doucement.  
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes;  
C'est ce Poirier, il est enforcelé.  
Puis qu'il fait voir de si vilaines choses,  
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé,  
Cours au togis; di qu'on le vienne abattre.  
Je ne veux plus que cet arbre maudit  
Trompe les gens. Le Valet obéit.  
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,  
Se demandant l'un l'autre sourdement,  
Quel si grand crime a ce Poirier pû faire.  
La Dame dit, Abattez seulement;  
Quant au surplus ce n'est pas vôtre affaire.  
Par ce moyen la seconde Commere  
Vint au dessus de ce qu'elle entreprit.  
Passons au tour que la troisiéme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie  
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.  
Là tous les jours étoient nouveaux déduits,  
Nôtre Donzelle y tenoit sa partie.  
Un sien Amant étant lors de quartier,  
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier  
S'il n'étoit libre, à la Dame propose  
De se trouver seuls ensemble une nuit.  
Deux , lui dit-elle, & pour si peu de chose  
Vous ne ferez nullement éconduit.  
Jà de par moi ne manquera l'affaire.  
De mon mari je sçaurai me défaire  
Pendant ce temps. Aussi-tôt fait que dit.  
Bon besoin eut d'être femme d'esprit ;  
Car pour Epoux elle avoit pris un homme  
Qui ne faisoit en voyages grands frais ;  
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,  
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.  
Tout au rebours de la bonne Donzelle,  
Qui pour montrer sa ferveur & son zèle,  
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.  
Pelerinage avoit fait son devoir  
Plus d'une fois ; mais c'étoit le vieux stîle :  
Il lui falloit , pour se faire valoir ,  
Chose qui fût plus rare & moins facile.  
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir  
Un brin de fil , qui rendoit à la porte  
De la maison ; & puis se va coucher  
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.  
(On appelloit son mari de la sorte)

Elle fit tant qu'Henriet se tournant  
 Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne  
 Quelque dessein, & sans faire semblant  
 D'être éveillé, sur ce fait il raisonne;  
 Se leve enfin, & fort tout doucement,  
 De bonne foi son Epouse dormant,  
 Ce lui sembloit; suit le fil dans la rue;  
 Conclud de là que l'on le trahissoit:  
 Que quelque Amant que la Donzelle avoit,  
 Avec ce fil par le pied la tiroit,  
 L'avertissant ainsi de sa venue:  
 Que la Galande aussi-tôt descendoit,  
 Tandis que lui pauvre mari dormoit.  
 Car autrement, pourquoi ce badinage?  
 Il falloit bien que Messer cocuage  
 Le visitât; honneur dont à son sens  
 Il se seroit passé le mieux du monde.  
 Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;  
 Hors la maison fait le guet & la ronde,  
 Pour attraper quiconque tirera  
 Le brin de fil. Or le Lecteur sçaura  
 Que ce logis avoit sur le derriere  
 Dequoi pouvoir introduire l'ami:  
 Il le fut donc par une Chambriere.  
 Tout domestique en trompant un mari  
 Pense gagner indulgence pleniére.  
 Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,  
 La bonne Dame, & le jeune Muguet  
 En sont aux mains, & Dieu sçait la manière.  
 En grand foulas cette nuit se passa.

Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.  
Tout fut des mieux ; graces à la Servante,  
Qui fit si bien devoir de surveillante,  
Que le Galant tout à temps délogea.  
L'Epoux revint quand le jour approcha ;  
Reprit sa place, & dit que la migraine  
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.  
Deux jours après la Commere ne faut  
De mettre un fil ; Berlinguier aussi-tôt,  
L'ayant senti, rentre en la même peine,  
Court à son poste, & nôtre Amant au sien.  
Renfort de joye : on s'en trouva si bien,  
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse ;  
Et Berlinguier prenant la même excuse  
Sortit encore, & fit place à l'Amant.  
Autre renfort de tout contentement.  
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,  
Il en falut venir au dénouement ;  
Trois Actes eut sans plus la Comedie.  
Sur le minuit l'Amant s'étant sauvé,  
Le brin de fil aussi tôt fut tiré  
Par un des siens sur qui l'Epoux se ruë,  
Et le contraint en occupant la ruë,  
D'entrer chez lui le tenant au collet,  
Et ne sçachant que ce fût un Valet.  
Bien à propos lui fut donné le change.  
Dans le logis est un vacarme étrange.  
La femme accourt au bruit que fait l'Epoux.  
Le Compagnon se jette à leurs genoux :  
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere ;

Qu'avec

Qu'avec ce fil il la tiroit à foi  
 Pour faire ouvrir; & que depuis n'aguere  
 Tous deux s'étoient entredonnez la foi.  
 C'est donc cela, poursuivit la Commere,  
 En s'adressant à la fille en colere,  
 Que l'autre jour je vous vis à l'orteil  
 Un brin de fil: je m'en mis un pareil,  
 Pour attraper avec ce stratagême  
 Votre Galant. Or bien, c'est votre Epoux:  
 A la bonne heure: il faut cette nuit même  
 Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux;  
 Dit qu'il faloit au lendemain attendre.  
 On les dota l'un & l'autre amplement;  
 L'Epoux, la Fille; & le Valet, l'Amant:  
 Puis au Moultier le couple s'alla rendre;  
 Se connoissant tous deux de plus d'un jour.  
 Ce fut la fin qu'eut le troisiéme tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.  
 Macée ayant pouvoir de décider,  
 Ne sçût à qui la victoire accorder;  
 Tant cette affaire à résoudre étoit forte.  
 Toutes avoient eu raison de gager.  
 Le procès pend, & pendra de la sorte,  
 Encor long-temps, comme l'on peut juger.



LE  
CALENDRIER  
DES VIEILLARDS.

*Nouvelle tirée de Bocace.*

PLUS d'un fois je me suis étonné,  
Que ce qui fait la paix du mariage  
En est le point le moins considéré,  
Lors que l'on met une fille en ménage.  
Les pere & mere ont pour objet le bien.

Tout

Tout le surplus, ils le comptent pour rien ;  
Jeunes tendrons à Vieillards appartient.  
Et cependant je voi qu'ils se soucient  
D'avoir chevaux à leur char attelez  
De même taille, & même chiens couplez ;  
Ainsi des bœufs, qui de force pareille  
Sont toujours pris : car ce seroit merveille  
Si sans cela la charruë alloit bien.  
Comment pourroit celle du mariage  
Ne mal aller, étant un attelage  
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?  
J'en vas conter un exemple notable.

On sçait qui fut Richard de Quinzica,  
Qui mainte Fête à sa femme allegua,  
Mainte Vigile, & maint jour ferialle,  
Et du devoir crût s'échaper par là.  
Très-lourdement il erroit en cela.  
Cettui Richard étoit Juge dans Pise,  
Homme sçavant en l'étude des Loix,  
Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe grise  
Montroit assez qu'il devoit faire choix  
De quelque femme à peu près de même âge ;  
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage  
La mieux séante, & la plus jeune d'ans  
De la Cité, fille bien alliée,  
Belle sur tout ; c'étoit Bartholomée  
De Galandi, qui parmi ses parens  
Pouvoit compter les plus gros de la ville.  
En ce ne fit Richard tour d'homme habile :

Et l'on disoit communement de lui,  
Que ses enfans ne manqueroient de peres.  
Tel fait métier de conseiller autrui,  
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.  
Quinzica donc n'ayant dequoi servir  
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,  
Pour s'excuser, & pour la contenir,  
Ne rencontroit point de jour en l'année,  
Selon son compte, & son Calendrier,  
Où l'on se pût sans scrupule appliquer  
Au fait d'Hymen ; chose aux vieillards commode ;  
Mais dont le sexe abhorre la méthode.  
Quand je dis point, je veux dire très-peu :  
Encor ce peu lui donnoit de la peine.  
Toute en feries il mettoit la semaine ;  
Et bien souvent faisoit venir en jeu  
Saint qui ne fut jamais dans la Legende.  
Le Vendredi, disoit-il, nous demande  
D'autres penfers, ainsi que chacun sçait :  
Pareillement il faut que l'on retranche  
Le Samedi, non sans juste sujet,  
D'autant que c'est la veille du Dimanche.  
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.  
Quant au Lundi, je ne trouve à propos  
De commencer par ce point la semaine ;  
Ce n'est le fait d'une ame bien Chrétienne.  
Les autres jours autrement s'excusoit :  
Et quand venoit aux fêtes solennelles,  
C'étoit alors que Richard triomphoit,  
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.



Long-temps devant toujours il s'abstenoit;  
Long-temps après il en uſoit de même;  
Aux Quatre-temps autant il en faisoit;  
Sans oublier l'Avent ni le Carême.  
Cette faison pour le Vieillard étoit  
Un temps de Dieu, jamais ne s'en laſſoit.  
De Patrons même il avoit une liſte.  
Point de quartier pour un Evangeliste,  
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur:  
Vierge n'étoit, Martyr, & Confesseur  
Qu'il ne chommât; tous les ſçavoit par cœur.  
Que s'il étoit au bout de ſon ſcrupule,  
Il alleguoit les jours malencontreux,  
Puis les brouillars, & puis la canicule;  
De s'excuser n'étant jamais honteux.  
La chose ainſi preſque toujours égale,  
Quatre fois l'an, de grace ſpeciale,  
Nôtre Docteur régaloit ſa moitié,  
Petitement; enfin c'étoit pitié.  
A cela près, il traitoit bien ſa femme.  
Les affiquets, les habits à changer,  
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame;  
Mais tout cela n'eſt que pour amuſer  
Un peu de temps des eſprits de poupée;  
Droit au ſolide alloit Bartholomée.  
Son ſeul plaſir dans la belle faison,  
C'étoit d'aller à certaine maiſon  
Que ſon mari poſſédoit ſur la côte:  
Ils y couchoient tous les huit jours ſans faute.  
Là quelquefois ſur la mer ils montoient,

Et le plaisir de la Pêche goûtoient,  
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.  
Arrive donc, qu'un jour de promenade,  
Bartholomée & Messer le Docteur,  
Prennent chacun une barque à Pêcheur,  
Sortent sur mer; il avoient fait gageure,  
A qui des deux auroit plus de bonheur,  
Et trouveroit la meilleure aventure  
Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux,  
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.

Certain Corsaire apperçût la chaloupe  
De nôtre Epouse, & vint avec sa troupe  
Fondre dessus; l'emmena bien & beau;  
Laissa Richard : soit que près du rivage  
Il n'osât pas hasarder davantage;  
Soit qu'il craignît, qu'ayant dans son Vaisseau  
Nôtre Vieillard, il ne pût de sa proye  
Si bien jouir; car il aimoit la joye  
Plus que l'argent, & toujours avoit fait  
Avec honneur son métier de Corsaire;  
Au jeu d'Amour étoit homme d'effet,  
Ainsi que sont gens de pareille affaire.  
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,  
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.  
On n'en voit point qui les fêtes allegue.  
Or tel étoit celui dont nous parlons,  
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.  
La belle fit son devoir de pleurer  
Un demi jour, tant qu'il se pût étendre :

Et Pagamin de la réconforter ;  
Et nôtre Epouse à la fin de se rendre.  
Il la gagna ; bien sçavoit son métier.  
Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,  
Dix mille fois plus Corfaire que l'autre,  
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.  
La Belle avoit sa rançon toute prête :  
Très-bien lui prit d'avoir dequoi payer ;  
Car là n'étoit ni Vigile ni Fête.  
Elle oublia ce beau Calendrier  
Rouge par tout, & sans nul jour ouvrable :  
De la ceinture on le lui fit tomber ;  
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.  
Nôtre Legiste eût mis son doigt au feu,  
Que son Epouse étoit toujours fidèle,  
Entière & chaste ; & que moyennant Dieu,  
Pour de l'argent on lui rendroit la Belle.  
De Pagamin il prit un sauf-conduit,  
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.  
Pagamin dit : si je n'ai pas bon bruit,  
C'est à grand tort : je veux vous rendre franche,  
Et sans rançon, vôtre chere moitié.  
Je plaîse à Dieu que si belle amitié  
Soit par mon fait de defastre ainsi pleine.  
Belle pour qui vous prénez tant de peine  
Vous reviendra selon vôtre desir.  
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.  
Dites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :  
Car si j'allois vous en rendre quelque autre,  
Comme il m'en tombe assez entre les mains,

Ce me feroit une espece de blâme.

Ces jours passez je pris certaine Dame,

Dont les cheveux sont quelque peu châtons,

Grande de taille, en bon point, jeune & fraîche.

Si cette belle après vous avoir vû,

Dit être à vous, c'est autant de conclu :

Reprenez-la : rien ne vous en empêche.

Richard reprit : Vous parlez sagement,

Et me traitez trop généreusement.

De son métier il faut que chacun vive.

Mettez un prix à la pauvre captive,

Je le payerai comptant, sans hésiter.

Le compliment n'est ici nécessaire :

Voilà ma bourse, il ne faut que compter.

Ne me traitez que comme on pourroit faire

En pareil cas l'homme le moins connu.

Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu

D'honnêteté ? non fera sur mon ame.

Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,

Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.

Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,

Mais aux baisers que de la pauvre femme

Je recevrai, ne craignant qu'un seul point ;

C'est qu'à me voir de joye elle ne meure.

On fait venir l'Epouse tout à l'heure,

Qui froidement & ne s'émouvant point,

Devant ses yeux voit son mari paroître,

Sans témoigner seulement le connoître,

Non plus qu'un homme arrivé du Perou.

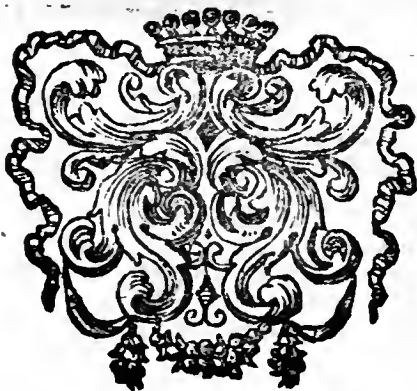
Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse

Devant

Devant les gens ; & sa joye amoureuse  
N'ose éclater : soyez seur qu'à mon coût,  
Si j'étois seul , elle seroit sautée.  
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela :  
Dedans sa chambre allez , conduisez-la.  
Ce qui fut fait : & la chambre fermée ,  
Richard commence : Eh là , Bartholomée ,  
Comme tu fais ! Je suis ton Quinzica ,  
Toujours le même à l'endroit de sa femme.  
Regarde-moi. Trouves-tu , ma chere ame ,  
En mon visage un si grand changement !  
C'est la douleur de ton enlèvement  
Qui me rend tel ; & toi seule en es cause.  
T'ai-je jamais refusé nulle chose ,  
Soit pour ton jeu , soit pour tes vêtemens ?  
En étoit-il quelqu'une de plus brave ?  
De ton vouloir ne me rendois-je esclave ?  
Tu le feras étant avec ces gens.  
Et ton honneur , que crois-tu qu'il devienne ?  
Ce qu'il pourra , répondit brusquement  
Bartholomée. Est-il temps maintenant  
D'en avoir soin ? s'en est-on mis en peine ,  
Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous ?  
Vous vieux penard , moi fille jeune & druë ,  
Qui méritois d'être un peu mieux pourvûë ,  
Et de goûter ce qu'Hymen a de doux.  
Pour cet effet j'étois assez aimable ;  
Et me trouvois aussi digne , entre nous ,  
De ces plaisirs , que j'en étois capable.  
Or est le cas allé d'autre façon.

J'ai pris mari qui pour toute chançon  
 N'a jamais eu que ses jours de ferie;  
 Mais Pagamin, si-tôt qu'il m'eut ravie,  
 Me sçût donner bien une autre leçon.  
 J'ai plus appris des choses de la vie  
 Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.  
 Laissez-moi donc, Monsieur mon cher Epoux.  
 Sur mon retour n'insistez davantage.  
 Calendriers ne sont point en usage  
 Chez Pagamin: je vous en avertis.  
 Vous & les miens avez mérité pis;  
 Vous pour avoir mal mesuré vos forces  
 En m'épousant; eux pour s'être mépris  
 En préférant les legeres amorces  
 De quelque bien à cet autre point-là.  
 Mais Pagamin pour tous y pourvoira.  
 Il ne sçait Loi, ni Digeste, ni Code;  
 Et cependant très-bonne est sa méthode.  
 De ce matin lui-même il vous dira  
 Du quart en sus comme la chose en va.  
 Un tel aveu vous surprend & vous touche:  
 Mais faire ici de la petite bouche  
 Ne sert de rien; l'on n'en croira pas moins.  
 Et puis qu'enfin nous voici sans témoins:  
 Adieu vous dis, vous, & vos jours de Fête.  
 Je suis de chair, les habits rien n'y font:  
 Vous sçavez bien, Monsieur, qu'entre la tête  
 Et le talon d'autres affaires sont.  
 A tant se tût. Richard tombé des nuës,  
 Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.

Bartholomée ayant ses hontes bûës,  
Ne se fit pas tenir pour demeurer.  
Le pauvre Epoux en eut tant de tristesse,  
Outre les maux qui suivent la vieillesse,  
Qu'il en mourut à quelques jours de là;  
Et Pagamin prit à femme sa Veuve.  
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba  
Dans l'accident du pauvre Quinzica,  
S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.  
Belle leçon pour gens à cheveux gris;  
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante;  
Car en ce cas Messieurs les favoris  
Font leur ouvrage, & la Dame est contente.





# A FEMME AVARE

## GALANT ESCROC.

*Nouvelle tirée de Bocace.*

QU'UN homme soit plumé par des Coquetes,  
 Ce n'est pour faire au miracle crier.  
 Gratis est mort : plus d'amour sans payer :  
 En beaux Louïs se content les fleuretes.  
 Ce que je dis des Coquetes s'entend.

Pou



Pour nôtre honneur si me faut-il pourtant  
Montrer qu'on peut nonobstant leur adresse,  
En atraper au moins une entre cent,  
Et lui jouër quelque tour de sôupleffe.  
Je choisirai pour exemple Gulphar.  
Le Drôle fit un trait de franc Soudar;  
Car aux faveurs d'une Belle il eut part  
Sans débourser, escroquant la Chrétienne.  
Notez ceci, & qu'il vous en souviennne,  
Galants d'épée; encor bien que ce tour  
Pour vous stiler soit fort peu nécessaire;  
Je trouverois maintenant à la Cour  
Plus d'un Gulphar si j'en avois affaire.  
Celui-ci donc chez Sire Gasparin  
Tant frequenta, qu'il devint à la fin  
De son Epouse amoureux sans mesure.  
Elle étoit jeune, & belle créature;  
Plaisoit beaucoup; fors un point qui gâtoit  
Toute l'affaire, & qui seul rebutoit  
Les plus ardens; c'est qu'elle étoit avare.  
Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.  
Je l'ai ja dit; rien n'y font les sôûpirs.  
Celuy-là parle une langue Barbare  
Qui l'or en main n'explique ses desirs.  
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaisirs,  
Sont les ressorts que Cupidon employe;  
De leur boutique il fort chez les François  
Plus de Cocus, que du cheval de Troye  
Il ne sortit de Heros autrefois.  
Pour revenir à l'humeur de la Belle,

Le compagnon ne pût rien tirer d'elle,  
Qu'il ne parlât. Chacun sçait ce que c'est  
Que de parler ; le Lecteur, s'il lui plaît,  
Me permettra de dire ainsi la chose.  
Gulphar donc parle, & si bien qu'il propose  
Deux cens écus. La Belle l'écouta :  
Et Gasparin à Gulphar les prêta ;  
(Ce fut le bon : ) puis aux champs s'en alla ,  
Ne soupçonnant aucunement sa femme.  
Gulphar les donne en presence de gens.  
Voilà, dit-il, deux cens écus comptans,  
Qu'à vôtre Epoux vous donnerez, Madame.  
La Belle crût qu'il avoit dit cela  
Par Politique, & pour jouer son rôle.  
Le lendemain elle le régala  
Tout de son mieux, en femme de parole.  
Le Drôle en prit ce jour & les suivans  
Pour son argent, & même avec usure :  
A bon payeur on fait bonne mesure.  
Quand Gasparin fut de retour des champs,  
Gulphar lui dit, son Epouse presente :  
J'ai vôtre argent à Madame rendu,  
N'en ayant eu pour une affaire urgente  
Aucun besoin comme je l'avois crû :  
Déchargez-en vôtre livre de grace.  
A ce propos aussi froide que glace  
Nôtre Galande avoua le reçû.  
Qu'eût-elle fait ? on eût prouvé la chose.  
Son regret fut d'avoir enflé la doze  
De ses faveurs ; c'est ce qui la fâchoit :

Voyez un peu la perte que c'étoit !  
En la quittant Gulphar alla tout droit  
Conter ce cas , le corner par la Ville,  
Le publier , le prêcher sur les toits.  
De l'en blâmer , il seroit inutile :  
Ainsi vit-on chez nous autres François.





# ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

*Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.*

**C**ERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,  
Interdisoit tout commerce à sa femme.  
Dans le dessein de prévenir la Dame,  
Il avoit fait un fort ample recueil  
De tous les tours que le sexe sçait faire.  
Pauvre ignorant ! comme si cette affaire  
N'étoit une hydre, à parler franchement.  
Il captivoit sa femme cependant,

De

Le fies cheveux vouloit ſçavoir le nombre,  
Elle faisoit fuivre, à toute heure, en tous lieux,  
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,  
Qui la quittoit auſſi peu que ſon ombre.  
Le fou tenoit ſon recueil fort entier :  
Elle portoit en guiſe de Pfautier,  
Enſuyvant par-là les galans hors de game.  
Un jour de Fête arrive que la Dame,  
En revenant de l'Egliſe, paſſa  
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta  
Tout à propos plein un panier d'ordure.  
Elle ſ'excuſa : la pauvre créature  
Toutte vilaine entra dans le logis.  
Elle lui falut dépouiller ſes habits.  
Elle envoya querir une autre jupe,  
Et dès en entrant, par cette douagna,  
Qui hors d'haleine à Monsieur raconta  
Tout l'accident. Foin, dit-il, celui-là  
Qui eſt dans mon livre, & je ſuis pris pour dupe :  
Que le recueil au diable ſoit donné.  
Elle diſoit bien ; car on n'avoit jetté  
Cette immondice, & la Dame gâté,  
Enſuyvant qu'elle eût quelque valable excuſe  
Pour éloigner ſon dragon quelque temps.  
Un ſien Galant ami de là-dedans  
Tout auſſi-tôt profita de la rufe.  
Nous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œil :  
Il n'eſt coup ſeur encontre tous eſclandres.  
Maris jaloux, brûlez vôte Recueil  
Sur ma parole, & faites-en des cendres.



## LE GASCON PUNI.

*Nouvelle.*

UN Gascon pour s'être vanté  
 De posséder certaine Belle,  
 Fut puni de sa vanité  
 D'une façon assez nouvelle.  
 Il se vantoit à faux, & ne possédoit rien.  
 Mais quoi ! tout médisant est Prophète en ce monde :  
 On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,  
 Il faut que la vûë en réponde.

La

La Dame cependant du Gascon se moquoit :  
Même au logis pour lui rarement elle étoit :  
Et bien souvent qu'il la traitoit  
D'incomparable , & de divine ,  
La Belle aussi-tôt s'enfuyoit ,  
S'allant sauver chez sa voisine.  
Elle avoit nom Philis , son voisin Eurilas ,  
Sa voisine Cloris , le Gascon Dorilas ,  
Son sien ami Damon : c'est tout , si j'ai mémoire.  
Damon , de Cloris , à ce que dit l'Histoire ,  
Étoit Amant aimé , Galant , comme on voudra ,  
quelque chose de plus encor que tout cela.  
Sur Philis , son humeur libre , gaye & sincere  
Montroit qu'elle étoit sans affaire ,  
Sans secret & sans passion.  
Elle ignoroit le prix de sa possession :  
Nullement à l'user chacun la croyoit bonne.  
Elle approchoit vingt ans , & venoit d'enterrer  
Son mari (de ceux-là que l'on perd sans pleurer ,  
Ceux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne.)  
En mille endroits de sa personne  
La belle avoit dequoi mettre un Gascon aux Cieux ,  
Des attraits par dessus les yeux ,  
Je ne sçai quel air de pucelle ,  
Mais le cœur tant soit peu rebelle ;  
La belle toutesfois de la bonne façon ,  
Voilà Philis. Quant au Gascon ,  
Il étoit Gascon , c'est tout dire.  
Je laisse à penser si le fire  
Fortuna la Veuve , & s'il fit des sermens.

Ceux des Gascons & des Normans  
Passent peu pour mots d'Évangile.

C'étoit pourtant chose facile

De croire Dorilas de Philis amoureux ;  
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.  
Philis dissimulant, dit un jour à cet homme :

Je veux un service de vous :

Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;

C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.  
La chose est sans peril, & même fort aisée.

Nous voulons que cette nuit-ci

Vous couchiez avec le mari

De Cloris, qui m'en a priée.

Avec Damon s'étant brouillée,

Il leur faut une nuit entière, & par delà,  
Pour démêler entre-eux tout ce différend-là.

Nôtre but est qu'Eurilas pense,

Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.

Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,

Et soit par jalousie, ou bien par impuissance,

A retranché d'Hymen certains droits d'amitié ;

Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :

C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.

Nous vous ajusterons : enfin, ne craignez rien :

Je vous récompenserai bien.

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,

Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.

La nuit vint, on le coiffe, on le met au grand lit

On éteint les flambeaux, Eurilas prend sa place ;

Du Gascon la peur se saisit ;



Il devient aussi froid que glace ;

N'oseroit tousser ni cracher ,

Beaucoup moins encor s'approcher :

fait petit , se serre , au bord se va nicher ,

ne tient que moitié de la rive occupée :

crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée ;

on coucheur cette nuit se retourna cent fois ;

jusques sur le nez lui porta certains doigts

Que la peur lui fit trouver rudes.

Le pis de ces inquiétudes ,

est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux

se prît à ce mari : tels cas sont dangereux ,

ors que l'un des conjoints se sent privé du somme.

toujours nouveaux sujets allarmoient le pauvre homme.

on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :

crût même sentir la barbe d'Eurilas.

mais voici quelque chose à mon sens de terrible.

ne sonnette étoit près du chevet du lit :

urilas de sonner , & faire un bruit horrible.

Le Gascon se pâme à ce bruit ;

Cette fois-là se croit détruit ;

Fait un vœu , renonce à sa Dame ,

Et songe au salut de son ame.

Personne ne venant , Eurilas s'endormit.

Avant qu'il fût jour on ouvrit.

ilis l'avoit promis ; quand voici de plus belle

Un flambeau comble de tous maux.

Le Gascon après ces travaux

Se fût bien levé sans chandelle.

Sa perte étoit alors un point tout assuré.

On approche du lit. Le pauvre homme éclairé

Prie Eurilas qu'il lui pardonne.

Je le veux, dit une personne

D'un ton de voix rempli d'appas.

C'étoit Philis qui d'Eurilas

Avoit tenu la place, & qui sans trop attendre

Tout en chemise s'alla rendre

Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon.

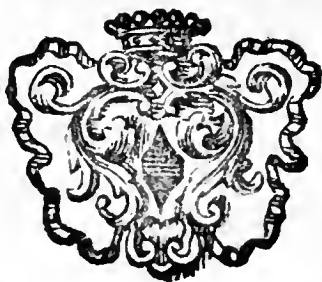
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon

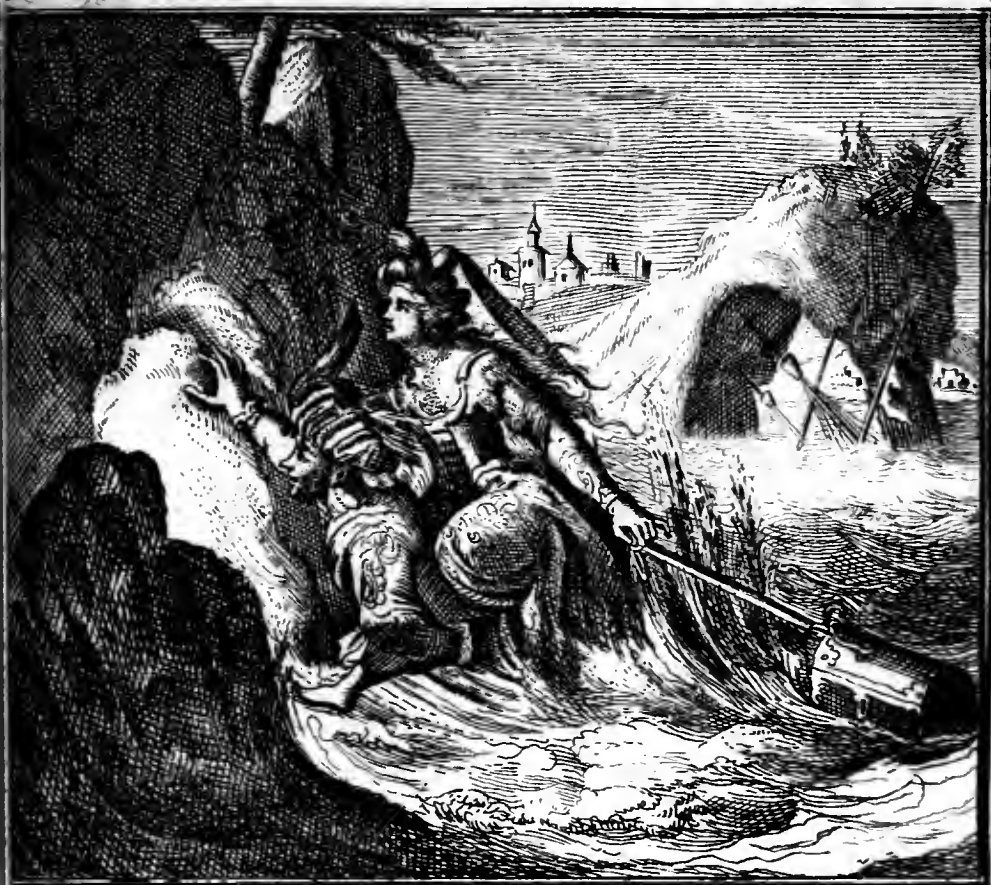
La peine & la frayeur extrême;

Et qui pour l'obliger à se tuer soi-même,

En lui montrant ce qu'il avoit perdu,

Laissoit son sein à demi nû.





# LA FIANCÉE

## DU ROI DE GARBE.

*Nouvelle.*

[L n'est rien qu'on ne conte en diverses façons:  
 On abuse du vrai comme on fait de la feinte:  
 e le souffre aux recits qui passent pour chansons;  
 Chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte.  
 Mais aux événemens de qui la verité  
 Importe à la posterité,

F

Tels

Tels abus méritent censure.

Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.

Je me suis écarté de mon original.

On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :

Tout cela n'est pas un grand mal :

Alaciel & sa memoire

Ne sçauroient guere perdre à tout ce changement.

J'ai suivi mon Auteur en deux points seulement :

Points qui font veritablement

Le plus important de l'histoire.

L'un est que par huit mains Alaciel passa

Avant que d'entrer dans la bonne :

L'autre que son Fiancé ne s'en embarassa,

Ayant peut-être en sa personne

Dequoi negliger ce point-là.

Quoi qu'il en soit, la Belle en ses traverses,

Accidens, fortunes diverses,

Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;

Changea huit fois de Chevalier :

Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :

Ce n'étoit après tout que bonne intention,

Gratitude, ou compassion,

Crainte de pis, honnête excuse.

Elle n'en plut pas moins aux yeux de son Fiancé.

Veuve de huit Galans, il la prit pour pucelle ;

Et dans son erreur par la Belle

Apparemment il fut laissé.

Qu'on n'y puisse être pris, la chose est toute claire

Mais après huit, c'est une étrange affaire :

Je me rapporte de cela

A quiconque a passé par là.

Zaïr Soudan d'Alexandrie,  
Aima sa fille Alaciel

Un peu plus que sa propre vie.

Aussi ce qu'on se peut figurer sous le Ciel  
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,  
D'accommodant, j'y mets encor ce point,  
La rendoit d'autant estimable;  
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,  
Mamolin Roi de Garbe en devint amoureux.

Il la fit demander, & fut assez heureux

Pour l'emporter sur d'autres Princes.

La Belle aimoit déjà; mais on n'en sçavoit rien.  
Filles de Sang Royal ne se déclarent guere.

Tout se passe en leur cœur, cela les fâche bien;  
Car elles sont de chair ainsi que les Bergeres.

Hispal jeune Seigneur de la Cour du Soudan,  
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,  
Plaisoit fort à la Dame, & d'un commun martyre

Tous deux brûloient, sans oser se le dire;

Ou s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.

Comme ils en étoient là, l'on accorda la Belle.

Il falut se résoudre à partir de ces lieux.

Zaïr fit embarquer son Amant avec elle.

S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traite, un Vaisseau de Corsaires  
Ayant pris le dessus du vent,

Les attaqua; le combat fut sanglant;  
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.

Les affaillans, faits aux combats de mer,  
Etoient les plus experts en l'art de massacrer;  
Joignoient l'adresse au nombre: Hispal par sa vaillance  
Tenoit les choses en balance.

Vingt Corsaires pourtant monterent sur son bord.  
Grifonio le Gigantesque  
Conduisoit l'horreur & la mort  
Avecque cette Soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné.  
Maint Corsaire sentit son bras déterminé.  
De ses yeux il sortoit des éclairs & des flâmes.  
Cependant qu'il étoit au combat acharné,  
Grifonio courut à la chambre des femmes.  
Il sçavoit que l'Infante étoit dans ce Vaisseau;  
Et l'ayant destinée à ses plaisirs infames,

Il l'emportoit comme un moineau;  
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,  
Il prit aussi la cassette aux bijoux,  
Aux diamans, aux témoignages doux  
Que reçoit & garde une Amante:

Car quelqu'un m'a dit, entre nous,  
Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante  
Un aveu dont d'abord elle parut contente,  
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux Corsaire emportant cette proie,  
N'en eut pas long-temps de la joye.

Un des Vaisseaux, quoi qu'il fût accroché,  
S'étant quelque peu détaché,  
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,  
Un pied sur son Navire, un sur celui d'Hispal,  
Le Heros d'un revers coupe en deux l'animal:  
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre,  
Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,  
Avec maint autre Dieu non moins extravagant:  
Part demeure sur pieds, en la même posture.

On auroit ri de l'avanture,  
Si la Belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau,  
Hispal se jette après: l'un & l'autre Vaisseau  
Mal-mené du combat, & privé de Pilote,  
Au gré d'Eole & de Neptune flote.

La mort fit lâcher prise au Geant pourfendu.  
L'Infante par sa robbe en tombant soutenüe,  
Fut bien-tôt d'Hispal secourüe.  
Nâger vers les Vaisseaux eût été temps perdu:  
Ils étoient presque à demi mile.  
Ce qu'il jugea de plus facile,  
Fut de gagner certains rochers,  
Qui d'ordinaire étoient la perte des Nochers,  
Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante.  
Aucuns ont assuré comme chose constante,  
Que même du peril la cassette échapa;  
Qu'à des cordons étant pendüe,  
La Belle après soi la tira;  
Autrement elle étoit perduë.

Nôtre Nâgeur avoit l'Infante sur son dos.  
 Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,  
 La crainte de la faim suivit celle des flots;  
 Nul Vaisseau ne parut sur la liquide plaine.

Le jour s'acheve; il se passe une nuit;  
 Point de Vaisseau près d'eux par le hazard conduit;  
 Point dequoi manger sur ces roches:

Voilà nôtre couple réduit

A sentir de la faim les premières approches.  
 Tous deux privez d'espoir, d'autant plus malheureux  
 Qu'aimez aussi bien qu'amoureux,  
 Ils perdoient doublement en leur mésaventure.  
 Après s'être long-temps regardez sans parler,  
 Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler;  
 Les pleurs ne peuvent rien près de la parque dure.  
 Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de  
 nous

D'adoucir l'aigreur de ses coups;

C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.  
 Se consoler ! dit-il, le peut-on quand on aime?

Ah si.... mais non, Madame, il n'est pas à propos

Que vous aimiez; vous seriez trop à plaindre.

Je brave à mon égard & la faim & les flots;

Mais jettant l'œil sur vous je trouve tout à craindre.

La Princesse à ces mots ne se pût plus contraindre.

Pleurs de couler, soupirs d'être poussez,

Regards d'être au Ciel adressez,

Et puis sanglots, & puis soupirs encore;

En ce même langage Hispal lui repartit,

Tant qu'enfin un baiser suivit:



S'il fut pris ou donné c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissans,

Le Heros dit : Puisqu'en cette aventure

Mourir nous est chose si feure,

Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissans

Ou des monstres marins deviennent la pâture?

Sepulture pour sepulture,

La mer est égale à mon sens.

Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?

Seroit-il point plus à propos

De nous abandonner aux flots?

J'ai de la force encor, la côte est peu distante,

Le vent y pousse; essayons d'approcher;

Passons de rocher en rocher :

J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.

Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoila sur l'onde ainsi qu'auparavant,

La cassette en lessé suivant,

Et le nâgeur poussé du vent,

De roc en roc portant la Belle,

Façon de naviger nouvelle.

Avec l'aide du Ciel, & de ces reposoirs,

Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs,

Hispal n'en pouvant plus, de faim, de lassitude,

De travail, & d'inquiétude,

(Non pour lui, mais pour ses amours)

Après avoir jeûné deux jours,

Prit terre à la dixième traite,

Lui, la Princesse, & la cassette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours  
Cette cassette? est-ce une circonstance  
Qui soit de si grande importance?

Oui selon mon avis; on va voir si j'ai tort.

Je ne prens point ici l'effor,

Ni n'affecte de railleries.

Si j'avois mis nos gens à bord

Sans argent & sans pierreries,

Seroient-ils pas demeurez court?

On ne vit ni d'air ni d'amour.

Les Amans ont beau dire & faire,

Il en faut revenir toujours au necessaire.

La cassette y pourvût avec maint diamant.

Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;

Fit achat d'un Château le long de ces rivages;

Ce Château, dit l'Histoire, avoit un parc fort grand,

Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,

Sous ces ombrages nos Amans

Passoient d'agreables momens:

Voyez combien voilà de choses enchainées,

Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,

Sourd & muet, & d'amoureuse affaire;

Sombre sur tout; la nature sembloit

L'avoir mis là non pour autre mystere.

Nos deux Amans se promenant un jour,

Il arriva que ce fripon d'Amour

Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.

Chemin faisant Hispal expliquoit ses desirs,

Moitié

Moitié par ses discours , moitié par ses soupirs ,  
Plein d'une ardeur impatiente ;  
La Princesse écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voici , disoit-il , en un bord étranger ,  
Ignorez du reste des hommes ;  
Profitions en ; nous n'avons à songer  
Qu'aux douceurs de l'Amour en l'état où nous sommes.

Qui vous retient ? on ne sçait seulement  
Si nous vivons ; peut-être en ce moment  
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.

Ou favorisez vôte Amant ,

Ou qu'à vôte Epoux il vous meine.

Mais pourquoi vous mener ? vous pouvez rendre  
heureux

Celui dont vous avez éprouvé la constance.

Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?

N'est-il pas assez amoureux ?

Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?

Hispal haranguoit de façon

Qu'il auroit échauffé des marbres ,

Tandis qu'Alaciel à l'aide d'un poinçon

Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.

Mais l'amour la faisoit rêver

A d'autres choses qu'à graver

Des caractères sur l'écorce.

Son Amant & le lieu l'assuroient du secret :

C'étoit une puissante amorce.

Elle résistoit à regret :

Le Printemps par malheur étoit lors en sa force.

Jeunes cœurs sont empêchez

A tenir leurs desirs cachez ,

Etant pris par tant de manières.

Combien en voyons-nous se laisser pas à pas

Ravir jusqu'aux faveurs dernières ,

Qui dans l'abord ne croyoient pas

Pouvoir accorder les premières ?

Amour , sans qu'on y pense , amene ces instans.

Mainte fille a perdu ses gans ,

Et femme au partir s'est trouvée ,

Qui ne sçait la plûpart du temps

Comme la chose est arrivée.

Près de l'autre venus , nôtre Amant proposa

D'entrer dedans , la Belle s'excusa ;

Mais malgré soi déjà presque vaincuë.

Les services d'Hispal en ce même moment

Lui reviennent devant la vûë.

Ses jours sauvez des flots , son honneur d'un Geant :

Que lui demandoit son Amant ?

Un bien dont elle étoit à sa valeur tenuë.

Il vaut mieux , disoit-il , vous en faire un ami ,

Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde

Vous le vienne enlever , Madame , songez-y ;

L'on ne sçait pour qui l'on le garde.

L'Infante à ces raisons se rendant à demi ,

Une pluye acheva l'affaire.

Il falut se mettre à l'abri :

laisse à penser où. Le reste du mystère  
Au fond de l'autre est demeuré.  
Que l'on la blâme ou non, je sçais plus d'une Belle  
A qui ce fait est arrivé,  
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'autre ne les vit seul de ces douceurs jouir :  
rien ne coûte en amour que la première peine.  
Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr

Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine  
Que de monumens amoureux  
Qu'Hispal nous a laissez glorieux de sa proye.  
On y verroit écrit : *Ici pâma de joye*

*Des mortels le plus heureux :*  
*là mourut un Amant sur le sein de sa Dame :*  
*En cet endroit, mille baisers de flâme*  
*urent donnez, & mille autres rendus.*

Le Parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,  
Si Châteaux avoient une langue.

La chose en vint au point, que las de tant d'amour  
Nos Amans à la fin regretterent la Cour.  
La Belle s'en ouvrit, & voici sa harangue.

Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir,  
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.  
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans desir ?  
Je vous le demande à vous-même.

Ce sont des feux bien-tôt passez,  
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversez,

Il y faut un peu de contrainte.  
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant  
Ne nous soit un desert, & puis un monument;  
Hispal, ôtez-moi cette crainte.  
Allez vous-en voir promptement  
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,  
Quand on sçaura que nous sommes en vie.  
Déguisez bien nôtre séjour:  
Dites que vous venez préparer mon retour,  
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,  
Qu'il n'arrive plus d'avanture.  
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien:  
Trouvez seulement le moyen  
De me suivre en ma destinée,  
Ou de fillage, ou d'Hyménée,  
Et tenez pour chose assurée,  
Que si je ne vous fais du bien,  
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,  
Pour se servir d'Hispal, il falloit tout promettre.  
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,  
L'Infante pour Zair le charge d'une lettre.  
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent  
Il arrive à la Cour, où chacun lui demande,  
S'il est mort, s'il est vivant,  
Tant la surprise fut grande;  
En quels lieux est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.  
Dès qu'il eut à tout satisfait,  
On fit partir une escorte puissante.

Hispal fut retenu; non qu'on eût en effet

Le moindre soupçon de l'Infante.

Le Chef de cette escorte étoit jeune & bien fait.

Abordé près du Parc, avant tout il partage

Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,

Va droit avec l'autre au Château.

La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrûë:

Il en devint épris à la première vûë;

Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fût beau,

Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.

Elle s'en tint fort offensée,

Et l'avertit de son devoir.

Témoigner en tels cas un peu de desespoir,

Est quelquefois une bonne récepte.

C'est ce que fait nôtre homme; il forme le dessein

De se laisser mourir de faim;

Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite;

On n'a pas le temps d'en venir

Au repentir.

D'abord Alaciel rioit de sa sottise.

Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,

Elle toujours le détournant

D'une si terrible entreprise.

Le second jour commence à la toucher.

Elle rêve à cette aventure.

Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher!

C'est avoir l'ame un peu trop dure.

Par pitié donc elle condescendit

Aux volontez du Capitaine;

Et cet office lui rendit,

Gayment, de bonne grace, & sans montrer de peine  
Autrement le remede eût été sans effet.

Tandis que le Galant se trouve satisfait,

Et remet les autres affaires,

Disant tantôt que les vents sont contraires;

Tantôt qu'il faut radoubier ses galeres,

Pour être en état de partir;

Tantôt qu'on vient de l'avertir

Qu'il est attendu des Corsaires.

Un Corsaire en effet arrive, & surprenant

Ses gens demeurez à la rade,

Les tuë, & va donner au Château l'escalade:

Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.

Il prend le Château d'emblée.

Voilà la fête troublée.

Le Jeûneur maudit son sort.

Le Corsaire apprend d'abord

L'avanture de la Belle,

Et la tirant à l'écart,

Il en veut avoir sa part.

Elle fit fort la rebelle.

Il ne s'en étonna pas,

N'étant novice en tels cas.

Le mieux que vous puissiez faire,

Lui dit tout franc ce Corsaire,

C'est de m'avoir pour ami;

Je suis Corsaire & demi.

Vous avez fait jeûner un pauvre misérable

Qui se mouroit pour vous d'amour;



Vous jeûnerez à vôtre tour,  
Ou vous me ferez favorable.

La justice le veut : nous autres gens de mer  
çavons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ;  
attendez-vous de n'avoir à manger  
que quand de ce côté vous aurez été quitte.  
Ne marchandez point tant , Madame , & croyez-  
moi.

Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.

S'accommoder à tout est chose nécessaire.

Ce qu'on ne voudroit pas souvent il le faut faire.

Quand il plaît au destin que l'on en vienne là ,

Augmenter sa souffrance est une erreur extrême :

Si par pitié d'autrui la Belle se força ,

Que ne point essayer par pitié de soi-même ?

Elle se force donc , & prend en gré le tout.

Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le Corsaire eût été sage ,

Il eût mené l'Infante en un autre rivage.

Sage en amour ? Helas ! il n'en est point.

Tandis que celui-ci croit avoit tout à point ,

Vent pour partir , lieu propre pour attendre ,

Fortune qui ne dort que lors que nous veillons ,

Et veille quand nous sommeillons ,

Lui trame en secret cet esclandre.

Le Seigneur d'un Château voisin de celui-ci ,

Homme fort ami de la joye ,

Sans nulle attache , & sans souci

Que de chercher toujours quelque nouvelle proye ,  
Ayant

Ayant eu le vent des beautez,  
Perfections, commoditez,  
Qu'en sa voisine on disoit être,  
Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître  
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,  
Pouvoit assembler deux mille hommes:  
Il les assemble donc un beau jour, & leur dit:

Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes  
Qu'un Pirate à nos yeux se gorge de butin?  
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?

Allons tirer nôtre voisine  
D'entre les griffes du matin.  
Que ce soir chacun soit en armes;  
Mais doucement, & sans donner d'alarmes,  
Sous les auspices de la nuit,  
Nous pourrons nous rendre sans bruit  
Au pied de ce Château, dès la petite pointe  
Du jour.

La surprise à l'ombre étant jointe  
Nous rendra sans hazard maîtres de ce séjour.  
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame  
Non pas pour en user ainsi que ce voleur;

Je me sens un desir en l'ame,  
De lui restituer ses biens & son honneur.  
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage  
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage  
Dont ces Brigands ont rempli la maison.  
Je vous demande encore un don;  
C'est qu'on pende aux creneaux haut & court le Cor  
faire.

Cett

Cette harangue militaire

Leur sçut tant d'ardeur inspirer,

Qu'il en falut une autre afin de moderer

Le trop grand desir de bien faire.

Chacun repaît le soir étant venu :

L'on mange peu ; l'on boit en récompense :

Quelques tonneaux sont mis sur cû.

Pour avoir fait cette dépense,

Il s'est gagné plusieurs combats,

Tant en Allemagne qu'en France.

Ce Seigneur donc n'y manqua pas ;

Et ce fut un trait de prudence.

Mainte échelle est portée, & point d'autre embarras.

Point de tambours, forcé bons coutelas.

On part sans bruit, on arrive en silence.

L'Orient venoit de s'ouvrir.

C'est un temps où le somme est dans sa violence,

Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple Corfaire

Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,

Fut assommé sans le sentir.

Le Chef pendu, l'on amene l'Infante.

Son peu d'amour pour le voleur,

Sa surprise & son épouvante,

Et les civilitez de son Libérateur

Ne lui permirent pas de répandre des larmes.

Sa priere sauva la vie à quelques gens.

Elle plaignit les morts, consola les mourans,

Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de temps  
Elle perdit la mémoire  
De ses deux derniers Galants ;  
Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut en un appartement,  
Tout brillant d'or, & meublé richement.  
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.  
Nouvel Hôte, & nouvel Amant,  
Ce n'étoit pas pour rien omettre.  
Grande chere sur tout, & des vins fort exquis.  
Les Dieux ne sont pas mieux servis.  
Alaciel qui de sa vie  
Selon la Loi n'avoit bû vin,  
Goûta ce soir par compagnie  
De ce breuvage si divin.  
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,  
Insensiblement fit carrouffe :  
Et comme amour jadis lui troubla la raison,  
Ce fut lors un autre poison.  
Tous deux sont à craindre des Dames.  
Alaciel mise au lit par ses femmes,  
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.  
Quoi trouver, dira-t-on, d'immobiles appas ?  
Si j'en trouvois autant je sçaurois bien qu'en faire,  
Disoit l'autre jour un certain :  
Qu'il me vienne une même affaire,  
On verra si j'aurai recours à mon voisin.  
Bacchus donc, & Morphée, & l'Hôte de la Belle,  
Cette nuit disposerent d'elle.

Les charmes des premiers diffipez à la fin,  
La Princeſſe au ſortir du ſomme  
Se trouva dans les bras d'un homme.  
La frayeur lui glaça la voix :

Elle ne put crier, & de crainte ſaiſie  
Permit tout à ſon Hôte, & pour une autre fois  
Lui laiffa lier la partie.

Une nuit, lui dit-il, eſt de même que cent ;  
Ce n'eſt que la premiere à quoi l'on trouve à dire.  
Alaciel le crut. L'Hôte enfin ſe laſſant  
Pour d'autres conquêtes ſoupirer.

Il part un ſoir, prie un de ſes amis  
De faire cette nuit les honneurs du logis,  
Prendre ſa place, aller trouver la Belle,  
Pendant l'obſcurité ſe coucher auprès d'elle,  
Ne point parler, qu'il étoit fort aisé ;  
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi propoſé  
L'Infante aſſeurément agréeroit ſon ſervice.  
L'autre bien volontiers lui rendit cet office.  
Le moyen qu'un ami puiſſe être refusé ?  
A ce nouveau venu la voilà donc en proye.  
Il ne put ſans parler contenir cette joye.  
La Belle ſe plaignit d'être ainſi leur jouët.  
Comment l'entend Monsieur mon Hôte ?  
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait ?  
L'autre confeſſa qu'en effet  
Ils avoient tort ; mais que toute la faute  
Étoit au maître du logis.  
Pour vous venger de ſon mépris,

Poursuivit-il, comblez moi de caresses.

Encherissez sur les tendresses

Que vous eutes pour lui tant qu'il fut vôtre Amant :

Aimez-moi par dépit, & par ressentiment,

Si vous ne pouvez autrement.

Son conseil fut suivi, l'on poussa les affaires,

L'on se vangea, l'on n'omit rien.

Que si l'ami s'en trouva bien,

L'Hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq si j'ai bien compté.

Le fixième incident des travaux de l'Infante

Par quelques-uns est rapporté

D'une manière différente.

Force gens concluront de là,

Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle.

C'est médifance que cela :

Je ne voudrois mentir pour elle.

Son Epoux n'eut assurement

Que huit Précurseurs seulement.

Poursuivons donc nôtre nouvelle.

L'Hôte revint quand l'ami fut content.

Alaciel lui pardonnant,

Fit entr'eux les choses égales :

La clemence sied bien aux personnes Royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,

Et souvent se divertissoit

Aux menus ouvrages des filles

Qui la servoient, toutes assez gentilles.

Elle

Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoit ;  
Et le conteur étoit un Gentilhomme  
De ce logis , bien fait & galant homme ;  
    Mais violent dans ses desirs ,  
    Et grand ménager de soupirs ,  
Jusques à commencer près de la plus severe ,  
    Par où l'on finit d'ordinaire.

Un jour au bout du parc le Galant rencontra  
    Cette fillette ;  
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira  
    Toute seulette.

    L'Infante étoit fort près de là :  
Mais il ne la vit point , & crut en assurance  
    Pouvoir user de violence.  
Sa médifante humeur , grand obstacle aux faveurs ,  
    Peste d'amour , & des douceurs  
    Dont il tire sa subsistance ,  
Avoit de ce Galant souvent grêlé l'espoir.  
La crainte lui nuisoit autant que le devoir.  
Cette fille l'auroit selon toute apparence  
    Favorisé ,

Si la Belle eût osé.

Se voyant craint de cette sorte ,  
Il fit tant qu'en ce pavillon  
Elle entra par occasion ;

Puis le Galant ferme la porte :

Mais en vain , car l'Infante avoit dequoi l'ouvrir.  
La fille voit sa faute , & tâche de sortir.

Il la retient : elle crie , elle appelle :

L'Infante vient , & vient comme il falloit ,

Quand sur ses fins la Demoiselle étoit.  
Le Galant indigné de la manquer si belle  
Perd tout respect , & jure par les Dieux ,

Qu'avant que sortir de ces lieux ,

L'unè ou l'autre payra sa peine ;

Quand il devroit leur attacher les mains.

Si loin de tous secours humains ,

Dit-il , la résistance est vaine.

Tirez au fort sans marchander ;

Je ne sçaurois vous accorder

Que cette grace ;

Il faut que l'une ou l'autre passe

Pour aujourd'hui ;

Qu'a fait Madame ? dit la Belle ,

Pâtira-t-elle pour autrui ?

Oui si le fort tombe sur elle ,

Dit le Galant , prenez vous-en à lui.

Non non , reprit alors l'Infante ,

Il ne sera pas dit que l'on ait , moi presente ,

Violenté cette innocente.

Je me résous plutôt à toute extrémité.

Ce combat plein de charité

Fut par le sort à la fin terminé.

L'Infante en eut toute la gloire :

Il lui donna sa voix , à ce que dit l'Histoire.

L'autre sortit , & l'on jura

De ne rien dire de cela.

Mais le Galant se feroit laissé pendre ,

Plûtôt que de cacher un secret si plaisant ;

Et pour le divulguer il ne voulut attendre



Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement  
 Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris  
 Devint à l'Infante une peine;  
 Elle eut regret d'être l'Helene  
 D'un si grand nombre de Paris.  
 Aussi l'Amour se jouoit d'elle.  
 Un jour entre-autres que la Belle  
 Dans un bois dormoit à l'écart,  
 Il s'y rencontra par hazard

Un Chevalier errant, grand chercheur d'avantures,  
 De ces sortes de gens que sur des palefrois  
 Les Belles suivoient autrefois,  
 Et passaient pour chastes & pures.

Celui-ci qui donnoit à ses desirs l'effor,  
 Comme faisoient jadis Roger & Galaor,  
 N'eut vu la Princesse endormie,  
 Que de prendre un baiser il forma le dessein:  
 Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,  
 Il étoit sur le point d'en passer son envie,  
 Quand tout d'un coup il se souvint  
 Des loix de la Chevalerie.

A ce penser il se retint,  
 Priant toutesfois en son ame  
 Toutes les puissances d'amour,  
 Qu'il pût courir en ce séjour  
 Quelque aventure avec la Dame.  
 L'Infante s'éveilla surprise au dernier point.  
 Non non, dit-il, ne craignez point,

Je ne suis geant ni sauvage;  
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux,  
D'avoir trouvé dans ce bocage  
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux.  
Après ce compliment, sans plus longue demeure  
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit;  
C'étoit un homme qui faisoit  
Beaucoup de chemin en peu d'heure.  
Le refrain fut d'offrir sa personne & son bras,  
Et tout ce qu'en semblables cas  
On a de coutume de dire  
A celles pour qui l'on soupire.  
Son offre fut reçue, & la Belle lui fit  
Un long Roman de son Histoire,  
Suprimant, comme l'on peut croire,  
Les six Galants. L'Avanturier en prit  
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;  
Et comme Alaciel de son sort se plaignit,  
Cet inconnu s'engagea de la rendre  
Chez Zair ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.  
Dans Garbe? non, reprit-elle, & pour cause:  
Si les Dieux avoient mis la chose  
Jusques à présent à mon choix,  
J'aurois voulu revoir Zair & ma patrie.  
Pourvû qu'Amour me prête vie,  
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous  
D'apporter remède à vos coups,  
Et consentir que mon ardeur s'apaise:  
Si j'en mourois (à vos bontez ne plaise)  
Vous demeureriez seule, & pour vous parler franc,

Je tiens ce service assez grand,  
Pour me flater d'une esperance  
De récompense.

Elle en tomba d'accord, promet quelques douceurs,  
Convint d'un nombre de faveurs,  
Qu'afin que la chose fût sûre,  
Cette Princesse lui payroit,  
Non tout d'un coup, mais à mesure  
Que le voyage se feroit ;  
Tant chaque jour, sans nulle faute.  
Le marché s'étant ainsi fait,  
La Princesse en croupe se met,  
Sans prendre congé de son Hôte.  
L'inconnu qui pour quelque temps  
S'étoit défait de tous ses gens,

Les rencontra bien-tôt. Il avoit dans sa troupe  
Un sien neveu fort jeune avec son Gouverneur.  
Nôtre Heroïne prend en descendant de croupe  
Un palefroi. Cependant le Seigneur  
Marche toujours à côté d'elle,  
Tantôt lui conte une nouvelle,  
Et tantôt lui parle d'amour,  
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :

Pas la moindre ombre de dispute :

Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.

De faveur en faveur (ainsi contoient ces gens)

Jusqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,

Et s'embarquerent.

Cet élément ne leur fut pas moins doux  
Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire  
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.

Sains & gaillards ils débarquerent tous  
Au port de Joppe, & là se rafraîchirent ;  
Au bout de deux jours en partirent,  
Sans autre escorte que leur train.

Ce fut aux Brigands une amorce :

Un gros d'Arabes en chemin

Les ayant rencontrés, ils cedoient à la force ;  
Quand nôtre Aventurier fit un dernier effort,  
Repoussa les Brigands, reçût une blessure

Qui le mit dans la sépulture,

Non sur le champ ; devant sa mort

Il pourvût à la Belle, ordonna du voyage,  
En chargea son neveu jeune homme de courage,

Lui leguant par même moyen

Le surplus des faveurs, avec son équipage,

Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,  
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,

On satisfit au Testament du mort ;

On paya les faveurs, dont enfin la dernière

Echût justement sur le bord

De la frontière.

En cet endroit le neveu la quitta,

Pour ne donner aucun ombrage ;

Et le Gouverneur la guida

Pendant le reste du voyage.

Au Soudan il la présenta.  
D'exprimer ici la tendresse,  
Ou pour mieux dire les transports,  
Que témoigna Zair en voyant la Princesse,  
Il faudroit de nouveaux efforts;  
Je n'en puis faire : il est bon que j'imité  
Phœbus, qui sur la fin du jour  
Tombe d'ordinaire si court  
Qu'on diroit qu'il se précipite.  
Le Gouverneur aimoit à se faire écouter;  
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter  
Monts & merveilles de la Dame  
Qui rioit sans doute en son ame.

Le Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,  
L'Espal étant parti, Madame incontinent,  
Pour fuir oisiveté principe de tout vice,  
Résolue de vacquer nuit & jour au service  
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de credit.

Je ne vous aurois jamais dit  
Tous ses Temples & ses Chapelles,  
Somme pour la plupart alcoves & ruelles.  
À les gens pour Idole ont un certain oiseau,  
Qui dans ses portraits est fort beau,  
Quoi qu'il n'ait des plumes qu'aux aîles.  
Au contraire des autres Dieux,  
Qu'on ne sert que quand on est vieux,  
La jeunesse lui sacrifie.

Si vous sçaviez l'honnête vie  
Qu'en le servant menoit Madame Alaciel,

Vous

Vous beniriez cent fois le Ciel  
De vous avoir donné fille tant accomplie.  
Au reste en ces Païs on vit d'autre façon  
Que parmi vous ; les Belles vont & viennent ;  
Point d'Eunuques qui les retiennent ;  
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton  
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode ,  
Tant elle est de facile humeur ;  
Et je puis dire à son honneur  
Que de tout elle s'accommode.

Zair étoit ravi. Quelques jours écoutez ,  
La Princesse partit pour Garbe en grande escorte,  
Les gens qui la suivoient furent tous régalez  
De beaux presens : & d'une amour si forte  
Cette belle toucha le cœur de Mamolin ,  
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin ,  
Pendant lequel , ayant belle audience ,  
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut ,  
Dit les menfonges qu'il lui plût.  
Mamolin & sa Cour écoutoient en silence.  
La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.  
A son honneur elle en sortit :  
Le Prince en rendit témoignage.  
Alaciel , à ce qu'on dit ,  
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris ,  
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires ,  
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris ,

Et tout sçavans qu'ils sont ne s'y connoissent gueres.  
 Le plus seur toutesfois est de se bien garder,  
 Craindre tout, ne rien hazarder.  
 Fies, maintenez-vous ; l'affaire est d'importance.  
 Les de Garbe ne sont oiseaux communs en France.  
 Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de près :  
 C'est là l'un des plus grands secrets  
 Pour empêcher les aventures.  
 Je tiens vos amitez fort chastes & fort pures ;  
 Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons :  
 Rompez-lui toutes ses mesures :  
 Parvovez à la chose aussi bien qu'aux soupçons :  
 Ne m'allez point conter, c'est le droit des garçons,  
 Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.  
 Quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,  
 Le remède sera de rire en son malheur.  
 Il est bon de garder sa fleur ;  
 Mais pour l'avoir perduë, il ne se faut pas pendre.





# LA COUPE

## ENCHANTE'E.

*Nouvelle tirée de l'Arioste.*

**L**ES maux les plus cruels ne sont que des chansons,  
 Près de ceux qu'aux Maris cause la jalousie.  
 Figurez-vous un Foû chez qui tous les soupçons  
 Sont bien venus, quoi qu'on lui die.  
 Il n'a pas un moment de repos en sa vie.

Si



Si l'oreille lui tinte, ô Dieux ! tout est perdu.  
 Les songes sont toujours que l'on le fait cocu.  
 Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire.  
 Je ne vous voudrois pas un tel point garantir ;  
 Car pour songer il faut dormir,  
 Et les jaloux ne dorment guere.  
 Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux :  
 L'alentour de sa femme une mouche bourdonne,  
 C'est cocuage qu'en personne  
 Il a vu de ses propres yeux.  
 Bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.  
 Peut à toute force être au nombre des fots.  
 Il maintient Cocu, du moins de la pensée,  
 S'il ne l'est en chair & en os.  
 Dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?  
 Quel tort vous fait-il ? quel dommage ?  
 N'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien  
 Se moquent avec juste cause ?  
 Quand on l'ignore, ce n'est rien,  
 Quand on le sçait, c'est peu de chose.  
 Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :  
 Ne craignez donc d'en douter, & ne ressembliez pas  
 A celui-là qui bût dans la Coupe enchantée.  
 Profitez du malheur d'autrui.  
 Cette histoire peut soulager vôtre ennui,  
 Je vous l'aurai bien-tôt contée.

Mais je vous veux premierement,  
 Prouver par bon raisonnement,  
 Que ce mal dont la peur vous mine & vous consume,  
 N'est

N'est mal qu'en vôtre idée, & non point dans l'effet.

En mettez-vous vôtre bonnet

Moins aisément que de coûtume?

Cela s'en va-t-il pas tout net?

Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence?

Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets?

Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?

Vous appercevez-vous d'aucune difference?

Je tire donc ma conséquence,

Et dis malgré le peuple, ignorant & brutal;

Cocuage n'est point un mal.

Oùi, mais l'honneur est une étrange affaire!

Qui vous soutient que non? ai-je dit le contraire?

Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entens que ce mot.

Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome;

Le Cocu qui s'afflige y passe pour un sôt;

Et le Cocu qui rit, pour un fort honnête homme:

Quand on prend comme il faut cet accident fatal;

Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien: la chose est fort facile.

Tout vous rit; vôtre femme est souple comme un gant;

Et vous pourriez avoir vingt Mignonnes en Ville;

Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.

Quand vous parlez, c'est dit notable:

On vous met le premier à table:

C'est pour vous la place d'honneur;

Pour vous le morceau du Seigneur :

Heureux qui vous le sert ! la Blondine Chiorme  
fin de vous gagner n'épargne aucun moyen :  
vous êtes le Patron ; donc je conclus en forme,  
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne re-  
vanche ;

Même votre homme écarte & ses As & ses Rois.  
Prenez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche,  
Telle bourses vous sont ouvertes à la fois.  
Souitez que l'on tient votre femme en haleine,  
Car n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas :  
Benelas rencontra des charmes dans Helene,  
Qu'avant qu'être à Paris la Belle n'avoit pas.  
Ainsi de votre Epouse : on veut qu'elle vous plaise.  
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,  
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.  
Sur toutes ces raisons je persiste en ma these,  
Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long, la matière en est cause :  
On n'est pas en passant qu'on traite cette chose.  
Venons à notre histoire. Il étoit un Quidam,  
Dont je tairai le nom, l'état, & la patrie.

Celui ci, de peur d'accident,

Avoit juré que de sa vie

Femme ne lui seroit autre que bonne amie,  
Emphe si vous voulez, Bergere, & cetera ;  
Sur épouse, jamais il n'en vint jusques-là

H

S'il

S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe  
Quoi qu'il en soit, Himen n'ayant pû trouver gr.

Devant cet homme, il falut que l'amour  
Se mêlat seul de ses affaires,

Eût soin de le fournir des choses necessaires,  
Soit pour la nuit, soit pour le jour.

Il lui procura donc les faveurs d'une Belle,  
Qui d'une fille naturelle

Le fit Pere, & mourut: le pauvre homme en pleu  
Se plaignit, gemit, soupira,  
Non comme qui perdrait sa femme:

Tel deuil n'est bien souvent que changement d  
bits,

Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs am  
Son plaisir, son cœur, & son ame.

La fille crût, se fit; on pouvoit déjà voir  
Hauffer & baisser son mouchoir.

Le temps coule, on n'est pas si-tôt à la bavette  
Qu'on trotte, qu'on raisonne, on devient grande  
Puis grande tout à fait, & puis le serviteur.

Le Pere avec raison eut peur  
Que sa fille chassant de race,  
Ne le prévint, & ne prévint encor  
Prêtre, Notaire, Himen, accord;

Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace  
Au present que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne foi  
Ce n'étoit pas chose trop sûre.

Il vous mit donc la Créature

Dans un Couvent: là cette belle apprit

Qu'on apprend, à manier l'éguille.  
 Point de ces livres qu'une fille  
 Ne lit qu'avec danger & qui gâtent l'esprit :  
 Le langage d'amour étoit jargon pour elle.  
 On n'eût scû tirer de la Belle  
 Un seul mot que de sainteté.  
 En spiritualité  
 Elle auroit confondu le plus grand personnage.  
 Si l'une des Nonains la louoit de beauté,  
 Son Dieu fi, disoit-elle, ah ma sœur ! soyez sage :  
 Ne considérez point des traits qui périront :  
 C'est terre que cela, les vers le mangeront.  
 Au reste elle n'avoit au monde sa pareille  
 A manier un cannevas,  
 Elle étoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,  
 Tapissoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.  
 Sa sagesse, son bien, le bruit de ces beautés,  
 Fais le bien plus que tout y fit mettre la presse ;  
 Car la belle étoit là comme en lieux empruntez,  
 Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse  
 Les bons partis, qui vont souvent  
 Au Moûtier sortant du Couvent.  
 Vous sçauvez que le Pere avoit long-temps devant  
 Cette fille légitimée ;  
 Il s'appeloit (c'est le nom de nôtre Renfermée)  
 Elle n'eût pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.  
 Il se presenta des Blondins,  
 De bons Bourgeois, des Paladins,  
 Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge ;

La Belle en choisit un, bien fait, beau personnage  
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla,  
Et pour gendre aussi-tôt le Pere l'agréa.

La dot fut ample; ample fut le douaire:  
La fille étoit unique, & le garçon aussi.  
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;  
Les mariez n'avoient souci  
Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passez ainsi,  
L'enfer des enfers vint ensuite.  
Une jalouse humeur saisit soudainement  
Nôtre Epoux qui fort sottement  
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite  
D'un Amant, qui sans lui se feroit morfondu.  
Sans lui le pauvre homme eût perdu  
Son temps à l'entour de la Dame.  
Quoi que pour la gagner il tantât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme  
Rien.

Voici pourquoi je lui conseille  
De dormir s'il se peut d'un & d'autre côté.  
Si le Galant est écouté,  
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.  
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si  
Des discours du Blondin la Belle n'a souci,  
Vous le lui faites naître, & la chance se tourne.  
Volontiers où soupçon sejourne,  
Cocuage sejourne aussi.

Damon, c'est nôtre Epoux, ne comprit pas ceci.  
 J'l'excuse & le plains ; d'autant plus que l'ombrage  
 Lui vint par conseil seulement.  
 Il eût fait un trait d'homme sage,  
 S'il n'eût crû que son mouvement.  
 Vous allez entendre comment.

L'Enchanteresse Nerie  
 Fleurissoit lors; & Circé  
 Au prix d'elle en diablerie  
 N'eût été qu'à l'A. B. C.  
 Car Nerie eut à ses gages  
 Les Intendans des Orages,  
 Et tint le destin lié.  
 Les Zephirs étoient ses pages;  
 Quant à ses valets de pied,  
 C'étoient Messieurs les Borées,  
 Qui portoient par les contrées  
 Ses mandats souventes-fois,  
 Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science  
 Elle ne pût trouver de remède à l'Amour.  
 Damon la captura: celle dont la puissance  
 Eût arrêté l'Astre du jour,  
 Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite  
 Posséder une nuit à son contentement.  
 Si Nerie eût voulu des baisers seulement,  
 C'étoit une affaire faite.  
 Mais elle alloit au point, & ne marchandait pas.

Damon, quoi qu'elle eût des appas,  
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse  
D'être fidèle à sa moitié;  
Et vouloit que l'Enchanteresse  
Se tint aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée:  
Et même je ne sçai si jamais on en vit.  
L'Histoire en cet endroit est selon ma pensée  
Un peu sujette à contredit:  
L'Hipogrife n'a rien qui me choque l'esprit,  
Non plus que la lance enchantée:  
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit:  
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.  
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres  
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nerie  
Employa philtres & brevets,  
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,  
Enfin n'omit aucuns secrets.  
Damon à ces ressorts opposoit l'Himénée.  
Nerie en fut fort étonnée.  
Elle lui dit un jour, Votre fidélité  
Vous paroît heroïque & digne de louange,  
Mais je voudrois sçavoir comment de son côté  
Caliste en use, & lui rendre le change.  
Quoi donc, si votre femme avoit un favori,  
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une Maîtresse  
Et pendant que Caliste attrappant son mari



Passeroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,  
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?  
Je vous croyois beaucoup plus fin,  
Que vous tenois pas homme de mariage.  
Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage;  
C'est pour eux seuls qu'Himen fit les plaisirs permis.  
Mis vous! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!  
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique!  
Vous les bannirez de vôtre Republique!  
Non non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.  
Faites-en seulement l'épreuve;  
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve,  
Quand vous reviendrez au logis.  
Apprenez tout au moins si vôtre femme est chaste.  
Je trouve qu'un certain Erasle  
Va chez vous fort assidûment.  
Seroit-ce en qualité d'Amant,  
Reprit Damon, qu'Erasle nous visite?  
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.  
Vôtre ami tant qu'il vous plaira,  
Dit Nerie honteuse & dépité,  
Caliste a des appas, Erasle a du mérite;  
De côté de l'adresse il ne leur manque rien;  
Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, & fit songer nôtre homme.  
Une Epouse fringante, & jeune, & dans son feu,  
Et prenant plaisir à ce jeu,  
Qu'il n'est pas besoin que je nomme:  
Un personnage expert aux choses de l'amour,

Hardi comme un homme de Cour,  
Bien fait, & promettant beaucoup de sa personne,  
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux !  
Car d'amis ! moquez-vous ; c'est une bagatelle.

En est-il de religieux,  
Jusqu'à desemparer alors que la Donzelle  
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc  
Se tourne, s'inquiète, & regarde un Galant

En cent façons, de qui la moins friponne,  
Veut dire, il y fait bon, l'heure du Berger sonne ;

Etes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit  
Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pû fai  
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit

Maint ombrage & mainte chimere,

Nerie en a bien-tôt le vent,

Et pour tourner en certitude

Le soupçon & l'inquiétude

Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,

L'Enchanteresse lui propose

Une chose.

C'est de se frotter le poignet

D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le secret,

Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,

Ou des miracles autrement.

Cette drogue en moins d'un moment,

Lui donneroit d'Erasme & l'air, & le visage,

Et le maintien, & le corsage,

Et la voix : Et Damon sous ce feint personnage

Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet,

Damon n'attend pas davantage,

Il se frote, il devient l'Erasme le mieux fait  
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme ;  
Met la fleurette au vent ; & cachant son ennui ,  
Que vous êtes belle aujourd'hui !

Lui dit-il ; Qu'avez-vous , Madame ,  
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de Printemps ?  
Caliste qui sçavoit les propos des Amans ,  
Tourna la chose en raillerie.  
Damon changea de batterie.  
Pleurs & sôûpris furent tentez ,  
Et pleurs & sôûpirs rebutez.

Caliste étoit un roc ; rien n'émouvoit la Belle.  
Pour dernière machine , à la fin nôtre Epoux  
Proposa de l'argent ; & la somme fut telle  
Qu'on ne s'en mit point en couroux.  
La quantité rend excusable.  
Caliste enfin l'inexpugnable  
Commença d'écouter raison.

Sa chasteté plia ; car comment tenir bon  
Contre ce dernier adversaire ?

Si tout ne s'ensuivit , il ne tint qu'à Damon.  
L'argent en auroit fait l'affaire.  
Et quelle affaire ne fait point

Ce bienheureux métal , l'argent maître du monde ?  
Soyez beau , bien-disant , ayez perruque blonde ,  
N'omettez un seul petit point ;  
Un Financier viendra qui sur vôtre moustache  
Enlèvera la Belle ; & dès le premier jour

Il fera present du panache;  
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sçut donc fléchir ce cœur inexorable.

Le rocher disparut : un mouton succéda ;

Un mouton qui s'accommoda

A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,  
Mouton qui sur le point de ne rien refuser

Donna pour arrhes, un baiser.

L'Epoux ne voulut pas pousser plus loin la chose ;

Ni de sa propre honte être lui-même cause.

Il reprit donc sa forme, & dit à sa moitié :

Ah ! Caliste autrefois de Damon si chérie ,

Caliste que j'aimai cent fois plus que ma vie,

Caliste qui m'aimas d'une ardente amitié,

L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?

Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :

Je ne puis ; & je t'aime encor tout infidèle :

Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Nôtre Epouse voyant cette métamorphose,

Demeura bien surprise : elle dit peu de chose :

Les pleurs furent son seul recours.

Le mari passa quelques jours

A raisonner sur cette affaire :

Un Cocu se pouvoit-il faire

Par la volonté seule & sans venir au point ?

L'étoit-il, ne l'étoit-il point ?

Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nerie.

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,  
Bûvez dans cette coupe-là.

On la fit par tel art que dès qu'un personnage  
Dûment atteint de cocuage

Y veut porter la lèvre, aussi-tôt tout s'en va:  
Il n'en avale rien, & répand le bruvage  
Sur son sein, sur sa barbe, & sur son vêtement.  
Que s'il n'est point censé Cocu suffisamment,  
Il boit tout sans répandre goutte.

Damon pour éclaircir son doute  
Porte la lèvre au vase; il ne se répand rien.  
C'est, dit-il, réconfort; & pourtant je sçais bien  
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?

Faites-moi place en vôtre troupe  
Messieurs de la grand' bande: Ainsi disoit Damon,  
Faisant à sa femelle un étrange sermon.  
Misérables humains, si pour des cocuages  
Il faut en ces pais faire tant de façon,  
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis établit des Argus  
A l'entour de sa femme, & la rendit Coquette.

Quand les Galands sont défendus,  
C'est alors que l'on les souhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,  
Et de tout son pouvoir court au devant d'un mal  
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.  
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.  
Il y boit huit jours sans disgrâce.

Mais

Mais à la fin il boit tant,  
Que le brûvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale !  
Science que Damon eût bien fait d'éviter !  
Il jette de fureur cette coupe infernale.  
Lui-même est sur le point de se précipiter.  
Il enferme sa femme en une Tour quarrée ;  
Lui va soir & matin reprocher son forfait :  
Cette honte qu'auroit le silence enterrée ,  
Court le país , & vit du vacarme qu'il fait,

Caliste cependant meine une triste vie.  
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie ,  
Le Géolier fut fidèle ; elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse  
Prend son temps que Damon plein d'ardeur amou-  
reuse

Etoit d'humeur à l'écouter.

J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable :  
Mais quoi, suis-je la seule ? hélas, non, peu d'époux  
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable :  
Que le moins entaché se moque un peu de vous :

Pourquoi donc être inconsolable ?

Hé bien, reprit Damon, je me consolerais,  
Et même vous pardonnerai,

Tout incontinent que j'aurai

Trouvé de mes pareils une telle légende ,  
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande  
Pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer  
Le vase qui me sçût vos secrets révéler.

Le

Le mari fans tarder executant la chose  
 Attire les passans ; tient table en son Château.  
 Sur la fin des repas à chacun il propose  
 L'essai de cette coupe, essai rare & nouveau.  
 Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;  
     Voulez-vous savoir si la vôtre  
 Vous est fidèle ? il est quelquefois bon  
 D'apprendre comme tout se passe à la maison.  
 En voici le moyen ; bûvez dans cette tasse.  
     Si vôtre femme de sa grace  
     Ne vous donne aucun suffragant,  
     Vous ne répandrez nullement.  
     Mais si du Dieu nommé Vulcan  
 Vous suivez la banière, étant de nos confreres  
     En ces redoutables mystères,  
     De part & d'autre la boisson  
     Coulera sur vôtre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose  
     Cette pernicieuse chose,  
 Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.  
 Tel en rit, tel en pleure ; & selon les esprits  
     Cocuage en plus d'une sorte  
     Tient sa morgue parmi ses gens :  
     Déjà l'armée est assez forte  
     Pour faire corps, & battre aux champs.  
     La voilà tantôt qui menace  
     Gouverneurs de petite place,  
     Et leur dit qu'ils seront pendus,  
     Si de tenir ils ont l'audace :

Car pour être Royale il ne lui manque plus  
Que peu de gens : c'est une affaire  
Que deux ou trois mois peuvent faire.

Le nombre croît de jour en jour,  
Sans que l'on batte le tambour.

Les differens degrez où monte Cocuage  
Réglent le pas & les emplois :

Ceux qu'il n'a visité seulement qu'une fois  
Sont fantaffins pour tout potage.  
On fait les autres Cavaliers.

Quiconque est de ses familiers,  
On ne manque pas de l'élire  
Ou Capitaine, ou Lieutenant,  
Ou l'on lui donne un Régiment;  
Selon qu'entre les mains du sire  
Ou plus ou moins subitement  
La liqueur du vase s'épand.  
Un versa tout en un moment :

Il fut fait Général : & croyez que l'armée  
De hauts Officiers ne manqua :  
Plus d'un Intendant se trouva ;  
Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet,  
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,  
Renaud neveu de Charlemagne  
Passe par ce Château : l'on l'y traite à souhait :  
Puis le Seigneur du lieu lui fait  
Même harangue qu'à la troupe.  
Renaud dit à Damon ; granmerci de la coupe.



Je crois ma femme chaste; & cette foi suffit.

Quand la coupe me l'aura dit,

Que m'en reviendra-t-il, cela fera-t-il cause  
De me faire dormir de plus que de deux yeux?

Je dors d'autant graces aux Dieux:

Puis-je demander autre chose?

Que sçai-je? par hazard si le vin s'épandoit?

Si je ne tenois pas vôtre vase assez droit?

Je suis quelquefois mal adroit:

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?

Messire Damon, je suis vôtre:

Commandez-moi tout, hors ce point.

Ainsi Renaud partit, & ne hazarda point.

Damon dit: Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage

Que nous n'avons été: consolons-nous pourtant:

Nous avons des pareils; c'est un grand avantage.

Il s'en rencontra tant & tant,

Que l'armée à la fin Royale devenuë,

Caliste eut liberté, selon le convenant;

Par son mari chère tenuë

Tout de même qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre.

Pour Damon, gardez de le fuivre.

Peut-être le premier eût eu charge de l'ost,

Que sçait-on? nul mortel, soit Roland, soit Renaud,

Du danger de répandre exempt ne se peut croire.

Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.



# LE FAUCON.

*Nouvelle tirée de Bocace.*

**J**E me souviens d'avoir damné jadis  
 L'Amant avare; & je ne m'en dédis.  
 Si la raison des contraires est bonne;  
 Le liberal doit être en Paradis :  
 Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.  
 Il étoit donc autrefois un Amant  
 Qui dans Florence aima certaine femme.  
 Comment aimer? c'étoit si follement,  
 Que pour lui plaire il eût vendu son ame.

*S'agissoit-*

S'agissoit-il de divertir la Dame;  
 A pleines mains il vous jettoit l'argent:  
 Sçachant très-bien qu'en amour comme en guerre  
 On ne doit plaindre un métal qui fait tout;  
 Renverse murs, jette portes par terre;  
 N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;  
 Fait taire chiens; & quand il veut servantes;  
 Et quand il veut les rend plus éloquentes  
 Que Ciceron, & mieux persuadantes:  
 Bref ne voudroit avoir laissé debout  
 Aucune place, & tant forte fût-elle.  
 Si laissa-t-il sur ses pieds nôtre belle.  
 Elle tint bon; Federic échoua  
 Près de ce roc, & le nez s'y cassa;  
 Sans fruit aucun vendit & fricassa  
 Tout son avoir; comme l'on pourroit dire  
 Belles Comtez, beaux Marquisats de Dieu;  
 Qu'il possédoit en plus & plus d'un lieu.  
 Avant qu'aimer on l'appelloit Messire  
 A longue queue; enfin grâce à l'Amour  
 Il ne fut plus que Messire tout court.  
 Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,  
 Et peu d'amis; même amis, Dieu sçait comme.  
 Le plus zélé de tous se contenta,  
 Comme chacun, de dire c'est dommage.  
 Chacun le dit, & chacun s'en tint-là:  
 Car de prêter, à moins que sur bon gage,  
 Point de nouvelle: on oublia les dons,  
 Et le mérite, & les belles raisons  
 De Federic, & sa première vie.

Le Protestant de Madame Clitie  
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.  
Tant qu'il dura, le Bal, la Comedie  
Ne manqua point à cet heureux objet :  
De maints tournois elle fut le sujet ;  
Faisant gagner marchands de toutes guises,  
Faiseurs d'habits, & faiseurs de devises,  
Musiciens, gens du sacré valon :  
Federic eut à sa table Apollon.  
Femme n'étoit ni fille dans Florence,  
Qui n'employât pour débaucher le cœur  
Du Cavalier, l'une un mot suborneur,  
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance :  
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.  
Il aimoit mieux Clitie inexorable,  
Qu'il n'auroit fait Helene favorable.  
Conclusion, qu'il ne la pût fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable,  
Il envoya les Marquisats au diable  
Premièrement ; puis en vint aux Comtez,  
Titres par lui plus qu'aucuns regretez,  
Et dont alors on faisoit plus de compte.  
Delà les monts chacun veut être Comte,  
Ici Marquis, Baron peut-être ailleurs.  
Je ne sçai pas lesquels sont les meilleurs :  
Mais je sçai bien qu'avecque la patente  
De ces beaux noms on s'en aille au marché,  
L'on reviendra comme on étoit allé :  
Prenez le titre, & laissez-moi la rente.

Clitie avoit auffi beaucoup de bien.  
 Son mari même étoit grand terrien.  
 Ainfi jamais la belle ne prit rien,  
 Argent ni dons; mais fouffrit la dépense,  
 Et les cadeaux; fans croire pour cela  
 Etre obligée à nulle récompense.  
 S'il m'en fouvient, j'ai dit qu'il ne refta  
 Au pauvre Amant rien qu'une métairie,  
 Chétive encor, & pauvrement bâtie.  
 Là Federic alla fe confiner;  
 Honteux qu'on vît fa mifere à Florence;  
 Honteux encor de n'avoir fçû gagner  
 Ni par amour, ni par magnificence,  
 Ni par fix ans de devoirs & de foins,  
 Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.  
 Il s'en prenoit à fon peu de mérite,  
 Non à Clitie; elle n'ouït jamais,  
 Ni pour froideurs, ni pour autres fujets,  
 Plainte de lui ni grande ni petite.  
 Nôtre amoureux fubfifta comme il pût  
 Dans fa retraite; où le pauvre homme n'eut  
 Pour le fervir qu'une vieille édentée;  
 Cuifine froide & fort peu fréquentée;  
 A l'écurie un cheval affez bon,  
 Mais non pas fin: fur la perche un Faucon.  
 Donc à l'entour de cette métairie.  
 Défunt Marquis s'en alloit fans valets  
 Sacrifiant à fa mélancolie  
 Sainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais  
 Des cruautéz de Madame Clitie.

Ainsi vivoit le malheureux Amant ;  
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,  
Perdu l'amour qui l'alloit consumant ;  
Mais de ses feux la mémoire importune  
Le talonnoit ; toujours un double ennui  
Alloit en croupe à la chasse avec lui.  
Mort vint saisir le mari de Clitie.  
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,  
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,  
Et que l'Epoux dont les biens étoient grands,  
Avoit toujours considéré sa femme ;  
Par testament il déclare la Dame  
Son héritière, arrivant le décès  
De l'enfançon, qui peu de temps après  
Devint malade. On sçait que d'ordinaire  
A ses enfans mere ne sçait que faire,  
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;  
Zeile souvent aux enfans dangereux.  
Celle-ci tendre & fort passionnée,  
Autour du sien est toute la journée,  
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,  
S'il mangeroit volontiers de cela,  
Si ce jouët, enfin si cette chose  
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose  
Il le refuse ; & pour toute raison  
Il dit qu'il veut seulement le Faucon  
De Federic ; pleure & meine une vie  
A faire gens de bon cœur détester.  
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,  
Incontinent il faut l'exécuter,

Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.  
 Or il est bon de sçavoir que Clitie,  
 A cinq cens pas de cette métairie,  
 Avoit du bien, possédoit un Château :  
 Ainsi l'enfant avoit pû de l'oiseau  
 Ouïr parler : on en disoit merveilles ;  
 On en contoît des choses nompareilles :  
 Que devant lui jamais une perdrix  
 Ne se sauvoit, & qu'il en avoit pris  
 Tant ce matin, tant cette apresdînée :  
 Son maître n'eût donné pour un trefor ,  
 Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée,  
 Ce fut Clitie. Aller ôter encor  
 A Federic l'unique & seule chose  
 Qui lui restoit ! Et supposé qu'elle ose  
 Lui demander ce qu'il a pour tout bien,  
 Auprès de lui méritoit-elle rien ?  
 Elle l'avoit payé d'ingratitude :  
 Point de faveurs ; toujours hautaine & rude  
 En son endroit. De quel front s'en aller  
 Après cela le voir & lui parler ,  
 Ayant été cause de sa ruine.  
 D'autre côté l'enfant s'en va mourir ;  
 Refuse tout ; tient tout pour médecine :  
 Afin qu'il mange il faut l'entretenir  
 De ce Faucon : il se tourmente, il crie :  
 S'il n'a l'oiseau c'est fait que de sa vie.  
 Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.  
 Chez Federic la Dame un beau matin  
 S'en va sans suite, & sans nul équipage.

Federic prend pour un Ange des Cieux  
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux.  
Mais cependant, il a honte, il enrage,  
De n'avoir pas chez soi pour lui donner  
Tant seulement un malheureux dîner.  
Le pauvre état où sa Dame le treuve  
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :  
Quoi venir voir le plus humble de ceux  
Que vos beautez ont rendu amoureux !  
Un Villageois, un haire, un misérable !  
C'est trop d'honneur ; vôtre bonté m'accable.  
Assurement vous alliez autre part.  
A ce propos nôtre veuve repart :  
Non non, Seigneur, c'est pour vous la visite ;  
Je viens manger avec vous ce matin.  
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :  
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?  
Reprit la Dame. Incontinent luy-même  
Il va chercher quelque œuf au poulailler,  
Quelque morceau de lard en son grenier.  
Le pauvre Amant en ce besoin extrême  
Void son Faucon, sans raisonner le prend :  
Lui tord le cou, le plume, le fricasse  
Et l'assaisonne, & court de place en place.  
Tandis la vieille à soin du demeurant ;  
Fouille au bahu, choisit pour cette fête  
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;  
Met le couvert ; va cueillir au Jardin  
Du serpolet, un peu de romarin,  
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.



Pour abreger , on sert la fricassée.  
 La Dame en mange , & feint d'y prendre goût.  
 Le repas fait , cette femme résoud  
 De hazarder l'incivile requête,  
 Et parle ainsi : Je suis folle , Seigneur ,  
 De m'en venir vous arracher le cœur.  
 Encor un coup il ne m'est guere honnête  
 De demander à mon défunt Amant  
 L'oiseau qui fait son seul contentement :  
 Doit-il pour moi s'en priver un moment ?  
 Mais excusez une mere affligée ,  
 Mon fils se meurt : il veut vôtre Faucon :  
 Mon procédé ne mérite un tel don :  
 La raison veut que je sois refusée.  
 Je ne vous ai jamais accordé rien.  
 Vôtre repas , vôtre honneur , vôtre bien ,  
 S'en sont allez aux plaisirs de Clitie.  
 Vous m'aimiez plus que vôtre propre vie.  
 A cet amour j'ai très-mal répondu :  
 Et je m'en viens pour comble d'injustice  
 Vous demander ... & quoi ? c'est temps perdu ;  
 Vôtre Faucon. Mais non ; plutôt périsse  
 L'enfant , la mere , avec le demeurant ,  
 Que de vous faire un déplaisir si grand.  
 Souffrez sans plus que cette triste mere ,  
 Aimant d'amour la chose la plus chere  
 Que jamais femme au monde puisse avoir ,  
 Un fils unique , une unique esperance ,  
 S'en vienne au moins s'acquiter du devoir  
 De la nature ; & pour toute allegeance

En v<sup>o</sup>tre sein décharge sa douleur.

Vous sçavez bien par v<sup>o</sup>tre experience

Que c'est d'aimer, vous le sçavez, Seigneur.

Ainsi je crois trouver chez vous excuse.

Helas ! reprit l'Amant infortuné,

L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.

L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.

Non, reprit-il, plût au Ciel vous avoir

Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place

De ce Faucon ! mais le sort me fait voir

Qu'il ne fera jamais en mon pouvoir

De mériter de vous aucune grace.

En mon pailler rien ne m'étoit resté :

Depuis deux jours la bête a tout mangé.

J'ai vû l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :

Rien coûte-t-il quand on reçoit sa Reine ?

Ce que je puis pour vous est de chercher

Un bon Faucon ; ce n'est chose si rare

Que dès demain nous n'en puissions trouver.

Non, Federic, dit-elle, je déclare

Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais

De v<sup>o</sup>tre amour donné plus grande marque.

Que mon fils soit enlevé par la parque,

Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,

J'aurai pour vous de la reconnoissance.

Venez me voir, donnez m'en l'esperance.

Encore un coup venez nous visiter.

Elle partit, non sans lui presenter

Une main blanche, unique témoignage

Qu'Amour avoit amolli ce courage.

Le pauvre Amant prit la main, la baïsa,  
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.  
Deux jours après l'enfant suivit le pere.  
Le deuil fut grand : la trop dolente mere  
Fit dans l'abord force larmes couler.  
Mais comme il n'est peine d'ame si forte  
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler ;  
Deux Médecins la traiterent de sorte  
Qu'après les pleurs l'allegresse eut son tour ;  
L'un fut le Temps, & l'autre fut l'Amour.  
On épousa Federic en grand' pompe,  
Non seulement par obligation ;  
Mais qui plus est par inclination,  
Et par amour même. Il ne faut qu'on se trompe  
Sur cet exemple, & qu'un pareil espoir  
Nous fasse ainsi consumer nôtre avoir.  
Les femmes ne sont toutes reconnoissantes.  
Et cela près ce sont choses charmantes.  
Sous le Ciel n'est un plus bel animal.  
Et n'y comprends le sexe en general.  
En vain de cela j'en vois peu d'avenantes.  
Pour celles-ci quand elles sont aimantes,  
C'est les desseins du monde les meilleurs :  
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.



# LE PETIT CHIEN

Qui secouë de l'argent & des pierreries.

**L**A clef du coffre fort & des cœurs c'est la même.

Que si ce n'est celle des cœurs

C'est du moins celle des faveurs.

Amour doit à ce stratagème

La plus grand' part de ses exploits :

A-t-il épuisé son carquois,

Il met tout son salut en ce charme suprême.

Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les presens ?

Tous

Tous les humains en sont friands,  
 Princes, Rois, Magistrats : ainsi quand une belle  
 En croira l'usage permis,  
 Quand Venus ne fera que ce que fait Themis,  
 Je ne m'écrierai pas contre elle.  
 On a bien plus d'une querelle  
 A lui faire sans celle-là.

Un Juge Mantouan belle femme épousa.  
 S'appelloit Anselme; on la nommoit Argie;  
 Qui déjà vieux barbon, elle jeune & jolie,  
 Et de tous charmes assortie.  
 L'Epoux non content de cela,  
 Fit si bien par sa jalousie,  
 Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs  
 Méritoit de se voir servie  
 Par les plus beaux & les meilleurs.  
 On le le fut aussi : d'en dire la manière,  
 Et comment s'y prit chaque Amant,  
 Serait long; suffit que cet objet charmant  
 Les laissa soupirer, & ne s'en émût guere.

L'amour établissoit chez le Juge ses loix;  
 Quand l'Etat Mantouan, pour chose de grand poids,  
 Résolut d'envoyer Ambassade au Saint Pere.  
 Comme Anselme étoit Juge, & de plus Magistrat,  
 Vivoit avec assez d'éclat,  
 Et ne manquoit pas de prudence,  
 On le députa en diligence.  
 Ce ne fut pas sans résister  
 Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon homme :

L'Affaire

L'affaire étoit longue à traiter ;

Il devoit demeurer dans Rome

Six mois , & plus encor ; que ſçavoit-il combien ?

Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :

Longue Ambassade & long voyage

Aboutiffent à cocuage.

Dans cette crainte nôtre Epoux

Fit cette harangue à la Belle.

On nous ſépare , Argie ; adieu , ſoyez fidèle

A celui qui n'aime que vous.

Jurez le moi ; car entre nous

J'ai ſujet d'être un peu jaloux.

Que fait autour de nôtre porte

Cette ſoupirante cohorte ?

Vous me direz que juſqu'ici

La cohorte a mal reüſſi :

Je le crois ; cependant pour plus grande aſſurance ,

Je vous conſeille en mon abſence

De prendre pour ſejour nôtre maiſon des champs.

Fuyez la Ville & les Amans ,

Et leurs preſens.

L'invention en eſt damnable ;

Des machines d'Amour c'eſt la plus redoutable :

De tout temps le monde a vû Don

Etre le pere d'abandon.

Déclarez-lui la guerre ; & ſoyez ſourde , Argie ,

A ſa ſœur la cajolerie.

Dès que vous ſentirez approcher les blondins ,

Fermez vîte vos yeux , vos oreilles , vos mains.

Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtrefſe

De

e tout ce que le Ciel m'a donné de richesse :  
 enez, voilà les clefs de l'argent, des papiers ;

Faitez-vous payer des fermiers ;

Je ne vous demande aucun conte :

Suffit que je puisse sans honte

pprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,

Hors ceux d'amour qu'à vôte Epoux

ous garderez entiers pour son retour de Rome.

C'en étoit trop pour le bon homme :

elais il permettoit tous plaisirs, hors un point,

Sans lequel seul il n'en est point.

on Epouse lui fit promesse solennelle

D'être sourde, aveugle, & cruelle,

Et de ne prendre aucun present :

la retrouveroit au retour toute telle,

Qu'il la laissoit en s'en allant,

Sans nul vestige de Galant.

nfelme étant parti, tout-aussi-tôt Argie

S'en alla demeurer aux champs ;

Et tout aussi-tôt les Amans

De l'aller voir firent partie.

lle les renvoya ; ces gens l'embarassoient,

L'atiédissoient, l'affadissoient,

L'endormoient en contant leur flâme :

Ils déplaisoient tous à la Dame,

Horfmis certain jeune blondin,

Bien fait, & beau par excellence ;

Mais qui ne pût par sa souffrance

Amener à son but cet objet inhumain.

Son nom c'étoit Atis, son métier Paladin :

Il ne plaignit en son dessein

Ni les soupirs ni la dépense.

Tout moyen par lui fut tenté :

Encor si des soupirs il se fût contenté,

La source en est inépuisable ;

Mais de la dépense c'est trop.

Le bien de nôtre Amant s'en va le grand galop ;

Voilà mon homme misérable.

Que fait-il ? il s'éclipse, il part, il va chercher

Quelque desert pour se cacher.

En chemin il rencontre un homme,

Un Manant, qui fouillant avecque son bâton,

Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson ;

Atis s'enquit de la raison.

C'est reprit le Manant, afin que je l'aïssomme.

Quand j'en rencontre sur mes pas,

Je leur fais de pareilles fêtes.

Ami, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas

Créature de Dieu comme les autres bêtes ?

Il est à remarquer que nôtre Paladin

N'avoit pas cette horreur commune au genre humain

Contre la gent reptile, & toute son espece.

Dans ses armes il en portoit ;

Et de Cadmus il descendoit,

Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.

Force fut au Manant de quitter son dessein.

Le serpent se sauva ; nôtre Amant à la fin

S'établit dans un bois écarté, solitaire :



Le silence y faisoit sa demeure ordinaire ;  
 Hors quelque oiseau qu'on entendoit,  
 Et quelque Echo qui répondoit.  
 Là le bonheur & la misère  
 Ne se distinguoient point, égaux en dignité  
 Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.  
 Mais n'y rencontra nulle tranquillité.  
 Son amour l'y suivit ; & cette solitude  
 En loin d'être un remède à son inquiétude,  
 En devint même l'aliment  
 De son loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.  
 L'ennuya bien-tôt de ne plus voir sa Belle.  
 Etournons, ce dit-il, puis que c'est nôtre sort :  
 Atis, il t'est plus doux encor  
 De la voir ingrate & cruelle,  
 Que d'être privé de ses traits :  
 Adieu ruisseaux, ombrages frais,  
 Chants amoureux de Philomèle ;  
 Non inhumaine seule attire à soi mes sens :  
 Digne de ses yeux je ne vois ni n'entends.  
 L'esclave fugitif se va remettre encore  
 Dans ses fers quoi que durs, mais hélas ! trop chéris.  
 Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis,  
 Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore  
 Commence à s'éloigner du séjour de Thetis,  
 Une Nimphe en habit de Reine,  
 Noble, majestueuse, & d'un regard charmant,  
 Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre A-  
 mant

Qui

Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :

Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée

Vôtre amie & vôtre obligée ;

Vous connoissez ce nom fameux.

Mantouë en tient le sien : jadis en cette terre,

J'ai posé la première pierre

De ces murs, en durée égaux aux bâtimens

Dont Memphis void le Nil laver les fondemens.

La parque est inconnue à toutes mes pareilles :

Nous operons mille merveilles ;

Malheureuse pourtant de ne pouvoir mourir ;

Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir

Toute l'infirmité de la nature humaine :

Nous devenons serpens un jour de la semaine.

Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci

Vous en tirâtes un de peine ?

C'étoit moi qu'un Manant s'en alloit affommer ;

Vous me donnâtes assistance.

Atis, je veux pour récompense,

Vous procurer la jouissance

De celle qui vous fait aimer.

Allons-nous-en la voir, je vous donne assurance

Qu'avant qu'il soit deux jours de temps

Vous gagnerez par vos presens

Argie & tous ses surveillans.

Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,

A pleines mains répandez l'or,

Vous n'en manquerez point, c'est pour vous le trespas

Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.  
Vôtre Belle sçaura quel est nôtre pouvoir.  
Même pour m'approcher de cette inexorable,  
Et vous la rendre favorable,  
En petit chien vous m'allez voir  
Faisant mille tours sur l'herbette;  
Et vous en Pelerin jouant de la musette,  
Me pourrez à ce son mener chez la beauté  
Qui tient vôtre cœur enchanté.

Aussi-tôt fait que dit; nôtre Amant & la Fée  
Changent de forme en un instant:  
Le voilà Pelerin chantant comme un Orphée,  
Et Manto petit chien faisant tours & sautant.  
Ils vont au Château de la Belle.  
Valets & gens du lieu s'assemblent autour d'eux:  
Le petit chien fait rage: aussi fait l'Amoureux;  
Chacun danse, & Guillot fait sauter Perronnelle.  
Madame entend ce bruit, & sa Nourrice y court.  
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour  
Le Roi des épagueux, charmante créature,  
Et vrai miracle de nature.  
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours:  
Madame en fera ses amours;  
Car veuille ou non son Maître, il faut qu'il le lui vende,  
S'il n'aime mieux le lui donner.  
La Nourrice en fait la demande.  
Le Pelerin sans tant tourner  
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;  
K Et

Et voici ce qu'il lui propose.

Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins

Il fournit à tous mes besoins :

Je n'ai qu'à dire trois paroles,

Sa pate entre mes mains fait tomber à l'instant

Au lieu de puces des pistoles,

Des perles, des rubis, avec maint diamant.

C'est un prodige enfin : Madame cependant

En a, comme on dit, la monnoye.

Pourvû que j'aye cette joye

De coucher avec elle une nuit seulement,

Favori fera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la Nourrice.

Quoi Madame l'Ambassadrice !

Un simple Pelerin ! Madame à son chevet

Pourroit voir un bourdon ! Et si l'on le sçavoit !

Si cette même nuit quelque Hôpital avoit

Hebergé le Chien & son Maître !

Mais ce Maître est bien fait, & beau comme le jour

Cela fait passer en amour

Quelque bourdon que ce puisse être.

Atis avoit changé de visage & de traits.

On ne le connut pas, c'étoient d'autres attraits.

La Nourrice ajoûtoit : à gens de cette mine

Comment peut-on refuser rien ?

Puis celui-ci possède un Chien

Que le Royaume de la Chine

Ne payroit pas de tout son or.

Une nuit de Madame aussi c'est un trésor.

J'avois oublié de vous dire

Que le drôle à son Chien feignit de parler bas :

Il tombe aussi-tôt dix ducats

Qu'à la Nourrice offre le Sire.

Il tombe encore un diamant.

Atis en riant le ramasse.

C'est, dit-il, pour Madame ; obligez-moi de grace

De le lui présenter avec mon compliment.

Vous direz à son Excellence

Que je lui suis acquis. La Nourrice à ces mots

Court annoncer en diligence

Le petit Chien & sa science,

Le Pelerin & son propos.

Il ne s'en falut rien qu'Argie

Ne bâtît sa Nourrice. Avoir l'effronterie

De lui mettre en l'esprit une telle infamie !

Avec qui ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !

Helas ! mes cruautés sont cause de sa perte.

Il ne me proposa jamais de tels partis.

Je n'aurois pas d'un Roi cette chose soufferte,

Quelque don que l'on pût m'offrir ;

Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,

Moi qui suis une Ambassadrice !

Madame, reprit la Nourrice,

Quand vous seriez Imperatrice,

Je vous dis que ce Pelerin

A de quoi marchander non pas une mortelle,

Mais la Déesse la plus belle.

Atis votre beau Paladin

Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

Mais mon mari m'a fait jurer !

Eh quoi ? de lui garder la foi de mariage.

Bon jurer ? ce serment vous lie-t-il davantage

Que le premier n'a fait ? qui l'ira déclarer ?

Qui le sçaura ? j'en vois marcher tête levée,

Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'affurer,

Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer

Que telle chose est arrivée.

Cela nous fait-il empirer

D'un ongle ou d'un cheveu ? non, Madame, il faut être

Bien habile pour reconnoître

Bouche ayant employé son temps & ses appas,

D'avec bouche qui s'est tenuë à ne rien faire.

Donnez-vous, ne vous donnez pas,

Ce fera toujours même affaire.

Pour qui ménagez-vous les trefors de l'Amour ?

Pour celui qui je crois ne s'en servira guere ;

Vous n'aurez pas grand' peine à fêter son retour.

La fausse vieille sçût tant dire,

Que tout se réduisit seulement à douter

Des merveilles du Chien, & des charmes du Sire.

Pour cela l'on les fit monter :

La Belle étoit au lit encore.

L'Univers n'eut jamais d'aurore

Plus paresseuse à se lever.

Nôtre heureux Pelerin traversa la ruelle,

Comme un homme ayant vû d'autres gens que de  
Saints.

Son compliment parut galand & des plus fins :

Il surprit & charma la Belle.

Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,

La mine de vous en aller

A Saint Jacques de Compostelle.

Cependant pour la régaler,

Le Chien à son tour entre en lice.

On eût vû sauter Favori

Pour la Dame & pour la Nourrice,

Mais point du tout pour le Mari.

Ce n'est pas tout; il se secouë:

Aussi-tôt perles de tomber,

Nourrice de les ramasser,

Soubrettes de les enfiler,

Pelerin de les attacher

A de certains bras, dont il louë

La blancheur & le reste. Enfin il fait si bien,

Qu'avant que partir de la place

On traite avec lui de son Chien.

On lui donne un baiser pour arrhes de la grace

Qu'il demandoit; & la nuit vint.

Aussi-tôt que le drôle tint

Entre ses bras Madame Argie,

Il redevint Atis, la Dame en fut ravie.

C'étoit avec bien plus d'honneur

Traiter Monsieur l'Ambassadeur.

Cette nuit eut des sœurs, & même en très-bon nombre.

Chacun s'en apperçût; car d'enfermer sous l'ombre

Une telle aise, le moyen?

Jeunes gens font-ils jamais rien

Que le plus aveugle ne voye ?

A quelques mois de là le Saint Pere renvoye

Anselme avec force pardons ,

Et beaucoup d'autres menus dons.

Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa personne.

De son Vicegerent il apprend tous les soins :

Bons certificats des voisins :

Pour les Valets, nul ne lui donne

D'éclaircissement sur cela.

Monsieur le Juge interrogea

La Nourrice avec les Soubrettes

Sages personnes & discrettes ;

Il n'en pût tirer ce secret.

Mais comme parmi les femmes

Volontiers le Diable se met,

Il survint de telles querelles,

La Dame & la Nourrice eurent de tels débats,

Que celle-ci ne manqua pas

A se vanger de l'autre, & déclarer l'affaire.

Dût-elle aussi se perdre, il falut tout conter.

D'exprimer jusqu'où la colere

Ou plutôt la fureur de l'Epoux pût monter,

Je ne tiens pas qu'il soit possible.

Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets

Juger combien Anselme étoit homme sensible.

Il choisit un de ses Valets,

Le charge d'un billet, & mande que Madame

Vienne voir son Mari malade en la Cité.

La Belle n'avoit point son Village quitté :

L'Epoux



L'Epoux alloit , venoit , & laissoit là sa femme.  
 Il te faut en chemin écarter tous ses gens ,  
 Dit Anselme au porteur de ces ordres pressans ,  
 La perfide a couvert mon front d'ignominie.  
 Pour satisfaction je veux avoir sa vie.

Poignarde-la ; mais prend ton temps :  
 Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite ;  
 Prend cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite ,  
 Et punis cette offense-là ,  
 Quelque part que tu sois rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie ,  
 Qui par son Chien est avertie.  
 Si vous me demandez comme un Chien avertit ;  
 Je crois que par la jupe il tire ;  
 Il se plaint , il jappe , il soupire ,  
 Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit ,  
 On entend bien ce qu'il veut dire.  
 Favori fit bien plus ; & tout bas il apprit  
 Un tel peril à sa Maîtresse.  
 Partez pourtant , dit-il , on ne vous fera rien :  
 Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien  
 Ce valet à l'ame traîtresse.  
 Ils étoient en chemin , près d'un bois qui servoit  
 Souvent aux voleurs de refuge :  
 Le Ministre cruel des vengeances du Juge  
 Envoje un peu devant le train qui les suivoit ;  
 Puis il dit l'ordre qu'il avoit.  
 La Dame disparoît aux yeux du personnage :  
 Manto la cache en un nuage.

Le valet étonné retourne vers l'Epoux,  
 Lui conte le miracle ; & son Maître en courroux  
 Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !  
 Il y trouve un Palais de beauté sans pareille :  
 Une heure auparavant c'étoit un champ tout nû.

Anselme à son tour éperdu,  
 Admire ce Palais bâti, non pour des hommes,  
 Mais apparemment pour des Dieux :  
 Appartemens dorez, meubles très-précieux,  
 Jardins & bois délicieux.

On auroit peine à voir en ce siècle où nous sommes  
 Chose si magnifique & si riante aux yeux.

Toutes les portes sont ouvertes ;  
 Les chambres sans hôte, & desertes ;  
 Pas une ame en ce Louvre ; excepté qu'à la fin  
 Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,  
 S'offre aux regards du Juge, & semble la copie  
 D'un Esope d'Ethiopie.

Nôtre Magistrat l'ayant pris  
 Pour le Balayeur du logis,  
 Et croyant l'honorer lui donnant cet office :  
 Cher ami, lui dit-il, apprend-nous à quel Dieu  
 Appartient un tel édifice ;  
 Car de dire un Roi, c'est trop peu.  
 Il est à moi, reprit le More.

Nôtre Juge à ces mots se prosterne, l'adore,  
 Lui demande pardon de sa témérité.  
 Seigneur, ajouta-t-il, que vôtre Dêité  
 Excuse un peu mon ignorance.

Certe tout l'Univers ne vaut pas la chevance

Que je rencontre ici. Le More lui répond :

Veux-tu que je t'en fasse un don ?

De ces lieux enchantez je te rendrai le Maître,  
A certaine condition.

Je ne ris point ; tu pourras être

De ces lieux absolu Seigneur,

Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.

.... Entens-tu ce langage,

Et sçais-tu quel est cette usage ?

Il te le faut expliquer micux.

Tu connois l'Echanfon du Monarque des Dieux ?

*Anselme.*

Ganimede ?

*Le More.*

Celui-là même.

Prend que je sois Jupin le Monarque suprême ;

Et que tu sois le Jouvenceau :

Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

*Anselme.*

Ah ! Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sure :

Regardez la vieillesse, & la magistrature.

*Le More.*

Moi railler ? point du tout.

*Anselme.*

Seigneur.

*Le More.*

Ne veux-tu point ?

*Anselme.*

Seigneur.... Anselme ayant examiné ce point

Consent à la fin au mystère.

Maudite amour des dons que ne fais-tu pas faire!

En Page incontinent son habit est changé :

Toque au lieu de chapeau, haut-de-chaussé trouffé :

La barbe seulement demeure au personnage.

L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage

Suit le More par tout. Argie avoit oui

Le Dialogue entier, en certain coin cachée.

Pour le More lippu, c'étoit Manto la Fée,

Par son art métamorphosée,

Et par son art ayant bâti

Ce Louvre en un moment, par son art fait un Page

Sexagenaire & grave. A la fin au passage

D'une chambre en une autre, Argie à son mari

Se montre tout d'un coup : est-ce Anselme, dit-elle,

Que je vois ainsi déguisé?

Anselme? il ne se peut; mon œil s'est abusé.

Le vertueux Anselme à la sage cervelle

Me voudroit-il donner une telle leçon?

C'est lui pourtant. Oh oh! Monsieur nôtre barbon,

Nôtre Législateur, nôtre homme d'ambassade,

Vous êtes à cet âge homme de mascarade?

Homme de... la pudeur me défend d'achever.

Quoi vous jugez les gens à mort pour mon affaire,

Vous qu'Argie a pensé trouver

En un fort plaisant adultère!

Du moins n'ai-je pas pris un More pour Galant :

Tout me rend excusable, Atis, & son mérite,

Et la qualité du présent.

Vous verrez tout incontinent

femme qu'un tel don à l'amour sollicite,  
 Peut résister un seul moment.  
 More, devenez Chien. Tout aussi-tôt le More  
 Redevient petit Chien encore.  
 Fivori, que l'on danse. A ces mots Fivori  
 Danse, & tend la pàte au mari.  
 Qu'on fasse tomber des pistoles.  
 Pistoles tombent à foison.  
 A bien qu'en dites-vous? sont-ce choses frivoles?  
 C'est de ce Chien qu'on m'a fait don.  
 Il a bâti cette maison.  
 Mais faites-moi trouver au monde une Excellence,  
 Une Altesse, une Majesté,  
 Qui refuse sa jouissance  
 A dons de cette qualité.  
 Sur tout quand le donneur est bien fait, & qu'il aime,  
 Et qu'il mérite d'être aimé.  
 En échange du Chien l'on me vouloit moi-même:  
 Que que vous possédez de trop je l'ai donné;  
 En entendu, Monsieur, suis-je chose si chere?  
 N'aiment vous me croiriez bien pauvre ménagere  
 Je laissois aller tel Chien à ce prix-là.  
 Savez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà?  
 Le Louvre pour lequel... Mais oublions cela;  
 Et n'ordonnez plus qu'on me tuë,  
 Mais qu'Atis seulement en ses lacs a fait cheoir;  
 Et le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir  
 Des mêmes armes combattue.  
 Couchez-là mon mari; la paix; car aussi bien  
 Je vous défie ayant ce Chien:

Le fer, ni le poison pour moi ne sont à craindre :  
 Il m'avertit de tout, il confond les jaloux ;  
 Ne le soyez donc point ; plus on veut nous contraindre,  
 Moins on doit s'assurer de nous.

Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire ?

On lui promit de ne pas dire  
 Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tû,  
 Cocuage, s'il eût voulu,  
 Auroit eu ses franchises coudées.

Argie en rendit grace : & compensations  
 D'une & d'autre part accordées,  
 On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le Palais ? dira quelque Critique.

Le Palais ? que m'importe : il devint ce qu'il pût.  
 A moi ces questions ! suis-je homme qui se pique  
 D'être si régulier ? le Palais disparut.

Et le Chien ? le Chien fit ce que l'Amant voulut.  
 Mais que voulut l'Amant ? Censeur, tu m'importunes.  
 Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.  
 D'une seule conquête est-on jamais content ?

Favori se perdoit souvent :  
 Mais chez sa première Maîtresse  
 Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse  
 Devint bonne amitié. Sur ce pied nôtre Amant  
 L'alloit voir fort assidûment :  
 Et même en l'accommodement  
 Argie à son Epoux fit un serment sincère  
 De n'avoir plus aucune affaire.

L'Epoux

L'Époux jura de son côté  
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage;  
Et qu'il vouloit être fouëtté  
Si jamais on le voyoit Page.





# PATE' D'ANGUILLE.

**M**EME beauté, tant soit exquise,  
Rassasie, & foule à la fin.

Il me faut d'un & d'autre pain;

Diversité c'est ma devise.

Cette maîtresse un tantet bize

Rit à mes yeux; pourquoi cela?

C'est qu'elle est neuve; & celle-la

Qui depuis long-temps m'est acquise,

Blanche qu'elle est, en nulle guise

Ne me cause d'émotion.

Son



Bon cœur dit oui; le mien dit non;  
D'où vient? en voici la raison,  
Diversité c'est ma devise.  
Je l'ai jà dit d'autre façon,  
Car il est bon que l'on déguise,  
Suivant la Loi de ce dicton,  
Diversité c'est ma devise.  
Ce fut celle aussi d'un mari  
De qui la femme étoit fort belle.  
Il se trouva bien-tôt guéri  
De l'amour qu'il avoit pour elle.  
L'Hymen, & la possession  
Eteignirent sa passion.  
Un sien Valet avoit pour femme  
Un petit bec assez mignon:  
Le Maître étant bon compagnon,  
Eut bien-tôt empaumé la Dame.  
Cela ne plût pas au Valet,  
Qui les ayant pris sur le fait,  
Vendiqua son bien de couchette,  
A sa moitié chanta goguette,  
L'appella tout net & tout franc....  
Bien sot de faire un bruit si grand  
Pour une chose si commune;  
Dieu nous gard de plus grand' fortune!  
Il fit à son Maître un sermon.  
Monfieur, dit-il, chacun la sienne  
Ce n'est pas trop; Dieu & raison  
Vous recommandent cette Antienne.  
Direz-vous, je suis sans Chrétienne?

Vous

Vous en avez à la maison  
 Une qui vaut cent fois la mienne.  
 Ne prenez donc plus tant de peine :  
 C'est pour ma femme trop d'honneur ;  
 Il ne lui faut si gros Monsieur.  
 Tenons-nous chacun à la nôtre ;  
 N'allez point à l'eau chez un autre,  
 Ayant plein puits de ces douceurs ;  
 Je m'en rapporte aux connoisseurs :  
 Si Dieu m'avoit fait tant de grace,  
 Qu'ainsi que vous je disposasse  
 De Madame, je m'y tiendrois,  
 Et d'une Reine ne voudrois.  
 Mais puis qu'on ne sçauroit défaire  
 Ce qui s'est fait, je voudrois bien,  
 (Ceci soit dit sans vous déplaire,)   
 Que content de vôtre ordinaire  
 Vous ne goûtassiez plus du mien.  
 Le Patron ne voulut lui dire  
 Ni oui ni non sur ce discours ;  
 Et commanda que tous les jours  
 On mît au repas, près du Sire,  
 Un pâté d'Anguille : ce mets  
 Lui châtouilloit fort le palais.  
 Avec un appetit extrême  
 Une & deux fois il en mangea :  
 Mais quand ce vint à la troisième,  
 La seule odeur le dégoûta.  
 Il voulut sur une autre viande  
 Mettre la main ; on l'empêcha :

Monfieur, dit-on, nous le commande :

Tenez-vous-en à ce mets-là :

Vous l'aimez , qu'avez-vous à dire ?

M'en voilà fou , reprit le Sire.

Et quoi toujours patez au bec !

Pas une Anguille de rôtie !

Pâtez tous les jours de ma vie !

J'aimerois mieux du pain tout féc.

Laissez-moi prendre un peu du vôtre :

Pain de par Dieu , ou de par l'autre :

Au Diable ces pâtez maudits ;

Ils me suivront en Paradis ,

Et par delà , Dieu me pardonne.

Le Maître accourt foudain au bruit ,

Et prenant fa part du déduit ,

Mon Ami, dit-il , je m'étonne

Que d'un mets fi plein de bonté

Vous foyez fi-tôt dégouté.

Ne vous ai-je pas oui dire

Que c'étoit vôtre ragoût ?

Il faut qu'en peu de temps , beau Sire ,

Vous ayez bien changé de goût ?

Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?

Vous me blâmez lors que je change

Un mets que vous croyez friand ,

Et vous en faites tout autant.

Mon doux Ami, je vous apprend

Que ce n'est pas une sottise ,

En fait de certains apétits ,

De changer son pain blanc en bis :

Diversité c'est ma devise.

Quand le Maître eut ainsi parlé,

Le valet fut tout consolé.

Non que ce dernier n'eût à dire

Quelque chose encor là-dessus :

Car après tout doit-il suffire

D'alleguer son plaisir sans plus ?

J'aime le change. A la bonne heure,

On vous l'accorde ; mais gagnez

S'il se peut les intéressez :

Cette voye est bien la meilleure :

Suivez-la donc. A dire vrai,

Je croi que l'Amateur du change

De ce conseil tenta l'essai.

On dit qu'il parloit comme un Ange,

De mots dorez usant toujours :

Mots dorez font tout en Amours.

C'est une maxime constante :

Chacun sçait quelle est mon entente :

J'ai rebatu cent & cent fois

Ceci dans cent & cent endroits,

Mais la chose est si nécessaire,

Que je ne puis jamais m'en taire,

Et redirai jusques au bout,

Mots dorez en Amours font tout.

Ils persuadent la Donzelle,

Son petit chien, sa Démonioiselle,

Son Epoux quelquefois aussi.

C'est le seul qu'il falloit ici

Persuader ; il n'avoit l'ame

Sourde à cette éloquence; & Dame  
Les Orateurs du temps jadis  
N'en ont de telle en leurs écrits.  
Nôtre jaloux devint commode:  
Même on dit qu'il suivit la mode  
De son Maître, & touûjours depuis  
Changea d'objets en ses déduits.  
Il n'étoit bruit que d'avantures  
Du Chrétien & de Créatures.  
Les plus nouvelles sans manquer  
Etoient pour lui les plus gentilles;  
Par où le drôle en pût croquer,  
Il en croqua, femmes & filles,  
Nymphes, Grisettes, ce qu'il pût.  
Toutes étoient de bonne prise;  
Et sur ce point, tant qu'il vécut,  
Diversité fut sa devise.





## LE MAGNIFIQUE.

**U**N peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,  
 Et plus encor de libéralité,  
 C'est en amour une triple machine  
 Par qui maint fort est bien-tôt emporté;  
 Rocher fût-il; rochers aussi se prennent.  
 Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,  
 Que les cordons de la bourse ne tiennent;  
 Je vous le dis, la place est au galant.  
 On la prend bien quelquefois sans ces choses.  
 Bon fait avoir néanmoins quelques doses

D'en-

D'entendement, & n'être pas un sot.  
Quant à l'avare, on le hait : le magot  
A grand besoin de bonne rhétorique :  
La meilleure est celle du libéral.  
Un Florentin nommé le Magnifique  
La possédoit en propre original.  
Le Magnifique étoit un nom de guerre  
Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :  
Son train de vivre, & son honnêteté,  
Ses dons sur tout, l'avoient par toute terre  
Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,  
L'esprit galant, & l'air des plus polis.  
Il se piqua pour certaine femelle  
De haut état. La conquête étoit belle :  
Elle excitoit doublement le desir :  
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.  
Aldobrandin étoit de cette Dame  
Mari jaloux ; non comme d'une femme,  
Mais comme qui depuis peu jouïroit  
D'une Filis. Cet homme la veilloit  
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,  
Il les eût tous à ce soin occupez :  
Amour le rend, quand il veut, inutile ;  
Ces Argus-là sont fort souvent trompez.  
Aldobrandin ne croyoit pas possible  
Qu'il le fût onc, il défioit les gens.  
Au demeurant il étoit fort sensible  
A l'intérêt, aimoit fort les presens,  
Son concurrent n'avoit encor sçû dire  
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :

On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,  
Et le surplus de l'amoureux martire,  
(Car c'est toujours une même chanson)  
Si l'on l'eût sçû, qu'eût-on fait? que fait-on?  
Jà n'est besoin qu'au Lecteur je le die.  
Pour revenir à nôtre pauvre amant,  
Il n'avoit sçû dire un mot seulement  
Au Medecin touchant sa maladie.  
Or le voilà qui tourmente sa vie,  
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas:  
Point de fenêtré, & point de jalousie  
Ne lui permet d'entrevoir les appas,  
Ni d'entrouir la voix de sa Maîtresse.  
Il ne fut onc semblable forteresse.  
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.  
Voici comment s'y prit nôtre assiégeant.  
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,  
Qu'Aldobrandin homme à presens étoit;  
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.  
Le Magnifique avoit un Cheval d'amble,  
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas:  
Il l'appelloit à cause de son pas  
La haquenée. Aldobrandin le louë:  
Ce fut assez; nôtre Amant proposa  
De le troquer; l'Epoux s'en excusa:  
Non pas, dit-il, que je ne vous avouë  
Qu'il me plait fort; mais à de tels marchez  
Je perds toujours. Alors le Magnifique,  
Qui voit le but de cette politique,  
Reprit; eh bien, faisons mieux; ne troquez,



Mais pour le prix du Cheval permettez  
Que vous présent j'entretienne Madame.  
C'est un desir curieux qui m'a pris.  
Encor faut-il que vos meilleurs amis  
Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.  
Je vous demande un quart d'heure sans plus.  
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus ;  
J'en suis d'avis ; je livrerai ma femme ?  
Ma foi, mon cher, gardez vôtre Cheval.  
Quoi, vous présent ? Moi présent. Et quel mal  
Encore un coup peut-il en la presence  
D'un mari fin comme vous arriver ?  
Aldobrandin commence d'y rêver :  
Et raisonnant en soi : quelle apparence  
Qu'il en mévienne en effet moi présent ?  
C'est marché seur, il est fol ; à son dam ;  
Que prétend-il ? pour plus grande assurance,  
Sans qu'il le sçache, il faut faire défense  
A ma moitié de répondre au galant.  
Sus, dit l'Epoux, j'y consens. La distance  
De vous à nous, poursuit notre Amant,  
Sera réglée, afin qu'aucunement  
Vous n'entendiez. Il y consent encore :  
Puis va querir sa femme en ce moment.  
Quand l'autre void celle-là qu'il adore,  
Il se croit être en un enchantement.  
Les saluts faits, en un coin de la sale  
Ils se vont seoir. Nôtre galant n'étale  
Un long narré ; mais vient d'abord au fait.  
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,

Commença-t-il ; puis je tiens inutile  
De tant tourner , il n'est que d'aller droit.  
Partant, Madame, en un mot comme en mille,  
Vôtre beauté jusqu'au vif m'a touché.  
Penseriez-vous que ce fût un péché  
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,  
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,  
Je ferois voir par les formes ma flâme,  
Et vous dirois de cet ardent desir  
Tout le menu : mais que je brûle, meure,  
Et m'en tourmente, & me dise aux abois,  
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,  
Il me convient le faire en un quart d'heure :  
Et plus encor ; car ce n'est pas là tout.  
Froid est l'Amant qui ne va jusqu'au bout,  
Et par sottise en si beau train demeure.  
Vous vous taisez ? pas un mot ! qu'est-ce là ?  
Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme ?  
Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme  
Divinité ; mais faut-il pour cela  
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?  
Je vois, je vois, c'est une tricherie  
De vôtre Epoux : il m'a joué ce trait ;  
Et ne prétend qu'aucune repartie  
Soit du marché : mais j'y sçais un secret.  
Rien n'y fera pour le sçeur sa défense.  
Je sçaurai bien me répondre pour vous :  
Puis ce coin d'œil par son langage doux  
Rompt à mon sens quelque peu le silence.  
J'y lis ceci. Ne croyez pas, Monsieur,

Que

Que la Nature ait composé mon cœur  
De marbre dur. Vos fréquentes passades ,  
Jouxtes, tournois, devises, serenades,  
M'ont avant vous déclaré vôtre amour.  
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée ;  
Je vous dirai que dès le premier jour  
J'y répondis, & me sentis blessée  
Du même trait ; mais que nous sert ceci ?  
Ce qu'il nous sert ? je m'en vais vous le dire :  
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci  
Goûter le fruit de ce commun martyre ;  
De vôtre Epoux nous vanger & nous rire ;  
Bref le payer du soin qu'il prend ici,  
De ces fruits-là le dernier est le pire.  
Vôtre jardin viendra comme de cire :  
Descendez-y ; ne doutez du succès :  
Vôtre Mari ne se tiendra jamais  
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,  
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.  
Vos douâgnas en leur premier sommeil,  
Vous descendrez, sans nul autre appareil  
Que de jetter une robe fourrée.  
Sur vôtre dos, & viendrez au jardin.  
De mon côté l'échelle est préparée.  
Je monterai par la cour du voisin :  
Je l'ay gagné : la rue est trop publique.  
Ne craignez rien. Ah ! mon cher Magnifique,  
Que je vous aime ! & que je vous sçais gré  
De ce dessein ! venez, je descendrai.  
C'est vous qui parlez ; & plutôt au Ciel, Madame,

Qu'on vous osât embrasser les genoux !  
Mon Magnifique, à tantôt ; vôtre flâme  
Ne craindra point les regards d'un jaloux.  
L'Amant la quitte : & feint d'être en couroux ;  
Puis tout grondant : Vous me la donnez bonne,  
Aldobrandin ; je n'entendois cela.  
Autant vaudroit n'être avecque personne  
Que d'être avec Madame que voilà.  
Si vous trouvez Chevaux à cé prix-là,  
Vous les devez prendre sur ma parole.  
Le mien hannit du moins ; mais cette idole  
Est proprement un fort joli poisson.  
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.  
Quiconque veut le reste du quart d'heure  
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.  
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.  
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits  
Mettent toujours quelque haute entreprise.  
Nôtre féal vous lâchez trop tôt prise ;  
Avec le temps on en viendrait à bout.  
J'y tiendray l'œil ; car ce n'est pas là tout ;  
Nous y sçavons encor quelque rubrique :  
Et cependant, Monsieur le Magnifique,  
La haquenée est nettement à nous :  
Plus ne fera de dépense chez vous.  
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,  
Vous me verrez dessus fort à mon aise  
Dans le chemin de ma maison des champs.  
Il n'y manqua, sur le soir ; & nos gens  
Au rendez-vous tout aussi peu manquerent.

dire comment les chose s'y passerent,  
c'est un détail trop long ; Lecteur prudent  
m'en remets à ton bon jugement.  
La Dame étoit jeune, fringante, & belle,  
L'Amant bien fait, & tous deux fort épris.  
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris ;  
Moins n'en valoit si gentille femelle.  
Aucun péril, nul mauvais accident,  
Bons dormitifs en or comme en argent  
Aux douâgnas, & bonne sentinelle.  
Un pavillon vers le bout du jardin  
Vint à propos ; Messire Aldobrandin  
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.  
Conclusion qu'il prit en cocuage  
Tous ses degrez : un seul ne lui manqua ;  
Tant sçût jouër son jeu la haquenée :  
Content ne fut d'une seule journée  
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura  
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.  
J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;  
Car ils ont femme, & n'ont Cheval ni Mule,  
Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.





L A

# M A T R O N E D' E P H E S E.

S'IL est un conte usé, commun, & rebatu,  
 C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise.  
 Et pourquoi donc le choisis-tu?  
 Qui t'engage à cette entreprise?  
 N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?

Quelle

Quelle grace aura ta Matrone  
Au prix de celle de Pétrone?  
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?  
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,  
Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois  
Une Dame en sagesse & vertus sans égale,  
Et selon la commune voix,  
Ayant sçû raffiner sur l'amour conjugale.  
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté:  
On l'alloit voir par rareté:  
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!  
Chaque mere à sa brû l'alleguoit pour Patron.  
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie.  
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,  
Antique & celebre maison.  
Son mari l'aimoit d'amour folle.  
Il mourut. De dire comment,  
Ce seroit un détail frivole;  
Il mourut, & son testament  
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,  
Si les biens réparoient la perte d'un mari  
Amoureux autant que cheri.  
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,  
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,  
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.  
Celle-ci par ses cris mettoit tout en allarme;  
Celle-ci faisoit un vacarme,  
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;  
Bien

Bien qu'on sçache qu'en ces malheurs  
De quelque defefpoir qu'une ame soit atteinte,  
La douleur est touûjours moins forte que la plainte,  
Touûjours un peu de fafte entre parmi les pleurs.  
Chacun fit fon devoir de dire à l'affligée

Que tout a fa mefure, & que de tels regrets

Pourroient pécher par leur excés:  
Chacun rendit par-là fa douleur rengrégée.  
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté

Que fon époux avoit perduë,  
Elle entre dans fa tombe, en ferme volonté  
D'accompagner cette ombre aux enfers defcenduë.  
Et voyez ce que peut l'exceffive amitié ;  
(Ce mouvement auffi va jufqu'à la folie)  
Une efclave en ce lieu la fuivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie.

Prête, je m'entens bien ; c'est à dire, en un mot  
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,  
Et jufques à l'effet courageufe & hardie.  
L'efclave avec la Dame avoit été nourrie.  
Toutes deux s'entraimoient, & cette paffion  
Etoit crûë avec l'âge au cœur des deux femelles.  
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles  
D'une telle inclination.

Comme l'efclave avoit plus de fens que la Dame,  
Elle laiffa paffer les premiers mouvemens ;  
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame  
Dans l'ordinaire train des communs fentimens.  
Aux confolations la veuve inaccessible,  
S'appliquoit feule à tout moyen poffible



De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.  
Le fer auroit été le plus court & le mieux,  
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux  
Du trefor qu'enfermoit la bière,  
Froide dépouille, & pourtant chere.  
C'étoit-là le seul aliment  
Qu'elle prit en ce monument.  
La faim donc fut celle des portes  
Qu'entre d'autres de tant de fortes,  
Nôtre veuve choisit pour sortir d'ici bas.  
Un jour se passe & deux fans autre nourriture  
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas!  
Qu'un inutile & long murmure  
Contre les Dieux, le sort, & toute la nature.  
Enfin sa douleur n'obmit rien,  
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence  
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,  
Car il n'avoit pour monument  
Que le dessous d'une potence.  
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.  
Un soldat bien récompensé  
Le gardoit avec vigilance.  
Il étoit dit par Ordonnance  
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami  
L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi  
Rempliroit aussi-tôt sa place:  
C'étoit trop de severité;  
Mais la publique utilité

Défendoit que l'on fît au garde aucune grâce.  
Pendant la nuit il vid aux fentes du tombeau  
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.  
Curieux il y court, entend de loin la Dame  
Remplissant l'air de ses clameurs.

Il entre, est étonné, demande à cette femme,  
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs?  
Pourquoi cette triste musique?

Pourquoi cette maison noire & mélancolique?  
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit

Toutes ces demandes frivoles,  
Le mort pour elle y répondit;  
Cet objet fans autres paroles,  
Disoit assez par quel malheur

La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.

Nous avons fait serment, ajoûta la suivante,  
De nous laisser mourir de faim & de douleur.

Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,  
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.

La Dame cette fois eut de l'attention,  
Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie:

Le temps avoit agi. Si la foi du serment,  
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,  
Voyez-moi manger seulement,

Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperamen  
Ne déplût pas aux deux femelles.

Conclusion, qu'il obtint d'elles

Une permission d'apporter son soupé,  
Ce qu'il fit, & l'esclave eut le cœur fort tenté

De renoncer dès-lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :

Qu'importe à vôtre époux que vous cessiez de vivre ?

Croyez-vous que lui-même il fut homme à vous suivre,

Si par votre trepas vous l'aviez prévenu ?

Non, Madame, il voudroit achever sa carrière.

La nôtre sera longue encor si nous voulons.

Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?

Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.

On ne meurt que trop tôt, qui nous presse ? attendons.

Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?

Que vous servira-t-il d'en être regardée ?

Tantôt en voyant les trefors

Dont le Ciel prit plaisir d'orner vôtre visage,

Je disois, hélas ! c'est dommage,

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.

A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.

Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira

Deux traits de son carquois ; de l'un il entama

Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :

Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;

Et des gens de goût délicat

Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.

Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,

Sorte d'amours ayant ses charmes,

M

Tout

Tout y fit : Une belle alors qu'elle est en larmes.  
En est plus belle de moitié.

Voilà donc nôtre veuve écoutant la louange,  
Poison qui de l'amour est le premier degré ;

La voilà qui trouve à son gré  
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle mange.  
Il fait tant que de plaire, & se rend en effet  
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.

Il fait tant enfin qu'elle change ;  
Et toujours par degrez , comme l'on peut penser :  
De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;

Je ne le trouve pas étrange :  
Elle écoute un amant , elle en fait un mari ;  
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cheri.

Pendant cet hymenée un voleur se hazarde  
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde.  
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;  
Mais en vain , la chose étant faite.

Il revient au tombeau conter son embarras ,  
Ne sçachant où trouver retraite.

L'esclave alors lui dit le voyant éperdu :  
L'on vous a pris vôtre pendu ?

Les Loix ne vous feront , dites-vous , nulle grace  
Mettons nôtre mort en la place ,  
Les passans n'y connoîtront rien.

La Dame y consentit. O volages femelles !

La femme est toujours femme, il en est qui sont belles

Il en est qui ne le sont pas.

S'il en étoit d'assez fidèles ,

Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces.  
Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention  
Est de résister aux amorces,  
La nôtre est bonne aussi; mais l'exécution  
Nous trompe également; témoin cette Matrone,  
Et n'en déplaise au bon Petrone,  
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,  
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.  
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vid faire,  
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé;  
Car de mettre au patibulaire,  
Le corps d'un mari tant aimé,  
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.  
Cela lui fauvoit l'autre; & tout considéré,  
Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.





# BELPHEGOR.

*Nouvelle tirée de Machiavel.*

A MADemoiselle  
DE CHAMMELAY.

DE votre nom j'orne le frontispice  
Des derniers Vers que ma Muse a polis:  
Puisse le tout, ô charmante Philis,

Alle

Aller si loin que nôtre los franchisse  
La nuit des temps: nous la sçaurons dompter,  
Moi par écrire, & vous par reciter.  
Nos noms unis perceront l'ombre noire;  
Vous regnerez long-temps dans la mémoire,  
Après avoir regné jusques ici  
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.  
Qui ne connoît l'inimitable Actrice  
Représentant ou Phedre, ou Berenice,  
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?  
Est-il quelqu'un que vôtre voix n'enchanter?  
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante?  
Une autre enfin allant si droit au cœur?  
N'attendez-pas que je fasse l'éloge  
De ce qu'en vous on trouve de parfait;  
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,  
Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.  
De mes Philis vous seriez la première,  
Vous auriez eu mon ame toute entière,  
Si de mes vœux j'eusse plus présurné,  
Mais en aimant qui ne veut être aimé?  
Par des transports n'esperant pas vous plaire,  
Je me suis dit seulement vôtre ami,  
De ceux qui sont Amans plus d'à demi:  
Et plutôt au fort que j'eusse pû mieux faire!  
Ceci soit dit: venons à nôtre affaire.

Un jour Satan, Monarque des enfers,  
Faisoit passer ses sujets en revûe.  
Là confondus tous les états divers,

Princes & Rois, & la tourbe menuë,  
Jettoient maint pleur, pouffoient maint & maint cri,  
Tant que Satan en étoit étourdi.

Il demandoit en passant à chaque aine :

Qui t'a jettée en l'éternelle flame ?

L'une disoit, hélas ! c'est mon mari,

L'autre aussi-tôt répondoit, c'est ma femme.

Tant & tant fut ce discours répété,

Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire :

Si ces gens-ci disent la verité

Il est aisé d'augmenter notre gloire.

Nous n'avons donc qu'à le verifier.

Pour cet effet il nous faut envoyer

Quelque demon plein d'art & de prudence,

Qui non content d'observer avec soin

Tous les hymens dont il sera témoin,

Y joigne aussi sa propre experience.

Le Prince ayant proposé sa sentence,

Le noir Senat suivit tout d'une voix.

De Belphegor aussi-tôt on fit choix.

Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,

Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,

Capable enfin de pénétrer dans tout,

Et de pouffer l'examen jusqu'au bout.

Pour subvenir aux frais de l'entreprise,

On lui donna mainte & mainte remise,

Toutes à vûë, & qu'en lieux differens

Il pût toucher par des correspondans.

Quant au surplus, les fortunes humaines,

Les biens, les maux, les plaisirs & les peines,



Bref ce qui fuit nôtre condition,  
Fut une annexe à fa legation.  
Il fe pouvoit tirer d'affliction,  
Par fes bons tours, & par fon industrie,  
Mais non mourir, ni revoir fa patrie,  
Qu'il n'eût ici confumé certain temps :  
Sa miffion devoit durer dix ans.  
Le voilà donc qui traverse & qui paffe  
Ce que le Ciel voulut mettre d'efpace  
Entre ce monde & l'éternelle nuit,  
Il n'en mit guere, un moment y conduit.  
Nôtre Demon s'établit à Florence,  
Ville pour lors de luxe & de dépenfe.  
Même il la crût propre pour le trafic.  
Là fous le nom du Seigneur Roderic,  
Il fe logea, meubla, comme un riche homme ;  
Grosse maifon, grand train, nombre de gens ;  
Anticipant tous les jours fur la fomme  
Qu'il ne devoit confumer qu'en dix ans.  
On s'étonnoit d'une telle bombance.  
Il tenoit table, avoit de tous côtez  
Gens à fes frais, foit pour fes voluptez,  
Soit pour le fafte & la magnificence.  
L'un des plaifirs où plus il dépenfa  
Fut la louange : Apollon l'encenfa ;  
Car il eft maître en l'art de flaterie.  
Diable n'eût onc tant d'honneurs en fa vie.  
Son cœur devint le but de tous les traits  
Qu'amour lançoit : il n'étoit point de belle  
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits

Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :  
Car de trouver une feule rebelle,  
Ce n'est la mode à gens de qui la main  
Par les presens s'aplanit tout chemin.  
C'est un ressort en tous desseins utile.  
Je l'ai jà dit, & le redis encor ;  
Je ne connois d'autre premier mobile  
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.  
Nôtre Envoyé cependant tenoit compte  
De chaque hymen, en journaux differens ;  
L'un des époux satisfaits & contens,  
Si peu rempli que le Diable en eut honte.  
L'autre journal incontinent fut plein.  
A Belphegor il ne restoit enfin  
Que d'éprouver la chose par lui-même.  
Certaine fille à Florence étoit lors ;  
Belle, & bien faite, & peu d'autres trefors ;  
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;  
Et d'autant plus que de quelque vertu  
Un tel orgueil paroissoit revêtu.  
Pour Roderic on en fit la demande.  
Le Pere dit que Madame Honesta,  
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là  
Force partis ; mais que parmi la bande  
Il pourroit bien Roderic preferer,  
Et demandoit temps pour délibérer.  
On en convient. Le poursuivant s'applique  
A gagner celle où ses vœux s'adrescoient.  
Fêtes & bals, serenades, Musique,  
Cadeaux, festins, bien fort appetissoient,

Alteroient fort le fonds de l'ambassade.  
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,  
S'épuise en dons : L'autre se persuade  
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.  
Conclusion qu'après force prieres,  
Et des façons de toutes les manieres,  
Il eut un oui de Madame Honesta.  
Auparavant le Notaire y passa :  
Dont Belphegor se mocquant en son ame,  
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme  
Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.  
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes  
La simple foi, le meilleur est ôté.  
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,  
Dans les procès en prenant le revers.  
Les si, les car, les Contrats font la porte  
Par où la noise entra dans l'Univers :  
N'esperons pas que jamais elle en sorte.  
Solemnitez & loix n'empêchent pas  
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats.  
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.  
Le cœur fait tout, le reste est inutile.  
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.  
Chez les amis tout s'excuse, tout passe ;  
Chez les Amans tout plaît, tout est parfait ;  
Chez les Epoux tout ennuye, & tout laisse.  
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.  
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises  
D'heureux ménage ? après meur examen,  
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,

Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.  
Dès que chez lui le Diable eût amené  
Son épousée, il jugea par lui-même  
Ce qu'est l'hymen avec un tel demon :  
Toujours débats, toujours quelque sermon  
Plein de sottise en un degré suprême.  
Le bruit fut tel que Madame Honesta  
Plus d'une fois les voisins éveilla :  
Plus d'une fois on courut à la noise.  
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,  
Ce disoit-elle, un petit trafiquant  
Traiter ainsi les filles de mon rang !  
Méritoit-il femme si vertueuse ?  
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :  
J'en ai regret, & si je faisois bien ...  
Il n'est pas seur qu'Honesta ne fit rien :  
Ces prudes-là nous en font bien accroire.  
Nos deux Epoux, à ce que dit l'Histoire,  
Sans disputer n'étoient pas un moment.  
Souvent leur guerre avoit pour fondement  
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement  
D'Eté, d'Hyver, d'entre-temps, bref un monde  
D'inventions propres à tout gâter.  
Le pauvre Diable eut lieu de regretter  
De l'autre enfer la demeure profonde.  
Pour comble enfin Roderic épousa  
La Parenté de Madame Honesta,  
Ayant sans cesse & le pere, & la mere,

Et la grand' sœur, avec le petit frere;  
De ses deniers mariant la grand' sœur,  
Et du petit payant le precepteur.  
Je n'ai pas dit la principale cause  
De sa ruine infailible accident;  
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.  
Un Intendant? qu'est-ce que cette chose?  
Je définis cet être, un animal  
Qui, comme on dit, sçait pêcher en eau trouble,  
Et plus le bien de son maître va mal,  
Plus le sien croît, plus son profit redouble;  
Tant qu'aisément lui-même acheteroit  
Ce qui de net au Seigneur resteroit.  
Donc par raison bien & dûment déduite  
On pourroit voir chaque chose réduite  
En son état, s'il arrivoit qu'un jour  
L'autre devint l'Intendant à son tour,  
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,  
Ils reprendroient tous deux leur premier être.  
Le seul recours du pauvre Roderic,  
Son seul espoir, étoit certain trafic  
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,  
Espoir douteux, incertaine ressource.  
Il étoit dit que tout seroit fatal  
A nôtre époux, ainsi tout alla mal.  
Ses agents tels que la plûpart des nôtres,  
En abusoient: il perdit un vaisseau,  
Et vid aller le commerce à vau-l'eau,  
Trompé des uns, mal servi par les autres.  
Il emprunta. Quand ce vint à payer,

Et

Et qu'à sa porte il vit le créancier,  
Force lui fut d'esquiver par la fuite,  
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite  
Il se sauva chez un certain Fermier,  
En certain coin remparé de fumier.  
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,  
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit ;  
Qu'un double mal chez lui le tourmentoît,  
Ses créanciers, & sa femme encor pire :  
Qu'il n'y sçavoit remède que d'entrer  
Au corps des gens, & de s'y remparer,  
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?  
Dame Honesta viendrait-elle y prôner  
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?  
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre.  
Que de ces corps trois fois il fortiroit,  
Si-tôt que lui Matheo l'en prieroit ;  
Trois fois sans plus, & ce pour récompense  
De l'avoir mis à couvert des Sergens.  
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence  
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.  
Ce que le sien, ouvrage fantastique,  
Devint alors, l'Histoire n'en dit rien.  
Son coup d'essai fut une fille unique  
Où le Galand se trouvoit assez bien ;  
Mais Matheo moyennant grosse somme  
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.  
C'étoit à Naples, il se transporte à Rome ;  
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,  
Le chasse encore : autre somme nouvelle.

Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,  
Remarquez bien, nôtre Diable fortit.

Le Roi de Naples avoit lors une fillê,  
Honneur du sexe, espoir de sa famille :  
Maint jeune Prince étoit son poursuivant.

Là d'Honestà Belphegor se sauvant,  
On ne le pût tirer de cet asile.

Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville  
Que d'un Manant qui chassoit les esprits.  
Cent mille écus d'abord lui sont promis.

Bien affligé de manquer cette somme ;  
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer  
Que Belphegor se laissât conjurer)

Il la refuse : il se dit un pauvre homme,  
Pauvre pecheur, qui sans sçavoir comment,  
Sans dons du Ciel, par hazard seulement,  
De quelques corps a chassé quelque Diable,  
Apparemment chetif, & miserable,  
Et ne connoît celui-ci nullement.

Il a beau dire ; on le force, on l'ameine,  
On le menace, on lui dit que sous peine  
D'être pendu, d'être mis haut & court  
En un gibet, il faut que sa puissance  
Se manifeste avant la fin du jour.

Dès l'heure même on vous met en preséce  
Nôtre Demon & son Conjurateur.

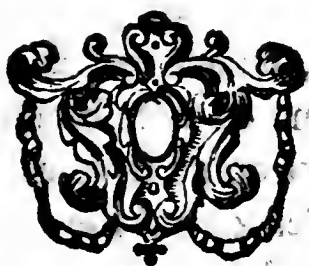
D'un tel combat le Prince est spectateur.  
Chacun y court ; n'est fils de bonne mere  
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.

D'un côté sont le gibet & la hart,

Cent mille écus bien comptez d'autre part.  
Matheo tremble, & lorgne la finance.  
L'esprit malin voyant sa contenance  
Rioit sous cape, alleguoit les trois fois;  
Dont Matheo suoit dans son harnois,  
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.  
Le tout en vain : Plus il est en alarmes,  
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit  
Que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.  
On vous le hape, & meine à la potence.  
Comme il alloit haranguer l'assistance,  
Necessité lui suggera ce tour :  
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,  
Ce qui fut fait, dequoi l'esprit immonde  
Un peu surpris au Manant demanda :  
Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entens-je là ?  
L'autre répond : C'est Madame Honesta  
Qui vous reclame, & va par tout le monde,  
Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.  
Incontinent le Diable décampa,  
S'enfuit au fonds des enfers, & conta  
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.  
Sire, dit-il, le nœud du mariage  
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.  
Vôtre Grandeur void tomber ici bas,  
Non par flocons, mais menu comme pluie,  
Ceux que l'hymen fait de sa confrairie,  
J'ai par moi-même examiné le cas.  
Non que de soi la chose ne soit bonne;  
Elle eut jadis un plus heureux destin;



Mais comme tout se corrompt à la fin,  
 Plus beau fleuron n'est en vôtre Couronne.  
 Satan le crût : il fut récompensé ;  
 Encor qu'il eût son retour avancé ;  
 Car qu'eût-il fait ? ce n'étoit pas merveilles  
 Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,  
 Toujours le même, & toujours sur un ton,  
 Il fût contraint d'enfiler la venelle ;  
 Dans les enfers encore en change-t-on ;  
 L'autre peine est à mon sens plus cruelle.  
 Je voudrois voir quelque Saint y durer.  
 Elle eût à Job fait tourner la cervelle.  
 De tout ceci que prétens-je inferer ?  
 Premièrement je ne sçai pire chose  
 Que de changer son logis en prison :  
 En second lieu, si par quelque raison  
 Vôtre ascendant à l'hymen vous expose,  
 N'épousez point d'Honestas s'il se peut ;  
 N'a pas pourtant une Honesta qui veut.





# LA CLOCHETTE.

*Conte.*

**O** Combien l'homme est inconstant, divers,  
 Foible, léger, tenant mal sa parole!  
 J'avois juré, même en assez beaux Vers,  
 De renoncer à tout conte frivole.  
 Et quand juré? c'est ce qui me confond.  
 Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.  
 Puis fiez-vous à rimeur qui répond  
 D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse

Pour

Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs ;  
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire ,  
Quelque jargon plein d'assez de douceurs ,  
Mais d'être sûrs , ce n'est là leur affaire .  
Si me faut-il trouver , n'en fût-il point ,  
Tempérament pour accorder ce point ;  
Et supposé que quant à la matière  
J'eusse failli , du moins pourrois-je pas  
Le réparer par la forme en tout cas ?  
Voyons ceci . Vous sçauvez que naguere  
Dans la Touraine un jeune Bachelier ,  
(Interprétez ce mot à votre guise :  
L'usage en fut autrefois familier  
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;  
Ores ce sont suppôts de Sainte Eglise )  
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau  
Qui dans les prez , sur le bord d'un ruisseau ,  
Vous cajeoloit la jeune Bachelette ,  
Aux blanches dents , aux pieds nûs , au corps gent ,  
Pendant qu'lo portant une clochette  
Aux environs alloit l'herbe mangeant .  
Nôtre galant vous lorgne une fillette .  
De celles-là que je viens d'exprimer .  
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette ,  
Et d'âge encore incapable d'aimer .  
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;  
Même les loix ont avancé ce temps :  
Les loix songeoient aux personnes de ville ,  
Bien que l'amour semble né pour les champs .  
Le Bachelier déploya sa science .

Ce fut en vain; le peu d'expérience,  
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,  
Ou tous les trois firent que la Bergere,  
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,  
Repondit mal à tant de passion.  
Que fit l'Amant? croyant tout artifice  
Libre en amours, sur le coi de la nuit  
Le compagnon détourne une genisse  
De ce bétail par la fille conduit.  
Le demeurant non compté par la belle  
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)  
Prit aussi-tôt le chemin du logis.  
Sa mere étant moins oublieuse qu'elle,  
Vid qu'il manquoit une piece au troupeau.  
Dieu sçait la vie; elle tance Isabeau;  
Vous la renvoye; & la jeune pucelle  
S'en va pleurant, & demande aux Echos,  
Si pas un d'eux ne sçait nulle nouvelle  
De celle-là, dont le drôle à propos  
Avoit d'abord étoupé la clochette;  
Puis il la prit, puis la faisant sonner  
Il se fit suivre, & tant que la fillette  
Au fonds d'un bois se laissa détourner.  
Jugez, Lecteur, quelle fut sa surprise  
Quand elle ouït la voix de son Amant.  
Belle, dit-il, toute chose est permise  
Pour se tirer de l'amoureux tourment.  
A ce discours la fille tout en transe  
Remplit de cris ces lieux peu fréquentez.  
Nul n'accourut. O Belles, évitez  
Le fonds des bois, & leur vaste silence.



# LE GLOUTON.

*Conte tiré d'Athénée.*

A Son souper un glouton  
 Commande que l'on apprête  
 Pour lui seul un Eturgeon,  
 Sans en laisser que la tête.  
 Il soupe; il creve; on y court,  
 On lui donne maints clysteres.  
 On lui dit, pour faire court,  
 Qu'il mette ordre à ses affaires.

Mes amis, dit le goulou,  
M'y voilà tout résolu;  
Et puis qu'il faut que je meure,  
Sans faire tant de façon,  
Qu'on m'apporte tout à l'heure  
Le reste de mon poisson.





# LES DEUX AMIS.

**A**XIOCUS avec Alcibiades  
 Jeunes, bien-faits, galants, & vigoureux,  
 Par bon accord, comme grands camarades,  
 En même nid furent pondre tous deux.  
 Qu'arrive-t-il ? l'un de ces amoureux  
 Tant bien exploite autour de la Donzelle,  
 Qu'il en nâquit une fille si belle,  
 Qu'ils s'en vantoient tous deux également.  
 Le temps venu que cet objet charmant  
 Pût pratiquer les leçons de sa mere ;

N 3

Chacun



Chacun des deux en voulut être Amant;  
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.  
Frere, dit l'un, ah! vous ne sçauriez faire,  
Que cet enfant ne soit vous tout craché.  
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, Compere:  
Je prends sur moi le hazard du peché.







L E

## JUGE DE MESLE.

**D**EUX Avocats qui ne s'accordoient point,  
Rendoient perplex un Juge de Province.

Si ne pût onc découvrir le vrai point ;  
Tant lui sembloit que fût obscur & mince.

Deux pailles prend d'inégale grandeur ;

Du doigt les ferre ; il avoit bonne pince.

La longue échet sans faute au défendeur,

Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.

N 4

La

La Cour s'en plaint, & le Juge repart :  
Ne ne blâmez, Messieurs, pour cet égard :  
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :  
Maint d'entre vous souvent juge au hazard,  
Sans que pour ce, tire à la courte-paille.





## ALIX MALADE.

**A**LIX malade, & se sentant presser ;  
 Quelqu'un lui dit, il faut se confesser :  
 Voulez-vous pas mettre en repos vôte ame ?  
 Dui je le veux, lui répondit la Dame :  
 Qu'à Pere André l'on aille de ce pas ;  
 Car il entend d'ordinaire mon cas.  
 Un Messager y court en diligence ;  
 Bonne au Couvent de toute sa puissance.  
 Qui venez-vous demander ? lui dit-on.  
 C'est Pere André, celui qui d'ordinaire

N 5

Entend

Entend Alix dans sa confession.

Vous demandez , reprit alors un Frere,

Le Pere André le Confesseur d'Alix ?

Il est bien loin : Helas le pauvre Pere

Depuis dix ans confesse en Paradis.





## LE BAISER RENDU.

GUILLOT passoit avec sa mariée.

Un Gentilhomme à son gré la trouvant

Qui t'a, dit-il, donné telle Epousée?

Que je la baise à la charge d'autant.

Bien volontiers, dit Guillot à l'instant.

Elle est, Monsieur, fort à vôtre service.

Le Monsieur donc fait alors son office

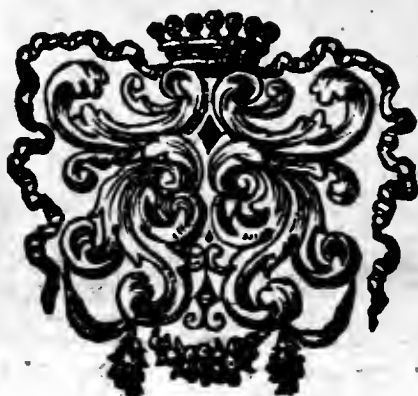
En appuyant; Perronnelle en rougit.

Huit jours après ce Gentilhomme prit

La femme à son tour: à Guillot il permit

Même

Même faveur. Guillot tout plein de zèle,  
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidèle,  
J'ai grand regret, & je suis bien fâché  
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,  
Il n'ait encore avec elle couché.





# SOEUR JEANNE.

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon ,  
 Jeûnoit, vivoit en sainte fille ;  
 Toujours étoit en oraison ;  
 Et toujours ses Sœurs à la grille.  
 Un jour donc l'Abbesse leur dit ;  
 Vivez comme Sœur Jeanne vit ;  
 Fuyez le monde & sa sequelle.  
 Toutes reprirent à l'instant :  
 Nous serons aussi sages qu'elle,  
 Quand nous en aurons fait autant

IMI.





# IMITATION D'ANACREON.

**O** Toi qui peins d'une façon galante,  
 Maître passé dans Cythere & Paphos,  
 Fais un effort ; peins nous Iris absente.  
 Tu n'as point vû cette beauté charmante,  
 Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.  
 Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.  
 Premièrement mets des lys & des roses ;  
 Après cela des Amours & des Ris.

Mai



Mais à quoy bon le détail de ces choses?  
D'une Venus tu peux faire une Iris.  
Nul ne sçauroit découvrir le mystere:  
Traits si pareils jamais ne se sont vûs:  
Et tu pourras à Paphos & Cythere  
De cette Iris refaire un Venus.



AUTRE



## AUTRE IMITATION D'ANACREON.

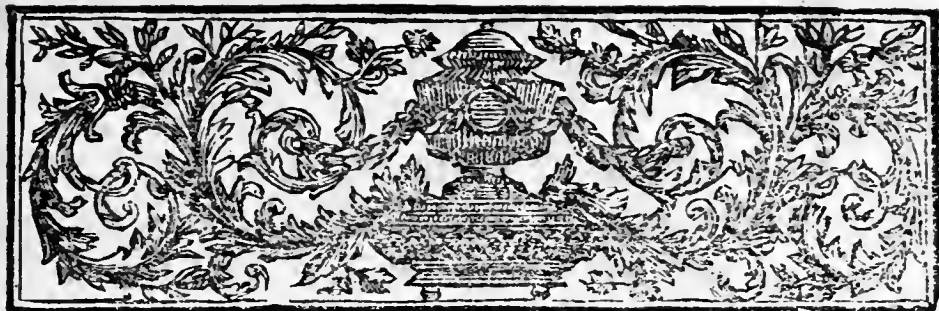
J'Etois couché mollement ;  
Et contre mon ordinaire  
Je dormois tranquillement ;  
Quand un enfant s'en vint faire  
A ma porte quelque bruit.  
Il pleuvoit fort cette nuit :

Le vent, le froid, & l'orage  
Contre l'enfant faisoient rage.  
Ouvrez, dit-il, je suis nû.  
Moi charitable & bon homme  
J'ouvre au pauvre morfondu,  
Et m'enquiers comme il se nomme.  
Je te le dirai tantôt ;  
Repartit-il ; car il faut  
Qu'auparavant je m'effuye.  
J'allume aussi-tôt du feu.  
Il regarde si la pluye  
N'a point gâté quelque peu  
Un arc dont je me méfie.  
Je m'approche toutefois,  
Et de l'enfant prends les doigts ;  
Les réchauffe, & dans moi-même  
Je dis : Pourquoi craindre tant ?  
Que peut-il ? c'est un enfant :  
Ma couârdise est extrême  
D'avoir eu le moindre effroi :  
Que seroit-ce si chez moi  
J'avois reçû Poliphême ?  
L'enfant, d'un air enjoué,  
Ayant un peu secoué  
Les pièces de son armure,  
Et sa blonde chevelure,  
Prend un trait, un trait vainqueur,  
Qu'il me lance au fond du cœur.  
Voilà, dit-il, pour ta peine.  
Souvien-toi bien de Climene,

## 210 AUTRE IMIT. D'ANACREON.

Et de l'Amour ; c'est mon nom.  
Ah ! je vous connois, lui dis-je,  
Ingrat & cruel garçon,  
Faut-il que qui vous oblige  
Soit traité de la façon ?  
Amour fit une gambade ;  
Et le petit scelerat  
Me dit, pauvre camarade ,  
Mon arc est en bon état ;  
Mais ton cœur est bien malade.





DISSERTATION  
SUR LA  
JOCONDE.

*A Monsieur B. \* \* \**

Par Mr. BOILEAU DESPREAUX.

MONSIEUR,

Votre gageure est sans doute fort plaisante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre Ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne: mais cela ne m'a point du tout surpris; ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de sinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun; il n'est pas que vous n'ayez ouï parler du goût bizarre de cet Empereur qui préféra les écrits d'un je ne sçai  
O 2 quel

quel Poëte , aux Ouvrages d'Homere , & qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble pendant près de vingt siècles eussent eu le sens commun. Le sentiment de vôtre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement quand je songe à la chaleur avec laquelle il va le Livre à la main défendre la Joconde de Mr. Bouillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puis qu'Arioste y a) qui veut faire confesser à tous les Chevaliers errans que cette Vieille qu'elle a en croupe est un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher ; & quelque mauvais passe-temps qu'il y ait pour luy à perdre cent pistoles , je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux Ouvrages dont vous êtes en dispute ; puis qu'il n'y a point de comparaison entre un Conte plaisant , & une narration froide ; entre une invention fleurie & enjouée , & une traduction sèche & triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux Ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste ; mais en même temps il s'est rendu maître de sa matière : ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original ; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere ; Terence , Menandre ; & le Tasse , Virgile. Au contraire on  
peut

peut dire de Monsieur B... que c'est un Valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son Maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre: c'est un Traducteur maigre & décharné, les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit deviennent seches entre ses mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voila, à mon avis, ce qu'on doit penser de ces deux Pièces: Mais je passe plus avant, & je soutiens que non seulement la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire sans doute, & je voi bien que par là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'est-pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premierement donc je ne vois pas par quelle licence Poëtique Arioste a pû dans un Poëme Heroïque & sérieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'Histoire de Joconde. *Je sçay bien*, dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux Poëtes & aux Peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carrière à leur imagination; & qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans les bornes de la raison étroite & rigoureuse; bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde*

*pour eux , & je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses , de renfermer dans un même corps mille especes differentes , aussi confuses que les rêveries d'un malade , de mêler ensemble des choses incompatibles , d'accoupler les Oiseaux avec les Serpens , les Tygres avec les Agneaux.*

Comme vous voyez , Monsieur , ce Poëte avoit fait le procès à Arioste plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet ce corps composé de mille especes differentes , n'est-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux ? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus heroïque que certains endroits de ce Poëme ? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres ? Et sans chercher si loin , peut-on rien voir de moins sérieux que l'Histoire de Joconde & d'Astolfe ? Les aventures de Buscon & de Lazarille , ont-elles quelque chose de plus extravagant ? Sans mentir une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'Antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile , bon Dieu ! si à la descente d'Enée dans l'Italie , il lui avoit fait conter par un Hôtelier l'histoire de Peau d'Ane , ou les contes de ma Mere l'Oye ? Je dis les contes de ma Mere l'Oye , car l'Histoire de Joconde n'est guere d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odissée (qui est pourtant un Ouvrage tout comique , comme l'a remarqué Aristote) si , dis-je , il a été repris par de fort habiles Critiques , pour avoir mêlé dans cet Ou-  
vrage



vrage l'histoire des Compagnons d'Ulysse changez en Pourceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet; que diroient ces Critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un Poème Heroïque? N'auroient-ils pas raison de s'écrier, que si cela est reçu, le bon sens ne doit plus avoir de juridiction sur les Ouvrages d'esprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles? Ainsi, Monsieur, quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste, il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette Histoire en elle-même. Sans mentir j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un conte si bouffon. Vous diriez que non seulement, c'est une Histoire très-véritable, mais que c'est une chose très-noble & très-heroïque qu'il va raconter: Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débiteroit pas plus gravement.

*Astolfo Rè de' Longobardi, quello  
A cui lasciò il fratel monaco il Regno,  
Fù ne la giovanezza sua sì bello,  
Che mai poch' altri giunsero à quel segno.  
N'havria à fatica un tal fatto à pennello  
Appelle, Zeusì, ò se v'è alcun più degno.*

Le bon Messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plutôt ne se soucioit pas du precepte de son Horace.

*Versibus exponi tragicis res comica non vult.*

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une Histoire comique & absurde en termes graves & sérieux: à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès, pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle manière, que vous fassiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à se decevoir, & ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un Auteur qui se joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable, qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison, & qui ne laissent pas néanmoins de passer, à cause qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien Poëte Comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue: *Il possédoit*, dit ce Poëte, *une terre à la campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacedemonien*: y a-t-il rien, ajoute un Ancien Rheteur, de plus absurde que cette pensée? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines Lettres de Voiture,

Voiture , comme celles du Brochet & de la Berne , dont l'invention est absurde d'elle même , mais dont il a caché les absurditez par l'enjoûment de sa narration , & par la manière plaisante dont il dit toutes choses ? C'est ce que M. D. L. F. a observé dans sa Nouvelle , il a crû que dans un conte , comme celui de Joconde , il ne falloit pas badiner sérieusement , il rapporte à la verité des aventures extravagantes , mais il les donne pour telles , par tout il rit & il joue , & si le lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte , il ne va pas comme Arioste les appuyer par des raisons forcées , & plus absurdes encore que la chose même , mais il s'en sauve en riant , & en se jouant du Lecteur , qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

*Ridiculum acri*

*Fortius & melius magnas plerumque secat res.*

Ainsi lors que Joconde , par exemple , trouve sa Femme couchée entre les bras d'un Valet , il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle , ou du moins contre ce Valet ; comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permet pas de faire ce déplaisir à sa Femme.

*Mà, da l'amor che porta al suo dispetto,  
A l'ingrata mogliè, li fù interdetto.*

Voilà, sans mentir, ut Amant bien parfait ; & Celadon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raison , non seulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa Femme, son Valet & soi-même : puisqu'il n'y a point de passion plus tragique & plus violente que la jalousie qui naît d'une extrême amour. Et certainement si les hommes les plus sages & les plus moderez , ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette passion , & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers ; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne ? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris ? M. D. L. F. a bien vû l'absurdité qui s'ensuivoit de là ; il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour Romanesque & extravagant , cela ne serviroit de rien , & une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement comme un homme persuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de sa Femme. Ainsi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme , il peut fort bien par un sentiment d'honneur , comme le suppose Monsieur

sieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puis qu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde  
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :

Mais cependant il n'en fit rien,

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moindre bruit que l'on peut faire

En telle affaire,

Est le plus sûr de la moitié :

Soit par prudence, ou par pitié,

Le Romain ne tua personne, &c.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'étoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raisons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste, a quelque chose de tragique, & qui ne vaut rien dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrettement les plaisirs de sa femme, comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine, n'a rien que de plaisant & d'agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos Comédiens. Arioste n'a pas mieux réüssi

réussi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vraisemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le saint Sacrement, ou sur l'Agnus Dei, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable? Et le saint Sacrement n'est-il pas là bien placé? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurditez qui s'ensuivent de là? Où est-ce que Joconde trouve si vite une Hostie sacrée pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple Gentilhomme, par un serment si execrable? Avouons que M. D. L. F. s'est bien plus sagement tiré de ce pas par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Césars qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute heroïque, & peut-on en sortir plus agréablement qu'il fait par ces Vers?

Mais enfin il le prit en homme de courage,  
En galant homme, & pour le faire court,  
En veritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Demosthene : *Non displicuisse illi jocos , sed non contigisse* , Qu'il ne fuyoit pas les bons mots , mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son stile il tombe dans des bassesses à peine dignes du Burlesque. En effet qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue Genealogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçût de sa femme en partant ? Cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette Métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux , de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il , qu'il étoit allé à Rome , & il étoit allé à Corneto.

*Credeano che da lor si fosse tolto*

*Per gire à Roma , e gito era à Corneto.*

Si M. D. L. F. avoit mis une semblable sottise dans toute sa pièce, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son Ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ?  
mais

mais certes il ne falloit pas apprehender cela de lui. Un homme formé comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Terence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, & ce que j'estime sur tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Terence, à laquelle ils se sont étudiez particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. D. L. F. en beaucoup d'endroits. En effet c'est ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribué à Virgile, & qu'Apolon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples.

Marié depuis peu, content, je n'en sçai rien :

Sa femme avoit de la jeunesse,

De la beauté, de la délicatesse;

Il ne tenoit qu'à lui, qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid, mais par ce doute où il s'embarasse lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjouë sa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ses Eglogues, à propos de Medée,



Médée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans :

*Crudelis mater magis, an puer improbus ille?  
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.*

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la desolation que fait paroître la femme de Joconde quand son mari est prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame,  
Une heure après eût rendu l'ame;  
Moi qui sçai ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre vôtre ami; ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sçai quoi qui nous charme, & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté; mais après tout c'est un je ne sçai quoi, & si vôtre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair: & c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites; ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes, & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimères qu'il

qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultez , dites-vous , qui vous ont été proposées par un fort galant homme , & qui sont capables de vous embarrasser. La première regarde l'endroit où ce Valet d'Hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune Maîtresse d'Astolfe & de Joconde , au milieu de ces deux Galants ; cette aventure , dit-on , paroît mieux fondée dans l'original , parce qu'elle se passe dans une Hôtellerie où Astolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement , & d'où ils doivent partir le lendemain , qui est une raison suffisante pour obliger ce Valet à ne point perdre de temps , & à tenter ce moyen , quelque dangereux qu'il puisse être , pour jouir de sa Maîtresse ; parce que s'il laisse échapper cette occasion , il ne la pourra plus recouvrer , au lieu que dans la Nouvelle de M. D. L. F. tout ce mystère arrive chez un Hôte où Astolfe & Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce Valet logeant avec celle qu'il aime , & étant avec elle tous les jours , vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus sûres pour coucher avec elle , que celle dont il se sert. A cela je répons , que si ce Valet a recours à celle-ci , c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure , & qu'un gros brutal , tel qu'il nous est représenté par M. D. L. F. & tel qu'il devoit être en effet , pour faire une entreprise comme celle-là , est fort capable de hazarder tout pour se satisfaire , & n'a pas toute la prudence que pourroit  
avoir

avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire, si M. D. L. F. nous l'avoit représenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tircis; mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je soutiens en second lieu que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce Valet & cette Fille de pouvoir executer leur volonté, cette même raison, dis-je, a pu subsister plusieurs jours, & qu'ainsi étant continuellement observez l'un & l'autre par les gens d'Astolfe & de Joconde, & par les autres Valets de l'Hôtellerie, il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela se suppose aisément de soi-même, & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de là nécessairement. De même lors que dans la Nouvelle de M. D. L. F. la Fille dit au Valet, qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdrait infailliblement l'anneau qu'Astolfe & Joconde lui avoient promis: il s'ensuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder

demande fans être découverte , autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque. Qu'étoit-il donc besoin que M. D. L. F. allât perdre en paroles inutiles , le temps qui est si cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioste : mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une absurdité manifeste, c'est à sçavoir ce marché qu'Astolfe & Joconde font avec leur Hôte par lequel ce Pere vend sa Fille à beaux deniers contans. En effet ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que dans la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine, Astolfe & Joconde sont trompez bien plus plaisamment, parce qu'ils regardent tous deux cette Fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente, à qui ils ont donné, comme il dit,

#### La premiere leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioste c'est une infame qui va courir le pais avec eux, & qu'ils ne sçauroient regarder que comme une garce publique.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vrai-semblable, vous a-t-on dit, que quand Astolfe & Joconde prennent résolution de courir ensemble le pais, le Roi dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition, & il semble qu'Arioste ait mieux réüssi de la faire

faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple Gentilhomme fasse à un Roi une proposition si étrange que celle d'abandonner son Royaume, & d'aller exposer sa personne en des Païs éloignez, puisque même la seule pensée en est coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi, qui se voit sensiblement outragé en son honneur, & qui ne sçauroit plus voir sa Femme qu'avec chagrin, d'abandonner sa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut causer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes allez bien résolus ; ce n'est pas pourtant que de là je veuille inferer que Monsieur de la Fontaine ait sauvé toutes les absurditez qui sont dans l'Histoire de Joconde, il y auroit eu de l'absurdité à lui-même d'y penser ; ce seroit vouloir extravaguer sagement, puisqu'en effet toute cette Histoire n'est autre chose qu'une extravagance assez ingénieuse ; continuée depuis un bout jusqu'à l'autre : ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écarté de l'Arioste, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins il faut avouer que c'est à Arioste qu'il doit sa principale invention ; ce n'est pas que les choses qu'il a ajoutées de lui-même ne pussent entrer en parallele avec tout

ce qu'il y a de plus ingenieux dans l'Histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc que nos deux Avanturiers emportèrent pour mettre les noms de celles qui ne seroient pas rebelles à leurs vœux , car cette badinerie me semble bien aussi agréable que tout le reste du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante contestation qui s'émûr entre Astolfe & Joconde pour ce pucelage de leur commune Maîtresse , qui n'étoit pourtant que les restes d'un Valet. Mais, Monsieur, je ne veux point chicanner mal à propos , donnons si vous voulez à Arioste toute la gloire de l'invention ; ne lui déniions pas le prix qui lui est justement dû pour l'élégance , la netteté , & la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots ; ne rabaissons point malicieusement en faveur de nôtre Nation le plus ingenieux Auteur des derniers siècles , mais que les graces & les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte qu'il nous empêche de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits ; & quelque harmonie de Vers dont il nous frappe l'oreille, confessons que Monsieur de la Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très-plaisante, il a mieux compris l'idée & le caractère de la narration

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la Piece de Monsieur Bouillon, j'aimerois autant être condamné

né à faire l'analyse exacte d'une Chançon du Pont-neuf par les règles de la Poétique d'Aristote. Jamais stile ne fut plus vicieux que le sien, & jamais stile ne fut plus éloigné de celui de Monsieur de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'Ouvrage de Monsieur de la Fontaine pour un Ouvrage sans défauts ; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer, & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un Ouvrage excellent.

*Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis  
Offendar maculis.*

Il n'en est pas ainsi de Monsieur Bouillon, c'est un Auteur sec & aride, toutes ses expressions sont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit, & bien qu'il bronche à chaque ligne, son Ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit & le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens, mais s'il vous semble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, & en examiner seulement une page.

Astolfe Roi de Lombardie,  
A qui son frere plein de vie



Laissa l'Empire glorieux  
 Pour se faire Religieux :  
 Nâquit d'une forme si belle,  
 Que Zeuxis , & le grand Apelle,  
 De leur docte & fameux pinceau  
 N'ont jamais rien fait de si beau.

Que dites-vous de cette longue Periode ? n'est-ce pas bien entendre la maniere de conter , qui doit être simple & coupée , que de commencer une narration en Vers , par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une Oraïson ?

A qui son frere *plein de vie*.

*Plein de vie* est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. Mr. Bouillon l'a ajouté de sa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laissa l'Empire *glorieux*.

Ne semble-t-il pas que selon Mr. Bouillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains , & qu'il a dit l'Empire *glorieux* comme un autre diroit l'Empire Ottoman ? ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, & une cheville grossiere & ridicule.

Pour



*Pour se faire Religieux.*

Cette matière de parler est basse , & nullement Poétique.

*Nâquit* d'une forme si belle.

Pourquoi *nâquit* ? n'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux , & qui deviennent fort laids dans la suite du temps ? & au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde , & que l'âge ensuite embellit ?

Que *Xeuxis* & *le grand Apelle*.

On peut bien dire qu'*Apelle* étoit un grand Peintre ; mais qui a jamais dit *le grand Apelle* ? Cet épithète de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des Conquerans & à nos Saints. On peut bien appeller *Cicéron* un grand Orateur ; mais il seroit ridicule de dire *le grand Cicéron* ; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithète , tandis qu'*Apelle* est *le grand Apelle* ? Sans mentir il est bien malheureux que la mesure du Vers ne l'ait pas permis , car il auroit été du moins le brave *Zeuxis*.

De leur docte & fameux pinceau ,  
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste, que quand Zeuxis & Apelles auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réussi ! & que cette façon de parler est grossière ! *n'ont jamais rien fait de si beau, de leur pinceau.*

Mais si sa grace *sans pareille.*

*Sans pareille* est là une cheville ; & le Poète n'a pas pû dire cela d'Astolfe, puis qu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'est à sçavoir Joconde.

Etoit *du monde la merveille.*

Cette transposition ne se peut souffrir.

Ni les avantages que *donne*  
*Le Royal éclat de son sang.*

Ne diriez-vous pas que le sang des Astolfes de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il faloit dire, ni les avantages que lui donnoit le Royal éclat de son sang.

Dans les *Italiques* Provinces.

Cette manière de parler sent le Poëme Epique, où même elle ne feroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un Conte où les façons de parler doivent être simples & naturelles.

Elevoient *au dessus des Anges.*

Pour parler François, il faloit dire, élevoient au dessus de ceux des Anges.

Au prix des charmes *de son corps.*

*De son corps*, est dit bassément, & pour rimer ; il faloit dire, *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vû *naître.*

*Naître* est maintenant aussi peu necessaire qu'il l'étoit tantôt.

*Rien qui fut comparable à lui.*

Ne voilà-t-il pas un joli Vers ?

Sire, je crois que le Soleil  
N'a jamais rien fait de pareil,  
Si ce n'est mon Frere Joconde,  
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé  
P 5 dans

dans ces termes de pareil , & de sans pareil ; il a dit là bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille, ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille : de là il conclut que la beauté sans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais sauf l'honneur de l'Arioste que Monsieur Bouillon a suivi en cet endroit , je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vrai-semblable qu'un Courtisan aille de but en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siècle : j'ai un Frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela , & de dire simplement que ce Courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son Frere, sans l'élever néanmoins au dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume. Mais en voilà assez, & quelque résolution que j'aye prise d'examiner la page entière, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu ! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout ? Que dirons-nous de ces murailles dont les ouvertures baillent ? De ces errements qu'Astolfe & Joconde suivent dans les Pais Flamans ? Suivre des errements, juste Ciel ! Quelle langue est-

st-ce là ? Sans mentir, je suis honteux pour Monsieur de la Fontaine de voir qu'il ait pû être mis en parallèle avec un tel Auteur ; mais je suis encore plus honteux pour vôtre Ami, je le trouve bien hardi sans doute d'oser ainsi hazarder cent pistoles sur la foi de son jugement ; s'il n'a point de meilleure caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la manière d'agir ordinaire des demi-Critiques ; de ces gens, dis-je, qui sous ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, censurent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que vôtre Ami ne soit un peu de ce nombre, je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la pièce de M. B. je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet Ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galants hommes de France aillent de gaieté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens pour lui faire gagner cent pistoles ? Et depuis Midas d'impertinente mémoire, n'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-temps que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit à la fin passer pour une Dissertation pré-

préméditée. Que voulez-vous ? c'est que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre Ami, j'espère que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.

*Fin de la première Partie.*

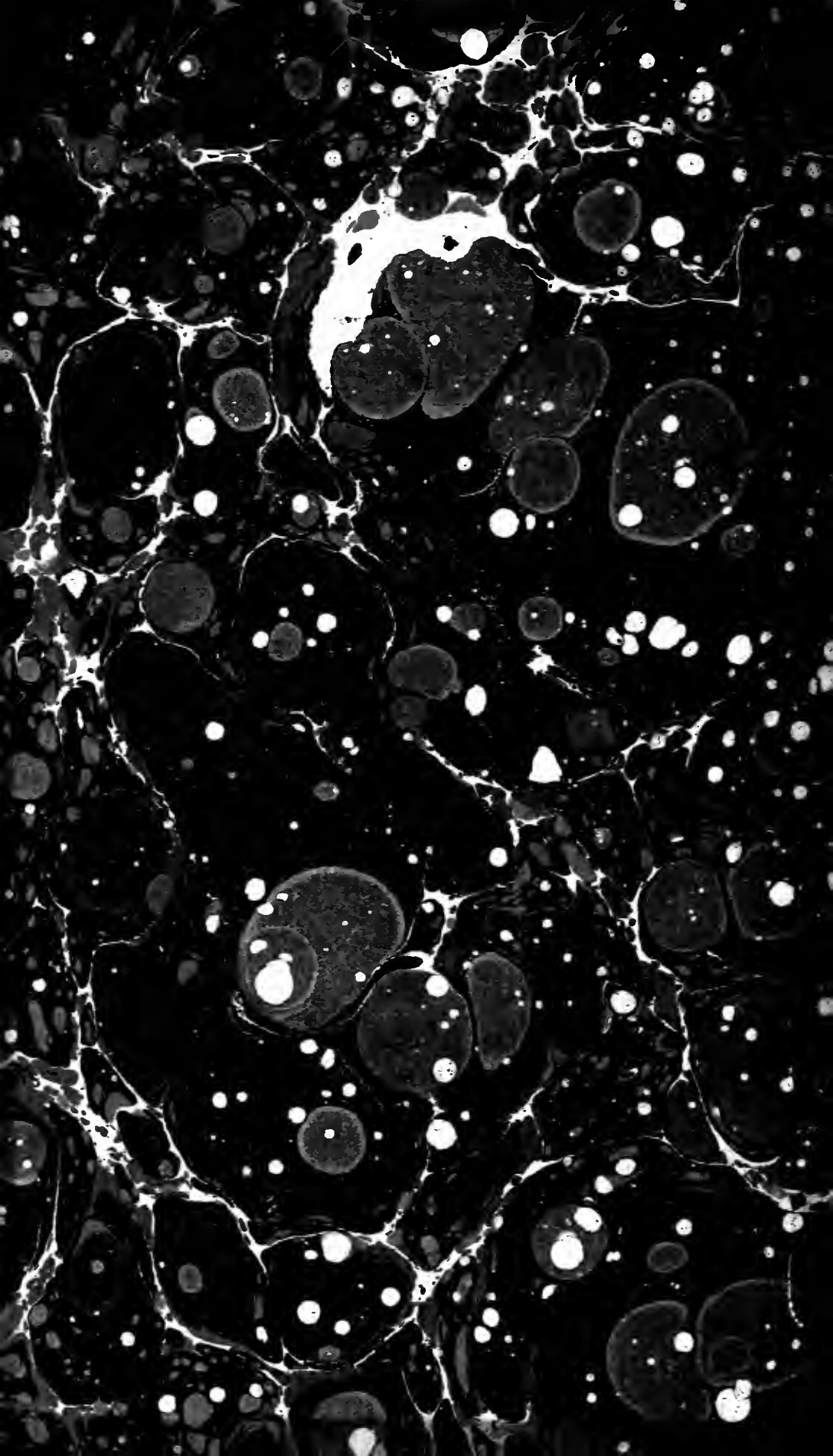








12 May 10. 2 vols. pos



SUPINE 93-B

1345A

V. 1

THE MUSEUM OF

